

Steven Saylor Rubicon

grands détectives

10
18



Sur l'auteur

Steven Saylor, né au Texas en 1956, est diplômé d'histoire. Passionné par l'Antiquité, il publie en 1991 *Du sang sur Rome*, premier titre de la série « Les Mystères de Rome », qui comprend déjà huit romans. Il est également l'auteur de *A Twist at the End : a Novel of O. Henry* (paru en 2000), relatant les méfaits du premier tueur en série qui a terrorisé Austin en 1885. Steven Saylor partage son temps entre Berkeley en Californie et Austin au Texas.

STEVEN SAYLOR

RUBICON

GORDIEN-o6

Titre original
Rubicon 1999

Traduit de l'américain par
André Dommergues



10/18
« *Grands Détectives* »
Éditions Ramsey

À mon frère, Ronny.

← vers Massilia

GAULE

Ravenna

Rubicon
Ariminum

Arretium • Pisaurum

Ancona

PICÉNUM

Rome

Vole
Appienne

Corfinium

Terracina

Formiae

Capua

Beneventum

Raccourci de Tiron

CAMPANIE

APULIE

Vole Appienne

Vole Minutienne

Mer Adriatique

Dyrrachium

Brundisium

SICILE

point d'observation

Troupes
de César

bale

Brise-lames

qual

Troupes
de César

Siège de Brundisium
mars 49 av. J.-C.

Camp
de César

pompée

mureilles de la ville

L'ITALIE

au début de la Guerre Civile
49 av. J.-C.

0 25 50 75 100 km

Première partie

Minerve

1

— Pompée va être sacrément furieux ! s'exclama Davus.

— Tu as la manie d'énoncer des évidences, mon cher gendre.

Je soupirai, m'agenouillai et m'armai de courage pour regarder de plus près. Le corps inerte gisait face contre terre au milieu de mon jardin, juste devant la statue en bronze de Minerve. On aurait dit un adorateur prosterné aux pieds de la déesse.

Davus pivota sur lui-même. En se protégeant les yeux du soleil matinal, il scrutait les quatre angles du toit qu'on apercevait au-dessus du péristyle.

— Comment l'assassin a-t-il pu entrer et sortir sans qu'aucun d'entre nous l'ait entendu ? se demanda Davus, les sourcils froncés.

Davus avait l'air gauche d'un petit garçon qui a grandi trop vite. « La carrure d'une statue grecque, et la tête aussi vide », disait de lui Béthesda en plaisantant. L'idée que notre fille unique épouse un esclave avait déplu à ma femme. Qui plus est, cet esclave avait eu l'audace ou la stupidité de faire un enfant à Diana. Mais si Davus aimait les évidences, ma fille aimait Davus. Et on ne pouvait nier qu'ils avaient un beau petit garçon. Je l'entendais justement protester à grands cris auprès de sa mère et de sa grand-mère pour qu'elles le laissent sortir dans le jardin, crier comme seul peut le faire un enfant de deux ans. Mais on ne pouvait laisser Aulus jouer dehors par ce bel après-midi de janvier, bien qu'il ne fût pas froid, car il y avait un cadavre dans le jardin.

Et pas n'importe quel cadavre ! Le mort était Numérius Pompeius, lointain parent de Pompée – un des cousins du Grand Homme –, bien qu'il y eût entre eux deux ou trois générations de différence. Il était arrivé chez moi, seul, une demi-heure plus tôt. Et voilà qu'il gisait à mes pieds.

— Je n’y comprends rien, soupira Davus en se grattant la tête. Avant de laisser entrer Numérius, j’ai bien regardé partout dans la rue, comme je le fais toujours. Je n’ai vu personne qui le suivait.

Quand Davus était esclave, il appartenait à Pompée et lui servait de garde du corps, ce qui n’avait rien de surprenant car c’était un costaud. On lui avait appris à se battre, mais aussi à flairer les dangers. Comme il était mon gendre, il protégeait la maisonnée et, en ces temps difficiles, il avait pour mission d’accueillir les visiteurs à la porte. Maintenant qu’un meurtre avait été commis chez nous, presque sous son nez, il s’adressait de vifs reproches. S’il avait été encore au service de Pompée, une telle défaillance lui aurait valu pour le moins un interrogatoire musclé. Devant mon silence, Davus était décidé à procéder à son propre interrogatoire. Il marchait de long en large, faisant les questions et les réponses en les comptant sur ses doigts.

— Pourquoi l’ai-je laissé entrer ? Eh bien, parce que je le connaissais, du temps où j’étais chez Pompée. C’était Numérius, le jeune cousin préféré de mon ancien maître. Il avait toujours un mot aimable pour chacun. Et il est venu seul, sans même un garde du corps qui puisse éveiller des soupçons ; aussi n’ai-je pas vu la nécessité de le faire attendre dehors. Lui ai-je demandé s’il était armé ? La loi interdit le port des armes à l’intérieur de la cité, mais de nos jours, personne ne respecte cette loi.

« Alors oui, je lui ai posé la question. Sans faire d’histoires, il m’a tout de suite remis son poignard. L’ai-je fouillé pour voir s’il avait d’autres armes, comme tu m’as dit de le faire, même pour les citoyens ? Oui, et il n’a même pas protesté. L’ai-je laissé seul, ne serait-ce qu’un instant ? Non. Je suis resté là avec lui dans le vestibule ; j’ai envoyé le petit Mopsus te prévenir qu’il y avait un visiteur, puis j’ai attendu jusqu’au moment où tu m’as fait savoir que tu étais disposé à le recevoir. Je l’ai accompagné jusqu’ici dans le jardin. Diana et Aulus étaient avec toi, ils jouaient au soleil, aux pieds de Minerve... juste à l’endroit où gît maintenant Numérius... Alors tu les as fait rentrer dans la maison. Suis-je resté avec toi ? Non, parce que tu m’as demandé

de les suivre. Mais j'aurais dû avoir un peu plus de bon sens ! J'aurais dû rester.

— Numérius m'a informé qu'il avait un message destiné à moi seul, dis-je. Si un homme ne peut pas avoir de conversation privée dans sa propre maison sans courir de danger...

Tout en parlant, je regardais le jardin autour de moi, les arbustes taillés avec soin et les colonnes aux couleurs éclatantes qui bordaient l'allée. Je contemplais la statue en bronze de Minerve ; après toutes ces années, le visage au regard perçant sous le casque guerrier demeurerait impénétrable. Le jardin situé au centre de la maison en était le cœur – le cœur de mon univers –, et si là je n'étais pas en sécurité, alors je ne l'étais nulle part.

— Ne te reproche rien, Davus. Tu as fait ton travail. Tu connaissais l'identité de Numérius, et tu lui as pris son arme.

— Mais Pompée ne voulait jamais rester sans garde du corps, même pour...

— En sommes-nous arrivés au point où un simple citoyen doit imiter Pompée ou César, et avoir un garde du corps qui veille sur lui à chaque instant, même quand il se torche le cul ?

Davus fronça les sourcils. Je devinais ce qu'il pensait : je n'avais pas pour habitude d'employer un langage aussi grossier ; il fallait que je fusse profondément bouleversé, et j'essayais de ne pas le montrer. Sans doute étais-je devenu trop vieux pour supporter des chocs tels que la découverte d'un cadavre dans le jardin avant le déjeuner.

De nouveau, Davus regarda fixement le toit.

— Mais ce n'est pas Numérius qui était dangereux, c'est celui qui l'a suivi jusqu'ici. L'individu doit avoir l'agilité du lézard pour monter et descendre si vite le long des murs sans le moindre bruit ! N'as-tu rien entendu ?

— Je te l'ai dit, Numérius et moi avons bavardé un moment, puis je l'ai laissé seul quelques instants et suis allé dans mon bureau.

— Mais il ne se trouve qu'à quelques pas d'ici. Je suppose que la statue de Minerve a fait écran. Et ton ouïe...

— Elle est celle d'un homme de soixante et un ans.

Davus opina respectueusement du chef.

— Quelle que soit la façon dont cela s'est produit, c'est une bonne chose que tu ne te sois pas trouvé là quand l'assassin est venu, sinon...

— Sinon, j'aurais pu me faire étrangler moi aussi, n'est-ce pas ?

Je touchai du doigt la corde qui enserrait encore le cou de Numérius et entaillait la chair livide. On l'avait garrotté à l'aide d'une corde attachée aux deux extrémités d'un gros bâton. Une simple torsion avait suffi.

Davus s'agenouilla à côté de moi.

— L'assassin a dû arriver par-derrière, lui passer le garrot par-dessus la tête, puis serrer de plus en plus fort avec le bâton. Quelle mort affreuse !

Je détournai la tête, pris de nausée.

— Elle est survenue sans bruit, poursuivit Davus. Numérius n'a même pas pu crier ! Peut-être est-il parvenu au début à pousser un grognement, mais une fois qu'il a été privé d'air, la seule manière de faire du bruit était de taper sur quelque chose. Tu vois, là, comme Numérius a enfoncé ses talons dans le gravier. Toutefois, cela n'a pas fait grand bruit. Si seulement il avait pu taper du poing contre la statue de Minerve, mais ses deux mains se sont agrippées à sa gorge. Instinctivement, il a essayé d'arracher la corde. L'assassin n'était pas forcément un grand gaillard, continua Davus en scrutant à nouveau le toit. Nul besoin d'être un athlète pour garrotter un homme, même un homme fort, du moment qu'on le prend au dépourvu.

— Parles-tu d'après ton expérience ?

— Oh ! j'ai appris des tas de choses de ce genre, lorsque l'on m'a formé pour devenir garde du corps de Pompée.

Davus me sourit d'un air contraint, puis vit l'expression sur mon visage. Son sourire disparut.

— Tu ne penses pas que c'est moi ? murmura-t-il.

— Bien sûr que non. Mais est-ce qu'une telle idée pourrait venir à l'esprit de Pompée ? As-tu une raison de lui en vouloir ? Y a-t-il une chose que j'ignore ? Quand tu étais son esclave, t'a-t-il molesté ?

— Non. Je ne me suis jamais plaint de lui ! C'était un bon maître, affirma Davus avec un nouveau sourire forcé. Et puis,

n'est-ce pas Pompée qui m'a prêté à toi pour surveiller ta maison, quand ont éclaté des émeutes à la mort de Clodius ? Et ainsi, j'ai connu Diana et...

Il rougit. *Pompée t'a prêté à moi, tu es devenu en secret l'amant de ma fille, vous avez fait un bébé tous les deux – et alors il m'appartenait de décider si j'allais poursuivre Pompée en dommages et intérêts et te faire fouetter à mort, ou bien t'acheter, l'émanciper et faire de toi mon gendre. C'est moi qui devrais en vouloir à Pompée !* pensai-je, mais je n'en soufflai mot.

— Je veux simplement dire, poursuivit Davus d'une voix hésitante, que j'éprouve de la sympathie pour Pompée. Et cela, il doit le savoir, si jamais il pense à moi.

— Et Numérius ? Tu prétends qu'il était le cousin préféré de Pompée. A-t-il pris des libertés avec les esclaves dans la maison du Grand Homme ? T'a-t-il maltraité, insulté ? S'est-il moqué de toi ?

On pouvait n'avoir aucun égard pour un esclave à la carrure de statue grecque et à la tête aussi vide.

— Jamais ! Je te l'ai dit, Numérius avait un mot aimable pour tout le monde. Je l'aimais bien.

— Alors il n'y a aucune raison, absolument aucune, pour que Pompée te soupçonne, toi, quand il apprendra que Numérius a été assassiné sous mon toit ?

— Absolument aucune !

— Parce que si Pompée risquait de te soupçonner, toi, je serais tenté de traîner Numérius dans la rue comme s'il n'avait jamais mis les pieds dans la maison. De nos jours, mieux vaut ne reculer devant rien pour éviter les pires ennuis, en particulier avec le Grand Homme, remarquai-je en examinant le visage franc comme l'or de Davus. Il va falloir avertir Pompée. Je suppose que c'est à moi de le faire. Je vais être obligé de me rendre à sa villa en dehors de la ville, attendre qu'il me reçoive, lui annoncer la mauvaise nouvelle, puis le laisser régler l'affaire comme il l'entend. Allez, aide-moi à retourner le mort.

J'entendis à nouveau les cris de protestation de mon petit-fils. Je regardai vers la porte. Béthesda et Diana avaient l'air inquiet. C'était un miracle qu'elles m'aient obéi jusqu'ici et se

soient abstenues de sortir. Béthesda fit mine de parler, mais je levai la main et secouai la tête. A ma stupéfaction, elle acquiesça et se retira, suivie de Diana.

Je m'obligeai à examiner le visage de Numérius. De quoi vous donner des cauchemars !

Le jeune homme avait une vingtaine d'années – peut-être un peu plus âgé que Davus. Son beau visage affable aux traits massifs était maintenant blême, presque méconnaissable tant il était défiguré par un rictus atroce.

J'avalai avec peine ma salive. Avant de lui abaisser les paupières avec deux doigts, j'aperçus mon reflet dans les énormes pupilles de ses yeux fixes. Ce n'était pas étonnant que ma femme et ma fille m'aient obéi sans poser de question. L'expression de mon visage, elle aussi, avait quelque chose de terrifiant, même pour moi.

Je me redressai, mes genoux craquèrent. Davus se releva d'un bond à côté de moi, souple comme un chat malgré sa corpulence.

— Pompée sera sacrément furieux, fis-je d'un ton grave.

— Tu répètes mes paroles.

— Tu as raison, Davus. Mais les mauvaises nouvelles peuvent attendre, à ce qu'on dit. Il est encore tôt, et je ne vois pas la nécessité de traverser Rome en toute hâte pour avertir Pompée. Et si nous fouillions Numérius pour voir ce qu'il peut avoir sur lui ?

— Je t'ai dit que je l'ai fouillé quand je lui ai pris son poignard. Il avait seulement une petite bourse à la taille et une attache pour son fourreau. Rien d'autre.

— Je n'en suis pas si sûr. Aide-moi à le déshabiller. Fais attention ; il faudra tout remettre en place avant que les hommes de Pompée ne viennent réclamer le corps.

Sous sa tunique bien coupée, Numérius portait un pagne en lin. Il était trempé d'urine, mais il n'y avait pas d'excréments. Numérius ne portait pas de bijoux, excepté sa bague de citoyen. Je l'ôtai et l'examinai ; elle était en fer massif, et je n'y découvris ni compartiment secret ni mécanisme caché. Sa bourse ne contenait que quelques pièces de monnaie ; dans la ville où

régnait le chaos, il n'aurait guère été prudent pour un homme sans garde du corps de porter sur lui davantage d'argent.

— Il se peut que tu aies raison, Davus. Peut-être ne transportait-il rien d'intéressant, après tout. A moins que... Enlève-lui ses chaussures, je t'en prie. J'ai mal au dos à force de me pencher.

Les empeignes étaient en cuir noir admirablement tanné sur lequel était gravé un dessin compliqué formé de triangles reliés les uns aux autres. Les chaussures étaient attachées par des lanières enroulées autour de la cheville et du mollet. Les semelles, assez épaisses, étaient composées de plusieurs couches de cuir dur et fixées aux empeignes par des clous. Je ne vis rien dans les chaussures. Encore tièdes, elles avaient gardé l'odeur des pieds de Numérius ; en les touchant, on établissait un contact plus intime avec lui que par ses vêtements ou sa bague. Je m'apprêtais à les tendre à Davus quand je remarquai une irrégularité dans la semelle au niveau du talon, le défaut était le même sur les deux chaussures. Dans l'épaisseur du cuir de la semelle, j'aperçus deux fentes à environ un pouce l'une de l'autre. Près de l'une d'elles se trouvait un minuscule orifice.

— As-tu le poignard que tu as pris à Numérius ?

Davus plissa le front.

— Oui, je comprends ! Mais si tu as l'intention d'entailler ses chaussures, je peux aller chercher une meilleure lame dans la cuisine.

— Non, montre-moi plutôt le poignard de Numérius.

Davus plongea la main sous sa tunique. Je lui donnai les chaussures et il me tendit le poignard dans son fourreau.

— Que remarques-tu sur ce fourreau, Davus ?

Il se renfrogna, soupçonnant que je le mettais à l'épreuve.

— Il est en cuir.

— Oui, mais quel cuir ?

— Noir.

Comme cela ne m'impressionnait pas, il ajouta :

— Il est décoré.

— De quelle manière ?

— On y a gravé un motif, qui se répète sur le manche en bois du poignard.

— Oui, un motif formé de triangles inscrits les uns dans les autres.

Davus examina les chaussures qu'il avait à la main.

— Le même motif que sur ses chaussures.

— Exactement. Ce qui signifie ?

Davus fut incapable de répondre.

— Ce qui signifie, dis-je, que l'artisan qui a fabriqué les chaussures a également fait le poignard. Chaussures et poignard sont appariés, en quelque sorte. Il est rare, n'est-ce pas, que le même artisan fabrique des articles de nature si différente ?

Davus hocha la tête, s'efforçant de suivre mes pensées.

— Alors, vas-tu sortir le poignard et t'en servir pour découper les semelles ?

— Non, Davus, je vais procéder avec une clef.

Je laissai la lame dans son fourreau et examinai le manche ; il était sculpté dans le bois noir et dur du térébinthe de Syrie, et fixé au métal par des rivets en ivoire. Le motif dissimulait ingénieusement le compartiment caché dans le manche, mais celui-ci s'ouvrit facilement une fois que j'eus découvert où appuyer avec mon pouce. A l'intérieur du compartiment se trouvait une toute petite clef, une simple plaquette de bronze avec un crochet à l'une des extrémités.

— Mon cher gendre, tiens les chaussures en l'air, les talons tournés vers moi.

J'examinai d'abord la chaussure à ma gauche. Les deux fentes que j'avais remarquées dans l'épaisseur du cuir au niveau du talon se révélèrent être une porte très étroite avec un gond d'un côté et un trou de serrure de l'autre. J'introduisis la toute petite clef dans le trou minuscule. Je tâtonnai quelques instants, et soudain la porte s'ouvrit avec un claquement sec.

— Incroyable ! murmurai-je. Quelle habileté ! Un mécanisme si fragile et pourtant assez résistant pour supporter le poids du corps.

Je pris la chaussure des mains de Davus, la mis en plein soleil et scrutai l'intérieur de l'étroit compartiment.

Rien. Je retournai la chaussure et la tapai contre la paume de ma main. Rien ne sortit.

— Elle est vide.

— Nous pourrions la fendre, suggéra obligeamment Davus.
Je le foudroyai du regard.

— Ne t'ai-je pas dit, mon cher gendre, que nous devons remettre les affaires de Numérius exactement comme elles étaient, afin que les hommes de Pompée ne voient pas que nous y avons touché.

Davus acquiesça.

— Cela vaut aussi pour ses chaussures ! Maintenant donne-moi l'autre.

J'introduisis la clef et tâtonnai jusqu'à ce que la serrure cédât.

Il y avait quelque chose à l'intérieur. Je sortis plusieurs feuilles de parchemin extrêmement minces.

2

- Qu'y a-t-il d'écrit, mon cher beau père ?
- Je ne le sais pas encore.
- Est-ce du latin ?
- Je l'ignore pour le moment.
- Je vois à la fois des lettres grecques et des lettres latines.
- Voilà une remarque fort judicieuse, Davus.

Récemment, Diana avait donné des leçons à Davus, car elle était bien décidée à lui apprendre à lire. Ses progrès avaient été lents.

— Mais comment se fait-il qu'il y ait des lettres grecques et des lettres latines ?

— Il s'agit sans doute d'un code. Tant que je ne serai pas parvenu à le comprendre, je ne pourrai pas déchiffrer mieux que toi.

Nous étions passés du jardin dans mon bureau. Assis l'un en face de l'autre devant la petite table, à côté de la fenêtre, nous examinions les minces feuilles de parchemin, cinq en tout, chacune couverte d'une écriture si minuscule qu'il me fallait loucher pour distinguer les lettres. De prime abord, le texte paraissait dénué de sens ; c'était une succession de lettres apparemment choisies au hasard et reliées entre elles. Les caractères grecs et latins avaient été mélangés pour le rendre plus difficile à déchiffrer.

J'essayai d'expliquer à Davus comment fonctionnait un code. Grâce à Diana, il avait au moins compris que les lettres pouvaient représenter des sons et que des ensembles de lettres pouvaient représenter des mots, mais sa maîtrise de l'alphabet était encore incertaine. Tandis que je lui expliquais comment on pouvait mélanger les lettres de façon arbitraire, puis les regrouper, son visage exprimait une perplexité de plus en plus grande.

— Mais je croyais que la nature des lettres, c'est de représenter toujours la même chose.

— Oui, eh bien..., continuai-je en essayant de trouver une métaphore. Imagine que toutes les lettres se camouflent. Prends par exemple ton nom : le M pourrait remplacer un D, le T un A, et ainsi de suite. En fin de compte, tu aurais cinq lettres qui ne formeraient aucun mot connu. Mais imagine une façon de comprendre comment s'effectuent ces camouflages, et tu pourras alors découvrir le mot.

Je souris, fort satisfait de mon explication, mais l'expression sur le visage de Davus révélait un trouble proche de l'affolement.

— Si seulement Méto était là, marmonnai-je.

Le plus jeune des deux fils que j'avais adoptés avait le génie des lettres. Ses dons innés lui avaient servi dans l'armée de César. Il était devenu le secrétaire du général. À en croire Méto, c'était lui qui avait écrit une bonne partie du récit qu'avait fait César de la guerre des Gaules, que tout le monde à Rome lisait depuis un an. Personne ne surpassait Méto pour déchiffrer des codes, des anagrammes et des messages chiffrés.

Mais Méto n'était pas à Rome – pas encore du moins, car chaque jour s'amplifiaient les rumeurs de l'arrivée imminente de César, ce qui faisait jubiler les uns mais remplissait d'effroi les autres.

— Il existe des règles pour déchiffrer les messages codés, murmurai-je, en essayant de me rappeler les astuces très simples que Méto m'avait enseignées.

— Un message codé est un rébus, résoudre un rébus n'est qu'un jeu et...

— Tous les jeux ont des règles que n'importe quel imbécile peut respecter.

Je levai les yeux et vis ma fille debout dans l'embrasure de la porte.

— Diana ! Je t'ai dit de rester dans les pièces de devant. Si le petit Aulus...

— Maman le surveille. Elle l'empêchera d'aller dans le jardin. Tu sais comme elle est superstitieuse quand il s'agit de

cadavres, précisa-t-elle en claquant la langue. Le pauvre homme fait peur à voir.

— Je voulais t'épargner ce spectacle.

— Père, j'ai déjà vu des cadavres.

— Mais pas...

— Pas étranglés comme celui-là, non. Pourtant, j'ai déjà vu un garrot. Il ressemble beaucoup à celui utilisé il y a quelques années pour assassiner Titus Trébonius, l'homme étranglé par sa femme, comme tu l'as prouvé. Tu as gardé le garrot en souvenir, rappelle-toi. Maman a menacé de s'en servir pour Davus, si jamais il me contrariait.

— Elle plaisantait. De nos jours, de telles armes sont aussi courantes que les poignards, précisai-je.

— Davus, est-ce que tu fais ton possible pour aider père ?

Diana s'approcha de son mari et posa son bras frêle sur les épaules musclées de ce dernier, puis lui effleura le front de ses lèvres. Davus sourit. Une mèche des longs cheveux noirs de Diana lui tomba sur le visage et lui chatouilla le nez.

— Nous avons affaire à un code, dis-je en m'éclaircissant la voix. Davus et moi l'avons déjà presque déchiffré. Retourne vite voir ta mère, Diana.

— Par Isis et par Osiris, père ! Comment parviens-tu à lire ces pattes de mouche ? demanda-t-elle en louchant sur le parchemin.

— Contrairement à ce que tout le monde pense dans cette maison, je ne suis ni sourd ni aveugle, et il n'est pas convenable pour une jeune fille d'utiliser un langage impie en présence de son père, même si les dieux invoqués sont égyptiens.

Depuis peu, Diana se passionnait pour tout ce qui était égyptien. Pour elle, c'était un hommage aux origines de sa mère. Pour moi, c'était de l'affectation.

— Je ne suis plus une jeune fille, père. J'ai vingt ans, je suis mariée et j'ai un enfant.

— Oui, tu ne m'apprends rien.

Je jetai un regard de côté à Davus, très occupé à souffler sur les cheveux noirs de sa femme qui miroitaient au soleil.

— S'il te faut résoudre un code secret, père, alors laisse-moi t'aider. Davus peut aller monter la garde dans le jardin pour s'assurer que personne d'autre ne vient par le toit.

A cette suggestion, le visage de Davus s'éclaira. J'acquiesçai. Davus s'éloigna immédiatement à grandes enjambées.

— Toi aussi, Diana, tu peux t'en aller.

Au lieu de cela, elle prit la place de Davus sur la chaise en face de moi. Je soupirai.

— Il faut faire vite, dis-je. Le mort qui est dehors est un parent de Pompée. Pour autant que je sache, Pompée a peut-être déjà envoyé quelqu'un à sa recherche.

— D'où viennent ces feuilles de parchemin ?

— Elles étaient cachées dans un compartiment secret aménagé dans une de ses chaussures.

— Cet homme était l'un des espions de Pompée ?
questionna Diana en levant un sourcil.

— Peut-être, répondis-je d'une voix hésitante.

— Pourquoi est-il venu ici ? Pourquoi voulait-il te voir, père ?

— Nous avons à peine échangé quelques paroles avant que je le laisse seul un moment.

— Et alors ?

— Davus est venu dans le jardin, a trouvé le corps et a donné l'alarme.

Diana s'empressa d'attraper une feuille de parchemin.

— Si nous cherchions les voyelles et les combinaisons courantes de consonnes...

— Et les mots courants et les terminaisons.

— Très juste.

— Ou les mots qu'on a des chances de trouver, ajoutai-je.

— Qu'on a des chances de trouver ?

— Des mots susceptibles de figurer dans un document transporté par un espion de Pompée. Tels que... tels que *Pompée* par exemple. Ou plus vraisemblablement *Magnus* – le Grand Homme.

Diana acquiesça.

— Ou... *Gordianus* ? suggéra-t-elle en me regardant d'un air soupçonneux.

— Peut-être.

Diana alla chercher deux styles et deux tablettes de cire pour griffonner des notes. En silence, nous étudiâmes chacun nos feuilles de parchemin. Dans le jardin, Davus allait et venait au soleil. Tout en sifflant un air peu mélodieux, il scrutait le toit. Puis il sortit le poignard de son fourreau et se nettoya les ongles. Des pièces de devant nous parvinrent d'autres cris d'Aulus, puis la voix de Béthesda qui fredonnait une berceuse égyptienne.

— Je crois...

— Tu dis, Diana ?

— Je crois avoir trouvé *Magnus*. Je vois trois fois la même succession de lettres sur cette feuille. Regarde, la voilà aussi sur ta feuille.

— Où ?

— Là : λVΨCΣQ.

— C'est vrai. Par Hercule, comme ces lettres sont petites ! Si tu as raison, cela donne λ pour M, V pour A...

— Ψ pour G...

Nous griffonnâmes sur nos tablettes de cire. Diana regarda attentivement sa feuille de parchemin, la posa sur la table et en examina deux autres.

— Père, puis-je voir ta feuille ?

Je la lui tendis. Elle parcourut des yeux la page, puis elle retint son souffle.

— Qu'y a-t-il, ma fille ?

— Regarde là.

Elle montra du doigt un groupe de lettres. Il commençait par Ψ et se terminait par CΣQ – ou, d'après notre code, commençait par un G et se terminait par NUS, et il y avait cinq lettres entre les deux.

— *Gordianus*, murmura-t-elle.

Mon cœur battit à tout rompre.

— Peut-être. Laisse de côté les autres feuilles pour le moment. Travaillons ensemble sur celle-ci.

Nous nous concentrâmes sur les lignes qui suivaient mon nom. C'est Diana qui repéra les nombres disséminés un peu partout ; ils semblaient figurer des années. Suivant le nouveau système mis à la mode par Varron, la fondation de Rome

marquait le début de l'ère contemporaine. Les lettres du code pour D et I (découvertes dans le nom *Gordianus*) représentaient également les chiffres D (cinq cents) et I (un). En repérant les années, nous décodâmes les lettres correspondant à C, L, X et V. Nous déchiffrâmes finalement des noms familiers : *Méto*, *César*, *Eco* (mon autre fils), *Cicéron*, même *Béthesda* et *Diana*. Celle-ci sembla plus amusée qu'effrayée à la vue de son nom dans le document d'un mort. À mesure que nous progressions, la singularité de l'écriture nous apparut ; non seulement le code consistait en un mélange de lettres grecques et latines, mais le texte était composé alternativement de phrases dans chacune des deux langues et saupoudré de formes grammaticales tronquées et fantaisistes. Mon grec s'était un peu rouillé ces dernières années. Heureusement, par amour de l'Égypte, Diana s'était remise à l'étude de la langue des Ptolémée.

Avec sa vue plus perçante et son style qu'elle maniait plus rapidement que moi, Diana me devança. En fin de compte, bien qu'il restât çà et là quelques lacunes, elle parvint à faire une traduction au pied levé en latin, qu'elle griffonna sur un long morceau de parchemin vierge. Quand elle eut terminé, je lui demandai de la lire à haute voix.

— *Sujet : Gordianus, dit « le Limier ». Loyauté à l'égard du Grand Homme : douteuse.*

— Un rapport sur la loyauté ! observai-je en hochant la tête. Tous ces parchemins doivent constituer une sorte de dossier secret sur diverses personnalités romaines – une évaluation des prises de position de tel ou tel individu en prévision de...

— De la guerre qui se prépare entre Pompée et César ?

Avec quel détachement Diana prononçait-elle les mots qui me restaient en travers de la gorge ! Elle ne savait pas ce qu'étaient la guerre civile, le siège et la conquête de Rome, les listes d'ennemis que l'on dressait, les biens que l'on confisquait, les têtes que l'on fichait sur des piques dans le forum ; tout cela n'évoquait en elle aucun souvenir.

Impassible, Diana poursuivit sa lecture.

— *Plébéien. Origines de sa famille obscures. Ne semble pas avoir servi dans les armées. La soixantaine. Suit une sorte de*

résumé sous forme de chronologie des étapes les plus marquantes de ton illustre carrière.

— Je t'écoute.

— *On sait peu de chose de ses activités avant l'an 674 de la fondation de Rome, où il fournit des informations à Cicéron pour le procès de Sextus Roscius, accusé de parricide. En retour, gratitude de Cicéron (son premier grand plaidoyer) et inimitié du dictateur Sylla. Eut employé plus d'une fois par Cicéron et par d'autres dans les années qui suivirent, souvent lors de procès pour meurtre. Voyages en Espagne et en Sicile.*

« An 681 : les vestales Fabia et Licina accusées respectivement de rapports intimes avec Catilina et Crassus. Éventuelle contribution de Gordianus à leur défense, mais rien de très évident.

« An 682 : chargé par Crassus (à la veille de sa prise de commandement contre Spartacus) d'enquêter sur le meurtre d'un parent à Baiae. A nouveau rôle peu évident. Relations tendues avec Crassus par la suite.

« An 684 : naissance de sa jolie fille à l'intelligence brillante, Diana...

— Cela ne figure pas dans le texte !

— Non. De toute évidence, celui qui a établi ce rapport ne sait pas tout. En réalité, voici la suite : An 690 : mort de son protecteur patricien, Lutins Claudius. A hérité de la ferme en Etrurie et a quitté Rome.

« An 691 : rôle fort trouble dans la conjuration de Catilina. A espionné Catilina pour Cicéron, ou vice versa, ou les deux à la fois ? Relations tendues avec Cicéron. A échangé sa ferme d'Etrurie contre sa résidence actuelle sur le mont Palatin. Affiche une prétendue respectabilité.

— « Prétendue » ? Je t'en prie, ne lis pas cela à ta mère ! Continue.

— An 698 : a aidé Clodia lorsque Marcus Caelius a été poursuivi pour le meurtre du philosophe Dion. An 702, continua-t-elle après s'être éclairci la voix. Employé par le Grand Homme pour enquêter sur le meurtre de Clodius sur la voie Appienne. Services satisfaisants.

— « Satisfaisants » ! Après tout ce que nous avons fait pour que Pompée connaisse la vérité.

— Je suis sûre que Pompée dirait que nous avons été largement récompensés.

Diana jeta un coup d'œil mélancolique en direction du jardin. Davus lui sourit en retour et fit un signe de la main.

— Moins on en dit sur ce sujet, mieux cela vaut, marmonnai-je. Est-ce fini ?

— Il y a encore une entrée datée du mois dernier. *Décembre, an 704 : aucune activité connue en faveur d'un parti ou de l'autre dans les récentes...*

Elle fronça les sourcils et me montra son texte.

— C'est un mot grec que je ne saurais pas traduire.

— C'est un terme de marine qui signifie « manœuvres », dis-je après avoir jeté un coup d'œil.

— Eh bien, on pourrait lire : *Aucune activité connue en faveur d'un parti ou de l'autre au cours des récentes manœuvres entreprises par Pompée et César.*

— C'est tout ? Ma carrière réduite à quelques épisodes choisis arbitrairement ? Ma vie ainsi résumée par un inconnu sans qualification particulière, cela ne me plaît guère.

— Il y a encore quelque chose sur la famille.

— J'écoute.

— *Épouse : ancienne esclave appelée Béthesda, achetée à Alexandrie. Sans intérêt du point de vue politique. Un seul enfant naturel, une fille, Gordiana, appelée Diana, vingt ans environ. Mariée à un esclave affranchi, un certain Davus, qui appartenait autrefois au Grand Homme. Ces derniers mots ont été soulignés.*

— C'est logique, dis-je en acquiesçant d'un signe de tête, si ce document est un rapport confidentiel destiné à Pompée, comme il semble l'être. Davus est mon seul lien de chair et de sang avec Pompée. C'est le genre de chose qu'il voudrait voir mis en lumière. Continue.

— *Deux fils. Eco, adopté alors qu'il était un gamin des rues, maintenant la quarantaine, marié à une fille de la famille Ménénus. Pas de carrière militaire. Habite une vieille maison de famille sur le mont Aquilin. Aide parfois son père. Relations*

dans le monde politique semblables à celles de son père – diverses, mais changeantes et ambiguës. Loyauté à l'égard du Grand Homme : douteuse.

Diana quitta un instant le texte des yeux pour signaler que la phrase suivante avait également été soulignée.

— Mention spéciale : deuxième fils, Mélo, également adopté. À l'origine esclave, appartenant à Marcus Crassus. La trentaine. S'est lancé tôt dans le métier des armes. Selon la rumeur, se serait battu pour Catilina à la bataille de Pistoria. A servi quelque temps sous les ordres de Pompée en l'an 692. Est avec César depuis 693. A témoigné sa bravoure à de nombreuses reprises en Gaule. Par son mérite, a franchi tous les échelons jusqu'au cercle le plus intime. Célèbre pour ses talents littéraires : chargé de la correspondance, a aidé à rédiger le récit qu'a fait César de la guerre des Gaules. Sans conteste dans le camp de César – selon certains dans...

La voix de Diana devint inaudible.

— Continue donc.

— *Selon certains, dans le lit de César également.*

— Quoi ?

— C'est ce qui est dit, père. Plus ou moins ; l'original est un peu plus cru. Cette partie est en grec, mais je connais tous les mots.

— C'est scandaleux !

— Tu crois ?

— Bien sûr, Méto aime César ; il faut aimer un homme pour risquer sa vie pour lui à tout instant. Le culte du héros existe chez les militaires. Personnellement, je trouve cela bien étrange. Mais ce n'est pas la même chose que...

— Méto ne m'a jamais rien dit d'explicite sur César et lui, mais d'après la façon dont il parle de leurs relations, j'ai toujours supposé qu'il devait y avoir...

— Supposé quoi ?

— Père, tu n'as pas besoin d'élever la voix.

— Eh bien ! Il semble que tu ne sois pas la seule à avoir fait des suppositions insensées. Il s'agit d'un rapport confidentiel destiné à Pompée, ce qui est le comble ! Les ennemis de César ont répandu ce genre de calomnie à son sujet depuis qu'il est

venu en aide au roi Nicomède. On peut encore entendre des gens l'appeler la « reine de Bithynia » dans le forum. Mais comment osent-ils associer Méto à ces rumeurs ? Ne fais pas les gros yeux, Diana ! Tu sembles croire que je fais des histoires pour rien.

— Tu n'as pas besoin de crier, père.

— Oui. Eh bien...

— Nous sommes tous inquiets pour Méto, père, continua Diana en posant sa main sur la mienne. Parce qu'il est si près de César... et à cause de ce qui va se passer. Seuls les dieux savent comment tout cela se terminera.

J'acquiesçai d'un signe de tête. Un grand calme sembla envahir la pièce. La lumière du soleil qui venait du jardin avait faibli – les jours sont courts en janvier. Le sang se mit à battre dans mes tempes. Cela faisait des heures que nous travaillions. Nous nous étions interrompus seulement pour entretenir le feu, afin de nous protéger du froid de plus en plus vif. Il brûlait depuis l'aube. La pièce était enfumée.

Je jetai un coup d'œil au texte de Diana ; il lui en restait encore à lire.

— Poursuis ta lecture, dis-je d'une voix plus douce. Qu'y a-t-il encore ?

— *Peu d'esclaves dans la maisonnée. Parmi eux, deux garçons, des frères achetés à la veuve de Clodius peu de temps après la mort de celui-ci. A l'origine, des valets d'écurie dans sa villa de la voie Appienne. Mopsus (le plus âgé) et Androclès (le plus jeune). Servent souvent de messagers à Gordianus. Les petites cruches ont de grandes anses.* Je suis sûre que c'est ce qui est dit, précisa Diana en fronçant les sourcils.

— C'est une citation tirée d'une pièce d'Ennius, expliquai-je. Cela signifie que les petits garçons ont de grandes oreilles. En d'autres termes, Mopsus et Androclès pourraient être d'utiles informateurs. Continue. Qu'y a-t-il d'autre ?

— Une appréciation générale : *Individu dénué de pouvoir politique et peu fortuné, pourtant tenu en haute estime par un grand nombre d'hommes riches. L'homme le plus honnête de Rome, à en croire Cicéron, mais pourquoi cette réputation d'intégrité ? Ne prend jamais fermement parti lors de*

controverses dangereuses. Réussit à donner l'impression d'être en dehors des conflits, ce qui lui assure une grande liberté de mouvement. Même à la solde de quelqu'un, fait figure d'homme indépendant et neutre, en quête de vérité, plus que d'une action partisane. Allie le talent de l'enquêteur à celui du diplomate. En cas de crise, personnage infiniment précieux : servirait d'intermédiaire auquel chaque partie pourrait faire confiance. Aux yeux de certains, pragmatiste rusé capable d'exploiter la confiance des puissants sans leur donner sa complète allégeance.

« Possède une belle maison sur le mont Palatin, n'est pas endetté (autre facteur d'indépendance). Ne tirerait aucun avantage d'une révolution ou d'une guerre civile. Par ailleurs, famille peu conventionnelle d'enfants adoptés et d'esclaves affranchis. En conséquence, peu attaché aux valeurs romaines traditionnelles. Un point noir : son fils Méto le rapproche de César, donc susceptible d'être attiré dans son orbite. Conclusion : Gordianus pourrait s'avérer utile au Grand Homme. A surveiller de près, cependant.

« C'est tout, dit Diana en relevant la tête.

— Moi, un « pragmatiste rusé » ! m'exclamai-je en fronçant le nez.

Cela me blessait autant que les cancans sur Méto.

— À vrai dire, le rapport est flatteur dans l'ensemble, remarqua Diana. Il te fait passer pour un homme fort habile.

— Les hommes habiles risquent leur vie en ces temps difficiles.

— Alors Davus au moins ne courra aucun danger.

Elle me regarda d'un air sérieux, puis éclata de rire. Je parvins à esquisser un sourire. Elle essayait simplement de me remonter le moral, je le savais ; mais elle n'avait vraiment aucune idée de l'immensité du danger qui menaçait. En un élan de tendresse, je lui caressai les cheveux.

Un brouhaha se fit entendre dans les pièces de devant. Davus sortit du jardin. Un instant plus tard, il était de retour. Il fit irruption dans mon bureau.

— Un autre visiteur, fit-il, pâle comme un linge.

— Si tard dans l'après-midi ?

— Oui. Le Grand Homme en personne.

3

— Pompée ? C'est impossible !

— Si, il attend dans le vestibule avec des gardes du corps armés !

— Alors, il enfreint la loi ! Pompée est à la tête d'une armée. Peu importe si ses légions sont là-bas, en Espagne. Les proconsuls qui commandent une armée n'ont pas le droit de pénétrer à l'intérieur de la cité.

— « Cessez de nous citer des lois. Nous sommes armés d'épées ! » s'écria Diana d'une voix forte.

C'était une phrase désormais célèbre de Pompée ; quand il était en Sicile, certaines autorités de l'île lui avaient alors reproché de fouler aux pieds des traités signés avec Rome.

Je pris une profonde inspiration.

— Combien d'hommes l'accompagnent, Davus ?

— Ils sont deux dans le vestibule. Les autres attendent dans la rue.

Je regardai les feuilles de parchemin.

— Numérius ! Par Pluton, où sont passées ses chaussures ? Si Pompée le trouve pieds nus...

— Du calme. Je lui ai remis ses chaussures. Que crois-tu donc que j'aie fait dans le jardin tout l'après-midi ? J'ai rhabillé Numérius, je lui ai glissé sa bague au doigt et j'ai remis sa bourse à sa place. Le corps est exactement dans l'état où nous l'avons trouvé.

— Et son poignard ?

— J'ai remis la petite clef dedans et j'ai glissé le poignard dans son fourreau.

— Et le garrot autour de son cou ?

— Il est toujours là, dit Davus, l'air sinistre.

Je dirigeai mes regards vers la table.

— Tout est en place alors, à l'exception de ces parchemins. J'avais l'intention de les remettre là où ils étaient. En remarquant leur absence, Pompée...

— Si nous pouvions faire en sorte que Pompée ne voie pas Numérius...

— En cachant le corps ? Ce n'est pas mon avis, Davus. Pompée doit savoir que Numérius est venu chez moi ; c'est pourquoi il se trouve ici en personne. Si nous essayons tant bien que mal de dissimuler le cadavre et si Pompée le découvre, de quoi aurons-nous l'air ?

Diana m'effleura le bras.

— Si tu crains que Pompée ne te surprenne avec les documents, père, nous pourrions les brûler. Il y a du feu dans le foyer, cela ne prendrait qu'un instant.

Je regardai fixement les parchemins.

— Nous pourrions les brûler, c'est vrai, ou les remettre dans la chaussure de Numérius, si nous en avons le temps. Dans les deux cas, nous ne connaissons jamais les autres informations qui y figurent. Peut-être est-il aussi question de tes frères, ou d'une autre personne qui nous est chère ?...

— Allons-nous les cacher, afin de les déchiffrer plus tard ?

— Et si Pompée décide de fouiller la maison et les découvrir ? Gordianus, le « pragmatiste rusé » à l'allégeance douteuse, surpris en possession de documents secrets, alors que l'un des parents du Grand Homme est étendu raide mort dans son jardin...

Diana croisa les bras.

— Pompée n'a pas le droit d'entrer ici par la force. Il n'a pas le droit de fouiller la maison d'un citoyen.

La flamme qui étincelait dans le regard de Diana me faisait penser à sa mère.

— En es-tu sûre, ma fille ? Il y a dix jours, le Sénat a voté le sénatus-consulte d'exception. La dernière fois que cela s'est produit, c'est lorsque Cicéron était consul et a accusé Catilina de complot. Tu étais trop jeune à l'époque pour pouvoir t'en souvenir...

— J'ai lu les avis dans le forum, je sais ce que signifie le sénatus-consulte d'exception, père ; les consuls et les

proconsuls, auxquels on accorde des pouvoirs exceptionnels, sont autorisés à utiliser tous les moyens nécessaires pour protéger l'État.

— Tous les moyens nécessaires. Et tu crois que Pompée hésiterait à fouiller cette maison de fond en comble ? A toutes fins utiles, Rome est soumise à la loi martiale. Pompée ose pénétrer à l'intérieur de la cité avec des hommes armés, cela veut dire que les lois n'existent plus. Tout pourrait arriver. Absolument tout !

Diana perdit son calme.

— Étant donné la situation, que veux-tu faire de ces documents, père ?

J'étais paralysé par l'indécision. J'avais réussi à me faire encore plus peur qu'à Diana.

Des voix me parvinrent depuis les pièces de devant. Je levai les yeux et vis Pompée franchir la porte qui donnait dans le jardin, accompagné de deux gardes. Une détermination implacable se lisait sur leur visage. J'avais attendu trop longtemps. La situation m'échappait.

Je les observai par la fenêtre et les vis obliquer brusquement à droite, puis à gauche, en suivant l'allée bordée de colonnades qui faisait le tour de la cour, pour enfin se diriger vers mon bureau. Pompée jeta un coup d'œil sur sa gauche. Il s'arrêta net, si bien que l'un de ses hommes buta contre lui. Je pouvais lire sur son visage ce qu'il avait découvert. Je suivis son regard, mais la statue de Minerve me bloquait la vue. Tout ce que j'apercevais du corps de Numérius, c'était un pied avec la chaussure d'où nous avions extrait les documents.

Je regardai Pompée. En un clin d'œil, son visage se tordit de douleur. Il poussa un cri et se précipita vers le corps. Prenant peur, ses deux gardes dégainèrent.

Sans que je lui aie rien dit, Diana s'empara des documents et du parchemin sur lequel elle avait griffonné, se dirigea vers le foyer et les jeta dans les flammes. Il était trop tard pour que Davus ou moi puissions le faire ; Pompée ou l'un de ses gardes aurait pu nous voir et s'en serait souvenu ultérieurement. Mais qui remarquerait la fille de la maison en train d'alimenter le feu ?

J'inspirai profondément. Tant pis pour les documents. Impossible désormais de connaître les autres secrets qu'ils recelaient. De derrière la statue de Minerve me parvint un autre cri d'angoisse poussé par Pompée. Ses gardes encerclèrent le jardin, ils enfoncèrent leur épée dans les arbustes et levèrent les yeux vers le toit, comme l'avait fait Davus. L'un d'eux essaya d'éloigner Pompée du cadavre et de le ramener vers le vestibule. Pompée l'écarta d'un geste. Un instant plus tard, d'autres gardes, attirés par le cri, se ruèrent dans la cour.

— Diana ! Davus ! Dos au mur ! ordonnai-je. Davus, sors ton poignard et jette-le par terre. Vite ! S'ils te voient le dégainer, ils risquent de se jeter tous sur toi.

Le poignard de Davus était par terre et ses mains appuyées sur le mur avant même que j'aie fini de parler. L'instant d'après, trois des hommes de Pompée étaient dans la pièce, l'épée dégainée, le regard farouche.

— Gordianus ! hurla Pompée.

Je me redressai. Je me tournai vers le foyer et fis semblant de me chauffer les mains tandis que j'observais les flammes pour m'assurer qu'il ne restait que des cendres, puis je retournai vers la porte.

Je regardai le garde le plus proche dans le blanc des yeux. Il était en tenue de combat et portait même un casque qui lui cachait la moitié du visage.

— Laisse-moi passer, lui dis-je. C'est mon nom que crie le Grand Homme.

Le garde me dévisagea longuement, puis grogna. Les trois autres s'écartèrent juste assez pour me permettre de franchir la porte. L'un d'eux me souffla délibérément dans la figure pour être sûr que je sente l'ail qui lui empestait l'haleine – les gladiateurs et les gardes du corps mangent des têtes d'ail entières, prétendument pour acquérir de la force. Un autre se plaça de sorte que mon bras frôle le plat de son épée. J'en déduisis que c'étaient les esclaves personnels de Pompée, et non des légionnaires de métier. Certains esclaves aiment prendre des libertés quand les circonstances mettent un citoyen en position de faiblesse. L'idée de laisser Diana et Davus seuls dans la pièce avec trois individus de ce genre ne m'enchantait guère.

Après avoir repris mon souffle, je me dirigeai vers le centre du jardin. Pompée entendit le gravier crisser sous mes pas et leva les yeux. Avec son visage poupin, on aurait cru qu'il était toujours enclin à rire mais, en ce jour, la douleur lui déformait les traits. C'est à peine si je le reconnus.

Il relâcha son étreinte, contempla un instant le visage de son cousin, puis se tourna vers moi.

— Que s'est-il passé, Gordianus ? Qui a fait cela ?

— Je pensais que tu pourrais peut-être répondre à cette question, Grand Pompée.

— Ne me réponds pas par énigmes ! répliqua Pompée en se relevant.

— Tu le vois toi-même. On l'a étranglé ici, dans mon jardin. Le garrot est encore là. J'allais me rendre à ta villa pour t'informer personnellement.

— Qui a fait cela ?

— Personne de la maisonnée n'a vu ni entendu quoi que ce soit. J'ai laissé Numérius seul quelques instants pour aller dans mon bureau. Et puis...

Pompée secoua la tête.

— Il est le premier, alors. Le premier à mourir ! Combien y en aura-t-il d'autres ? Maudit César ! s'exclama-t-il en me lançant un regard noir. Tu n'as aucune explication à me fournir, pas la moindre explication ? Comment cela a-t-il pu se produire ici, au cœur de ta maison, sans que personne s'en aperçoive ? Dois-je croire que César est capable d'envoyer des harpies du haut du ciel pour tuer ses ennemis ?

Je le regardai sans broncher. Ma gorge se serra.

— Grand Pompée, tu as introduit des hommes armés dans ma maison.

— Que veux-tu dire ?

— Grand Pompée, je dois d'abord te demander de rappeler tes gardes. Aucun assassin ne rôde chez moi.

— Comment peux-tu me le garantir si tu n'as pas vu le meurtrier ?

— Du moins, demande à tes hommes de sortir de mon bureau. Ils n'ont aucune raison de surveiller ma fille et mon gendre. Un crime a été commis ici, c'est vrai, pourtant je te

demande de respecter ce lieu sacré qu'est la maison d'un citoyen.

Pompée me jeta un tel regard que pendant un long moment je craignis le pire. Au moins dix gardes du corps allaient et venaient dans le jardin. Peut-être y en avait-il davantage ailleurs dans la maison. Combien de temps leur faudrait-il pour saccager les lieux et massacrer les occupants ? Bien sûr ils ne détruiraient pas tout et ne tueraient pas chacun d'entre nous, seulement Davus et moi. Les objets de valeur et les esclaves seraient confisqués. Quant à Béthesda et Diana... Je n'osais aller jusqu'au bout de ma pensée.

Je plongeai mon regard dans les yeux de Pompée. Dans sa jeunesse il avait été d'une beauté singulière, un autre Alexandre, magnifique et comblé par les dieux, disait-on. Avec l'âge il avait perdu son éclat, ses traits s'étaient affadis, son visage était devenu bouffi. Selon certains, même son intelligence brillante l'avait abandonné. Incapable de prévoir l'avenir et ennemi de toute concession, il était responsable de la crise actuelle :

César défiait le Sénat et marchait sur Rome, tandis que Pompée, indécis, tergiversait. Il avait le dos au mur, et c'est dans cet état d'esprit qu'il se trouvait chez moi, fou de chagrin, accompagné d'une meute de tueurs.

Mon regard ne flancha pas. Je ne cillai point. Enfin la tension se relâcha. Pompée respira profondément. Moi aussi.

— Tu ne manques pas d'audace.

— J'ai des droits, Grand Pompée, je suis un citoyen. Cette maison m'appartient.

— Et cet homme est mon parent.

Pompée baissa les yeux, puis serra les dents et se tourna vers le garde qui attendait devant la porte de mon bureau.

— Toi là-bas ! Fais sortir tes compagnons. Retournez tous dans le jardin.

— Mais, Grand Pompée, il y a ici un homme avec un poignard à ses pieds, rétorqua le garde.

— Et une très jolie fille dans ses bras, ajouta en ricanant une voix qui provenait de l'intérieur.

— Espèces d'idiots ! On n'a pas tué Numérius avec un poignard, c'est évident. Sortez de là et laissez la famille du Limier tranquille.

Pompée poussa un soupir ; il me sembla alors que le pire avait été évité.

— Merci, Grand Pompée.

Il fit une grimace comme s'il regrettait son accès d'indulgence.

— Tu peux me témoigner ta reconnaissance en m'offrant à boire.

— Bien sûr. Diana, va chercher Mopsus. Fais-lui apporter du vin.

Elle regarda Davus, puis moi, et rentra dans la maison.

— Toi aussi, Davus, dis-je, rentre dans la maison.

— Mais ne veux-tu pas que je reste pour expliquer... ?

— Non, dis-je en grinçant des dents. Je veux que tu ailles avec Diana. Occupe-toi de Béthesda et d'Aulus.

— S'il sait quelque chose, alors il faut qu'il reste ! intervint Pompée d'un ton impérieux.

Il toisa Davus.

— Je t'ai déjà vu quelque part. Oh oui ! Cela me revient. Tu es l'esclave que j'ai prêté à Gordianus, il y a deux ou trois ans, pour garder sa maison pendant qu'il était parti du côté de la voie Appienne me rendre un petit service. Seulement, tu as trop bien gardé sa fille, si je me souviens bien. Je t'aurais écorché vif, puis je t'aurais tranché la tête. Mais Gordianus te voulait et je t'ai laissé à lui. Que sais-tu sur cette affaire ?

Davus pâlit. Pompée s'adressait à lui sur le ton dont on use pour parler à un esclave, et Davus, reprenant ses anciennes habitudes, réagit avec servilité. Il baissa les yeux.

— Cela s'est passé comme le dit mon beau-père, Grand Pompée. Il n'y a eu aucun cri, aucun appel. Personne n'a entendu de pas, ni quoi que ce soit d'autre. L'assassin est venu et reparti en catimini. Je n'en ai rien su avant que mon beau-père pousse un cri, et alors je suis accouru.

— Comment se fait-il que ce soit toi qui l'aies trouvé ? me demanda Pompée.

— Comme je te l’ai dit, je l’ai laissé seul ici dans le jardin pendant que j’allais un instant dans mon bureau...

— Rien qu’un moment ?

Je haussai les épaules et regardai le mort.

— Que faisait-il ici ? Pourquoi est-il venu te rendre visite ? demanda Pompée.

Je levai un sourcil interrogateur.

— Je croyais que tu pourrais répondre à cette question, Grand Pompée. N’est-ce pas toi qui l’as envoyé chez moi ?

— Je l’ai envoyé porter quelques messages dans la cité, c’est vrai, mais pas chez toi.

— Alors pourquoi es-tu venu ici, sinon pour le trouver ?

Pompée se rembrunit.

— Où est ce vin ?

Les esclaves apparurent, Androclès portait les coupes, et Mopsus un flacon. Comme ils jetaient des coups d’œil furtifs au cadavre, ils versèrent le vin avec une grande maladresse. Je bus la première coupe avec Pompée, mais il vida seul sa seconde, avalant le vin sans l’apprécier, comme si c’était une purge. Il s’essuya la bouche, rendit la coupe à Androclès et congédia d’un geste brusque les deux garçons qui s’enfuirent dans la maison à toutes jambes.

— Si tu veux tout savoir, dit-il, je suis venu ici directement après être allé chez Cicéron, en haut de la rue. J’avais envoyé Numérius lui porter un message un peu plus tôt dans la journée. D’après Cicéron, il devait ensuite s’arrêter chez toi. Je ne m’attendais pas à le trouver encore ici. Je croyais simplement que tu saurais où il était allé ensuite. Pour quelle raison était-il venu te voir, Fin Limier ?

— Quelle que fût cette raison, on ne la connaîtra jamais, ajoutai-je en secouant la tête.

— Et comment, par Pluton, quelqu’un a-t-il pu entrer dans ce jardin et en sortir ? Crois-tu qu’un homme aurait pu descendre par le toit et repartir par le même chemin ? Je ne vois pas comment c’est possible. Le toit est inaccessible, et les colonnes sont trop en retrait pour qu’on puisse grâce à elles atteindre le toit. Même un singe en aurait été incapable.

— Mais deux hommes auraient pu y parvenir, fit remarquer Davus, l'un soulevant l'autre par-derrière, puis se faisant hisser à son tour.

— Davus a raison, dis-je. Ou bien un homme seul avec une corde assez longue.

Pompée prit un air encore plus sombre.

— Mais qui ? Et comment savaient-ils qu'ils le trouveraient ici ?

— Je suis sûr, Grand Pompée, que si tu fais une enquête...

— Je n'en ai pas le temps. Je quitte Rome ce soir.

— Tu pars ?

— Je m'en vais vers le sud avant l'aube. Quiconque a un grain de bon sens, ou veut témoigner d'un tant soit peu de loyauté envers le Sénat, en fera autant. Est-il possible que tu ne sois pas au courant des dernières rumeurs ? Ne sors-tu jamais de ce bureau ?

— Aussi rarement que possible, ces temps-ci.

Sous le regard furieux qu'il me jeta, on devinait une lueur d'envie.

— Tu sais tout de même qu'il y a six jours, César a franchi le Rubicon, pénétré en Italie avec ses troupes et occupé Ariminum ? Depuis lors, il s'est emparé de Pisaunim et d'Ancona, et il a envoyé Marc Antoine prendre Arretium. Il progresse avec la rapidité d'une tornade ! À ce qu'on dit, Antoine et César marchent maintenant sur Rome et vont nous prendre dans un étau. La cité est incapable de se défendre. La légion la plus proche, parmi celles qui nous sont encore fidèles, se trouve à Capua. Si les rumeurs sont vraies, César pourrait être là d'ici quelques jours, peut-être même quelques heures.

— Les rumeurs, dis-tu. Ce ne sont peut-être que des rumeurs.

Pompée me jeta un regard méfiant.

— Qu'en sais-tu, terré ici dans ton jardin ? Tu as un fils qui est avec César, n'est-ce pas ? Ce garçon était autrefois un des esclaves de Crassus et prétend avoir combattu avec Catilina. Il dort dans la même tente que César, raconte-t-on, et l'aide à écrire ses pompeux mémoires. Quel genre de contacts a-t-il avec toi, Gordianus ?

— Mon fils Méto est son propre maître, Grand Pompée.

— C'est César, son maître ! Qui est le tien, Fin Limier ?

— Il a fallu bien des années et bien des Romains pour conquérir la Gaule, Grand Pompée. Plus d'un citoyen a un parent qui a servi dans les légions de César, sans être pour autant un de ses partisans. Considère le cas de Cicéron : son frère Quintus est un des officiers de César, et son protégé Marcus Caelius s'est enfui pour aller retrouver ce dernier. Pourtant, personne ne prétendrait que Cicéron est partisan de César.

Je m'abstins de faire remarquer que Pompée lui-même avait été marié à la fille de César et que c'était seulement après la mort de Julia que leurs points de vue étaient devenus inconciliables.

— Grand Pompée, je t'ai servi loyalement lorsque tu m'as employé pour enquêter sur le meurtre de Clodius, tu t'en souviens ?

— Parce que je t'ai payé et qu'en cette circonstance tu n'avais pas à choisir entre César et moi. Ce n'est pas de la loyauté ! La loyauté, ce sont les esclaves et les soldats qui en témoignent, après des corrections, des effusions de sang, des batailles. Voilà les seuls liens qui attachent vraiment les hommes les uns aux autres. « L'homme le plus honnête de Rome », a dit jadis de toi Cicéron. Ce n'est pas étonnant que personne n'ait confiance en toi.

Écœuré, Pompée se détourna de moi et s'agenouilla à côté de son cousin. Il observa le corps plus attentivement qu'il ne l'avait fait sous le coup de l'émotion.

— Voici sa bourse avec des pièces de monnaie dedans. L'assassin n'est pas un voleur. Et voici son poignard, encore dans son fourreau. Il n'a même pas eu le temps de dégainer. Cela a dû se passer comme tu l'as dit : l'assassin est arrivé sans faire de bruit et l'a surpris par-derrière. Il n'a même pas vu le visage de l'homme qui l'a assassiné.

A vrai dire, Numérius n'avait pas son poignard au moment de sa mort : Davus le lui avait pris et l'avait remis à sa place après que nous avions fouillé le corps. Je ne pouvais expliquer cela à Pompée. Il avait raison de ne pas se fier à moi.

Pompée effleura du bout des doigts le visage du défunt et serra les dents pour maîtriser son chagrin.

— Quelqu'un a dû le suivre jusqu'ici quand il est parti de chez Cicéron. Peut-être l'a-t-on pris en filature dès l'instant où il a quitté ma villa ce matin, en attendant le moment favorable pour frapper. Mais qui ? Quelqu'un du camp de César, ou l'un de mes hommes ? S'il y a un traître parmi les miens...

Il leva son regard courroucé vers la statue de Minerve qui se dressait au-dessus de nous. La déesse de la sagesse en tenue de combat était prête pour la guerre. Elle tenait une lance dans une main et un bouclier dans l'autre, et portait un casque cimier. Une chouette était perchée sur son épaule, un serpent lové à ses pieds. On l'avait renversée et brisée en deux pendant les émeutes qui avaient éclaté à la mort de Clodius. J'avais dépensé une petite fortune pour que le bronze fût remis en état et repeint. Les couleurs étaient si vraies que la déesse vierge semblait presque respirer. Elle avait les yeux rivés sur nous, et pourtant son regard restait distant, comme si elle était inconsciente de la tragédie qui s'était déroulée à ses pieds.

— Eh, toi ! s'écria Pompée en se relevant et en secouant le poing. Comment as-tu pu laisser pareille chose se produire sous tes yeux ? César prétend que Vénus est son ancêtre, mais toi, tu devrais prendre mon parti !

Il y eut un frémissement parmi les gardes que l'impiété de leur maître avait mis mal à l'aise.

— Et toi ! ajouta Pompée en se tournant vers moi, je t'ordonne de démasquer l'auteur de cette infamie. Trouve-moi son nom. Je veillerai à ce que justice soit faite.

Je secouai la tête, détournant mon regard des yeux de Pompée où flambait la colère.

— Non, Grand Pompée, cela m'est impossible.

— Que veux-tu dire ? Tu as déjà fait ce genre de travail.

— J'ai considérablement réduit mes activités depuis que j'ai enquêté pour toi. Je me suis juré de me retirer de la vie publique si je parvenais à vivre jusqu'à soixante ans. Et c'était l'année dernière.

— Tu ne sembles pas comprendre. Je ne te *demande* pas de trouver l'assassin de Numérius. Je te *l'ordonne*.

— De quelle autorité ?

— De l'autorité dont je suis investi par le sénatus-consulte !

— Mais la loi...

— Ce n'est pas à *moi* qu'il faut parler de la loi, Fin Limier !

Les pouvoirs exceptionnels qu'on m'a accordés m'autorisent à faire le nécessaire pour protéger l'État. Le meurtre de mon parent, qui agissait en tant que mon représentant, est un crime contre l'État. Découvrir son assassin est un devoir d'État. Le sénatus-consulte me permet d'exiger ton concours, même contre ton gré !

— Grand Pompée, je t'assure que si j'en avais la force et si mon intelligence était aussi vive que par le passé...

— Si tu as besoin de quelqu'un pour te guider comme l'aveugle Tirésias, fais appel à ton autre fils. Il est ici à Rome, n'est-ce pas ?

— Je ne peux mêler Éco à cette affaire, répondis-je. Il a déjà la responsabilité de sa propre famille.

— À ta guise. Travaille seul, alors.

— Mais, Grand Pompée...

— Cela suffit.

Il me jeta un coup d'œil glacial puis se tourna vers Davus.

— Toi, là-bas ! Tu me parais encore en bonne santé.

— Jamais malade un seul jour, Grand Pompée, déclara Davus d'une voix hésitante.

— Tu n'es pas un poltron.

— Certainement pas.

— Bien. Un des pouvoirs qui m'ont été accordés par le Sénat est de lever des troupes supplémentaires. Aussi, toi, Davus, tu seras ma première recrue. Rassemble tes affaires. Tu quittes Rome avec moi ce soir.

Davus resta bouche bée. Diana, qui avait observé la scène de la porte, accourut à ses côtés.

— Ce n'est pas juste, Grand Pompée, remarquai-je aussi calmement que je le pus. Davus est un citoyen maintenant, tu ne peux le contraindre...

— Un citoyen, certes, mais aussi un affranchi, et un affranchi a des obligations envers son ancien maître. Je me suis engagé à recruter des soldats. Davus sera du nombre.

— Mais il n'appartient plus à ta maison ! Tu me l'as donné en paiement de mes services. Je l'ai affranchi.

— Certes, mais il a encore certaines obligations à l'égard de son ancien maître.

— Pas des obligations légales.

— Si, des obligations légales. Si tu n'es pas d'accord, je te conseille d'examiner le contrat que tu as signé lorsque je te l'ai cédé, en particulier la clause concernant l'ancienne servitude et les obligations futures qui en découlent en cas d'état d'urgence. C'est une clause courante qui figure dans tous les contrats quand je vends ou libère un esclave ; sinon je pourrais voir mes anciens serviteurs se battre contre moi et non à mes côtés. Il s'agit de l'état d'urgence imposé par la guerre, et Davus doit se soumettre au service des armes quand, où et de la façon que je désire. Et *toi*, tu te permettrais de *me* rappeler la loi !

— Père, a-t-il raison ? demanda Diana en se cramponnant au bras de son époux.

Des hommes armés faisaient cercle autour de nous. Que Pompée eût raison ou non ne semblait guère avoir d'importance.

— Grand Pompée, le chaos va peut-être régner bientôt dans la cité. J'ai besoin de mon gendre pour protéger les miens.

— Il ne semble guère avoir été efficace dans ce rôle ! repartit Pompée d'une voix qui s'étrangla dans sa gorge alors qu'il tournait ses regards vers Numérius. Mais je ne te priverai pas de protection pour tes femmes et tes esclaves pendant que tu seras occupé à rechercher l'assassin. Je te laisserai un garde du corps pour remplacer Davus. Toi, là-bas !

Il appela l'un des gardes qui avaient fait irruption dans mon bureau, celui dont l'haleine empestait l'ail et qui m'avait soufflé en pleine figure. Il était encore plus grand que Davus, et aurait été laid, même sans son nez cassé et l'affreuse balafre qui barrait une de ses joues.

— Tu t'appelles Cicatrix, n'est-ce pas ?

— Oui, Grand Pompée.

— Tu vas rester ici et garder cette maison pour moi.

— Oui, Grand Pompée, acquiesça Cicatrix, l'air maussade.

— Cneius Pompée, je t'en prie, pas cela ! murmurai-je.

— Si, Gordianus, j’insiste.

Davus et Diana étaient stupéfaits. J’avais l’impression d’avoir un énorme poids sur la poitrine.

— Grand Pompée, ton parent est mort. Qu’un tel malheur se soit produit chez moi me remplit de honte. Mais comme tu l’as dit toi-même, il n’est que le premier. Des milliers d’autres vont peut-être mourir. Que signifie un meurtre quand toutes les lois sont bafouées ?

— Tu poses des questions, Fin Limier. Moi je veux des réponses. Découvre qui a assassiné Numérius, et alors nous envisagerons de te rendre ton gendre.

Quand les derniers rayons du soleil cessèrent d’éclairer le jardin, les hommes de Pompée se retirèrent, emmenant Davus avec eux et transportant le corps de Numérius. Pompée me laissa le garrot qu’on avait utilisé pour l’étrangler, pensant qu’il pourrait m’être utile pour découvrir son assassin. Je répugnais à le toucher.

Diana pleurait, Béthesda sortit de la maison et me lança un regard accusateur. Mopsus et Androclès la suivaient avec mon petit-fils entre eux deux, ils se tenaient tous par la main. A la vue de l’affreux géant que Pompée avait laissé pour remplacer Davus, le petit Aulus fondit en larmes, s’échappa et courut se réfugier dans la maison.

4

La maison de Cicéron n'était pas très loin de la mienne. Elle se trouvait au bord de la voie qui contourne le mont Palatin. Même pour un trajet si court, j'aurais normalement emmené Davus avec moi pour me servir de garde du corps, surtout après la tombée du jour. Cette nuit-là, entre toutes, je regrettais vivement son absence.

Comme un dormeur en proie à un cauchemar, je sentais autour de moi l'inquiétude qui oppressait la cité. Le bruit d'une multitude de pas montait du forum en contrebas. Des torches, qui de loin ressemblaient à de minuscules lucioles, zigzaguaient rapidement à travers les espaces découverts. Que faisaient donc tous ces gens dehors après la tombée de la nuit ? Ils allumaient des lampes votives dans les temples, pensai-je, priaient pour la paix, faisaient des préparatifs pour un départ précipité, frappaient à la porte de leur banquier, achetaient ce qui restait de nourriture et de combustible sur les étals du marché. À un tournant de la voie, la colline du Capitole m'apparut. On avait allumé de grands feux, à son sommet, devant le temple de Jupiter pour avertir les gens qu'une armée s'apprêtait à envahir la ville.

Deux gardes étaient postés devant la porte de Cicéron. Ils semblèrent singulièrement peu impressionnés par la venue d'un visiteur aux cheveux gris, sans même un garde du corps.

Mes relations avec Cicéron étaient plutôt tendues. Je demandai à voir son secrétaire particulier, avec qui j'avais toujours été en excellents termes. Le plus jeune des gardes se gratta la tête.

— Tiron ? Je n'ai jamais entendu parler de lui. Non, attends... N'est-ce pas celui qui est mort quand le maître revenait de Cilicia ?

L'autre garde, un homme à la barbe hirsute, remarqua mon inquiétude et éclata de rire.

— N'écoute pas cette espèce d'imbécile. Il n'est là que depuis quelques mois, il n'a jamais rencontré Tiron, qui n'est pas mort mais simplement trop malade pour voyager.

— Je ne comprends pas. Tiron est-il ici, oui ou non ?

— Il n'est pas ici.

— Où est-il donc ?

Le plus âgé des gardes prit un air pensif.

— Voyons, comment s'appelle cette ville ? En Grèce, près de la mer...

— Quelle ville en Grèce ne se trouve pas près de la mer ?

— Celle-ci commence par un P...

— Le Pirée ?

— Non...

— Patras ?

— Oui, c'est cela ! J'étais avec le maître pendant qu'il était gouverneur de Cilicia, vois-tu, et Tiron était avec nous, bien sûr. L'été dernier, nous sommes tous repartis pour Rome. Nous avons pris un itinéraire facile, sans nous presser. Vers le mois de novembre, Tiron est tombé malade, et nous avons dû le laisser chez un des amis du maître à Patras. Le maître a continué sa route, et nous sommes revenus à Rome ce mois-ci, juste à temps pour célébrer son anniversaire.

— L'anniversaire de Cicéron ?

— Oui, trois jours avant les nones de janvier. Il a cinquante-sept ans, le même âge que Pompée, je pense.

— Et Tiron ?

— Lui et le maître correspondent régulièrement, mais on en est toujours au même point. Il ne semble pas aller plus mal, mais il ne va jamais mieux non plus.

— Je n'étais pas au courant. C'est fort ennuyeux.

— Pour Tiron ? Je n'en suis pas si sûr. Je suppose qu'il est bien là où il se trouve en ce moment. A Patras, tout est calme, je crois. L'endroit est agréable pour un convalescent. Je ne voudrais pas être à Rome en ce moment si je n'étais pas capable de prendre mes jambes à mon cou.

— Je te comprends.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre dans la maison que tu désires voir ?

— Que je désire voir ? Non. Néanmoins, annonce à ton maître que Gordianus, le Limier, demande à être reçu.

Dans le passé, nous avons eu des relations difficiles, mais Cicéron semblait avoir tout oublié. J'attendis juste quelques instants dans le vestibule avant qu'il vienne me saluer. Je reçus froidement son accolade, surpris par sa cordialité. Je me demandai s'il avait bu, mais son haleine ne sentait pas le vin. Quand il s'écarta de moi, je le dévisageai.

Je m'étais préparé à rencontrer le Cicéron des mauvais jours, l'homme content de lui, fier d'avoir réussi par ses propres moyens, l'ami des puissants qui affiche des airs supérieurs, le grincheux qui règle de vieux comptes, le défenseur arrogant de la vertu. Au lieu de cela, je voyais un homme avec des bajoues, le front dégarni et les yeux larmoyants, qui semblait terrassé par une mauvaise nouvelle.

Il me fit signe de le suivre. L'atmosphère de sa maison rappelait celle de la ville. Partout régnait une panique à peine dissimulée par une activité fébrile : les esclaves allaient et venaient en hâte et chuchotaient entre eux.

Cicéron me conduisit d'abord à son bureau, mais on s'y affairait comme dans une ruche. Les esclaves entassaient des rouleaux de parchemin dans des coffres.

— Impossible de rester ici, s'excusa-t-il. Viens, il y a une petite pièce donnant sur le jardin où nous pourrions bavarder en paix.

Il s'agissait d'une chambre aménagée de façon exquise, avec un somptueux tapis grec. Au centre, un foyer illuminait les murs décorés de scènes champêtres. Des bergers sommeillaient parmi leurs moutons, et on voyait des satyres aux aguets derrière des petits temples en bordure de route.

— Je ne suis jamais venu ici.

— Vraiment ? C'est une des premières pièces qu'a décorées Térentia à notre retour lorsque nous avons reconstruit la maison, après que Clodius et sa bande l'eurent réduite en cendres et m'eurent envoyé en exil. Maintenant, continua Cicéron d'un air attristé, Clodius est devenu poussière, et moi je

suis toujours en vie. Toi aussi, Gordianus. Mais pourquoi donc ? Pour voir les choses en arriver là...

Cicéron tournait nerveusement autour du feu, qui projetait son ombre sur les murs. Soudain il s'arrêta et me contempla d'un air perplexe.

— Est-ce que cela fait vraiment trente ans que nous nous connaissons, Gordianus ?

— Trente et un exactement.

— Le procès de Sextus Roscius, rappela-t-il en hochant la tête. Nous étions tous si jeunes alors ! Et courageux, comme le sont les jeunes, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Moi, Marcus Tullius Cicéron, j'ai attaqué en justice le dictateur Sylla et l'ai réduit à ma merci ! Quand j'y repense maintenant, je me demande comment j'ai pu être aussi fou. Mais ce n'était pas de la folie, c'était du courage. De graves injustices avaient été commises et je voyais là une façon de les réparer. J'étais conscient du danger, mais je suis quand même allé de l'avant, car je m'imaginais capable de changer le monde. A présent... à présent, je ne sais si je pourrais être aussi brave. J'ai peur d'être trop vieux, Gordianus. J'en ai trop vu, j'ai trop souffert...

D'après mes souvenirs, les intentions de Cicéron n'avaient jamais été aussi pures qu'il les décrivait, car une ambition forcenée l'animait. Était-il courageux ? Sans aucun doute il avait pris des risques, et avait eu en récompense la célébrité, les honneurs et la richesse. La chance, il est vrai, ne lui avait pas toujours souri : il avait subi des défaites et des humiliations, surtout au cours des dernières années. Mais il avait infligé à d'autres des souffrances bien pires. Des hommes avaient été condamnés à mort sans jugement, lorsqu'il était consul, et ceci dans le dessein de protéger l'État.

Pouvait-on aller aussi loin que Cicéron en politique et garder les mains parfaitement propres ? C'était peu probable. Ce qui m'ulcérait, c'était son insistance à se présenter comme le champion intègre de la vertu et de la raison. Ce n'était pas une attitude qu'il se donnait ; c'était l'image qu'il avait de lui-même. Mais maintenant, avec les ténèbres qui s'étaient abattues sur Rome, vu le choix restreint auquel on était acculé – tel chef

militaire ou tel autre –, Cicéron commençait à donner l'impression qu'après tout il n'était pas une canaille.

Il secoua la tête.

— Le croirais-tu ? L'histoire se répète. Notre vie a débuté avec la guerre civile, et elle va se terminer avec elle. Une génération passe et les gens oublient. N'ont-ils vraiment aucun souvenir de la situation pendant la guerre entre Sylla et ses ennemis ? Rome assiégée et prise ! Et les horreurs qui s'ensuivirent, quand Sylla s'est proclamé dictateur ! Tu t'en souviens, Gordianus. Tu étais là. Tu as vu les têtes, bouche grande ouverte, fichées sur des piques sanglantes dans le forum ; des hommes honnêtes, respectables, traqués et massacrés par des chasseurs de primes, leurs biens confisqués et vendus aux enchères aux favoris de Sylla, leur famille ruinée et déshonorée. Sylla a liquidé ses ennemis – il a appelé cela la purification de l'État –, il a fait quelques réformes, puis il a renoncé au pouvoir et l'a remis au Sénat. Depuis lors j'ai consacré tout mon temps à tenter d'éviter une catastrophe semblable. En vain. La République est prête à s'effondrer. N'y avait-il aucun moyen d'éviter ce drame ?

J'avais la bouche sèche. J'aurais bien voulu qu'il m'offrît du vin.

— Peut-être Pompée et César peuvent-ils encore régler leurs différends ?

— Non, répondit-il en hochant la tête. Il se peut que César envoie des messages de paix et prétende être disposé à parlementer, mais tout cela, c'est pour la galerie ; il veut pouvoir se vanter plus tard d'avoir tout fait pour préserver la paix. Dès l'instant où César a franchi le Rubicon, tout espoir d'un règlement à l'amiable a disparu. De l'autre côté du fleuve, c'était un proconsul légitimement placé à la tête des légions romaines. Depuis qu'il est entré en Italie avec des troupes, il est devenu un hors-la-loi à la tête d'une armée d'invasion. La guerre est la seule réponse qu'on puisse lui donner maintenant.

— Certains, dis-je en m'exprimant avec lenteur et circonspection, affirmeraient que tout espoir de paix s'est envolé avant que César ait franchi le Rubicon, le jour où le Sénat a voté le sénatus-consulte d'exception et chassé de la cité Marc

Antoine, l'ami de César. C'était déclarer César ennemi de l'État. Tu t'es comporté de la même façon avec Catilina quand tu étais consul. Nous savons comment cela s'est terminé. Peux-tu blâmer César d'avoir rassemblé ses troupes et agi le premier ?

Cicéron me jeta un regard noir. Notre vieil antagonisme commençait à se réveiller.

— Tu as parlé comme un vrai partisan de César, Gordianus. Est-ce là le camp que tu as choisi ?

Je me dirigeai vers le foyer et me réchauffai les mains. Il était temps de parler d'autre chose.

— J'ai été désolé d'apprendre que Tiron était malade. Si je comprends bien, il est encore en Grèce. As-tu eu de ses nouvelles récemment ? Va-t-il mieux ?

Cicéron parut déconcerté par le changement de sujet.

— Tiron ? Pourquoi en parler ? Ah ! c'est vrai, Tiron et toi êtes toujours restés amis, même quand nous deux ne l'étions plus. Oui, je crois qu'il va un peu mieux.

— De quoi souffre-t-il ?

— D'une fièvre récurrente, il digère mal, il manque de force. Il ne peut pas quitter son lit, encore moins voyager.

— Je suis désolé de l'apprendre. Il doit terriblement te manquer dans les circonstances actuelles.

— Il n'y a personne au monde en qui j'ai plus confiance qu'en Tiron.

Un silence s'ensuivit que Cicéron finit par rompre.

— Est-ce la raison pour laquelle tu es venu ce soir, Gordianus ? Pour me demander des nouvelles de Tiron ?

— Non.

— Alors, pourquoi ? Ce n'est certainement pas parce que tu te faisais du souci pour ton vieil ami et protecteur Cicéron que tu es sorti seul, par une nuit pareille, sans même ton costaud de gendre pour te protéger.

— Oui, sans même mon gendre, répondis-je doucement, en revoyant l'expression de Diana et le regard que Davus lui avait jeté quand les hommes de Pompée l'avaient emmené. Je crois savoir que Pompée est venu te voir un peu plus tôt dans la journée. Et auparavant, le cousin de Pompée, Numérius...

Cicéron se raidit.

— Ces maudits gardes ! De vraies commères.

— Ce ne sont pas les gardes qui m'ont informé. C'est Pompée lui-même. Après t'avoir quitté, il est venu chez moi. Numérius a fait le même trajet un peu plus tôt dans la journée.

— Et alors ?

— Numérius a été assassiné dans mon jardin.

Cicéron parut atterré. Sa réaction me semblait un rien exagérée. C'était un orateur habitué à faire son numéro pour la personne la plus éloignée dans la foule et, par réflexe, il était enclin à forcer la note.

— C'est épouvantable ! Assassiné, dis-tu. Mais comment ?

— Étranglé.

— Par qui ?

— C'est ce que Pompée aimerait savoir.

Cicéron rejeta la tête en arrière et leva les sourcils.

— Je vois, le vieux chien a flairé la piste.

— La piste remonte d'abord à cette maison.

— Si tu penses qu'il y a un lien quelconque entre la visite de Numérius chez moi et... ce qui lui est arrivé ensuite, c'est absurde.

— Pourtant, tu es l'une des dernières personnes auxquelles il a parlé. Une des dernières – en dehors de moi – à l'avoir vu vivant. Tu le connaissais bien ?

— Numérius ? Assez bien.

— D'après le ton de ta voix, j' imagine que tu ne l'aimais guère.

Cicéron haussa les épaules. Encore une fois, le geste semblait exagéré. Que pensait-il vraiment ?

— Il était assez sympathique. Un homme charmant, diraient la plupart des gens. Pompée tenait à lui comme à la prune de ses yeux.

— Pourquoi est-il venu te voir ce matin ?

— Il m'a apporté des nouvelles de la part de Pompée. Le Grand Homme quitte Rome pour aller dans le Sud. Il affirme que tout véritable ami de la République agira de même sans tarder. C'est le message qu'il m'a adressé.

— Cela ressemble presque à une menace. Un ultimatum.

Cicéron me regarda d'un air méfiant mais se tut.

— Et puis Numérius est parti ?

— Pas tout de suite. Nous... avons un peu parlé, de l'état de la cité entre autres choses. Pompée n'a pas mis tous ses alliés en demeure de partir immédiatement. Les consuls et certains magistrats resteront, un gouvernement squelettique en quelque sorte, suffisamment de personnel pour empêcher la cité de sombrer dans le chaos. Pourtant le trésor sera fermé, les banquiers vont s'enfuir, tout va s'arrêter, ajouta-t-il en hochant la tête. Nous avons un peu bavardé, puis Numérius m'a quitté.

— Était-il accompagné ?

— Il est venu et reparti seul.

— C'est étrange qu'il vienne à Rome sur ordre de Pompée sans même un garde du corps.

— Tu as fait exactement la même chose, Gordianus, et à la nuit tombée. Je suppose que Numérius voulait se déplacer aussi vite et aussi librement que possible. Sans doute devait-il rendre visite à d'autres sénateurs.

D'un signe de tête, j'acquiesçai.

— Vous ne vous êtes pas disputés, alors ?

Cicéron me lança un regard furibond.

— Peut-être ai-je élevé la voix. Ces maudits gardes ! T'ont-ils rapporté qu'ils m'avaient entendu crier ?

— Non. As-tu crié si fort que cela contre Numérius ? Pourquoi vous êtes-vous querellés ?

Sa gorge se serra. Sa pomme d'Adam monta et descendit.

— Quelle a été ma réaction, à ton avis, quand Numérius m'a enjoint de quitter la cité au lever du jour ? J'ai été absent de Rome un an et demi pour gouverner une misérable province, et à peine revenu, j'ai juste le temps de souffler, et voilà qu'on m'ordonne de faire mes bagages et de m'enfuir comme un réfugié. J'ai élevé la voix, j'ai un peu crié, et alors ?

— Tu élèves la voix à présent, Cicéron.

Il appuya sa main sur sa poitrine et respira à fond plusieurs fois. Je ne l'avais jamais vu si excédé ; j'en fus déconcerté. Quels que fussent leurs défauts, Pompée et Cicéron représentaient des modèles romains de confiance en soi et d'autodiscipline, le géant militaire et le génie politique. Tous deux avaient connu des échecs, mais avaient fini par triompher. Maintenant la

situation avait changé, et ils semblaient tous deux en être conscients. Nés la même année, ils étaient un peu plus jeunes que moi, et pourtant j'avais l'impression d'être un enfant qui voit ses parents s'affoler : si *eux*, ils avaient perdu la maîtrise d'eux-mêmes, alors le chaos était inévitable.

Il continua en baissant le ton.

— Pompée a tort de s'enfuir. Si on laisse César entrer dans la cité sans rencontrer la moindre opposition, il va forcer le trésor et dilapider les richesses accumulées par nos ancêtres pour soudoyer la racaille. Il rassemblera ce qui reste du Sénat – les débiteurs, les mécontents, les agitateurs – et prétendra que c'est le gouvernement légitime. Alors ce sera Pompée et ceux qui se sont enfuis qui seront les hors-la-loi.

— As-tu expliqué cela à Pompée ?

— Oui. Sais-tu ce qu'il a répondu ? Sylla l'a fait, pourquoi ne puis-je en faire autant ? On en revient toujours à Sylla.

— Je ne comprends pas.

— Sylla a abandonné la cité à ses ennemis, puis l'a reprise avec Pompée qui était l'un de ses généraux. Trente ans plus tard, Pompée pense qu'il peut faire la même chose. Peux-tu imaginer la ville assiégée ? La maladie, la faim, les incendies qu'on ne peut plus maîtriser, et puis l'horreur de la conquête...

Les yeux fixés sur les flammes, il tenta à nouveau de se calmer.

— Cela fait longtemps maintenant que Pompée veut à tout prix jouer le rôle de Sylla. Une fois César vaincu, Pompée fera ce qu'a fait Sylla. Il se proclamera dictateur et purgera le Sénat. Il dressera une liste d'ennemis. Confiscations, têtes sur des piques dans le forum...

— Mais sûrement pas la tienne, Cicéron.

J'essayai de ne pas prendre sa peur au sérieux, mais le regard qu'il me lança me glaça.

— Pourquoi pas ? Si je suis encore à Rome demain, Pompée me considérera comme son ennemi.

— Suis-le, alors.

— Pour devenir ennemi de César ? Et si César l'emporte ? Je ne pourrai jamais revenir à Rome. J'ai été exilé une fois, c'est suffisant.

Il fit le tour du foyer pour se poster en face de moi. Ses yeux étincelaient sous l'effet de la lumière, les flammes et les ombres vacillantes transformaient son visage en un masque sinistre.

— Chacun doit choisir son camp, Gordianus. Plus de tergiversations. Ce camp ou l'autre. Mais pour en arriver à quoi ? Quel que soit le vainqueur, nous nous retrouverons avec un tyran. Quel choix ! Décapité si je choisis le mauvais camp, esclave si je choisis le bon !

Je le dévisageai à mon tour à travers les flammes.

— On dirait que tu n'as pas encore fait ton choix entre César et Pompée.

Il baissa les yeux.

— Dans l'heure qui vient — je ne cesse de me le répéter avant qu'une autre heure ne s'écoule —, je jetterai les dés et laisserai la Fortune décider à ma place !

Il fixa le sol, les mains jointes devant lui, le front sévère, la bouche tombante. Il leva les yeux en entendant un bruit à la porte. Une esclave se glissa dans la pièce et vint murmurer à son oreille.

— Ma femme m'appelle, Gordianus. Pauvre Térentia ! Vais-je la laisser ici s'occuper de la maisonnée, ou l'emmener avec moi ? Et ma fille ? Pendant que j'étais parti en Cilicia, Tullia a épousé ce bon à rien de Dolabella, à mon insu ! Ce jeune sot a les deux pieds dans le camp de César. Celui-ci fera tout son possible pour l'entraîner avec lui. Et maintenant, elle attend un enfant de lui. Dans quel monde va naître mon petit-fils ? Et mon fils ! Il va avoir seize ans cette année. Quand viendra pour lui le jour de revêtir sa toge virile, serons-nous à Rome pour la cérémonie ? Par Hercule, serons-nous seulement en Italie ?

Sur cette remarque, Cicéron quitta la pièce, et l'esclave le suivit en hâte.

Je respirai profondément, me réchauffai devant le feu. Parmi les scènes peintes sur les murs, le visage d'un berger en particulier me fascinait ; il me rappelait mon ancien garde du corps, Belbo. Je levai les yeux vers le plafond enfumé où dansait la lumière des flammes. Puis je me mis à suivre le motif géométrique du tapis avec mon gros orteil.

J'étais isolé dans une maison étrangère, muré dans le silence. Incapable de bouger, comme paralysé. De toute la journée je n'avais connu une telle paix. Je répugnais à y mettre fin. Abandonné et oublié du monde, seul, vraiment seul, sans craintes ni obligations dans cette pièce silencieuse pendant quelques brefs instants, je donnai libre cours à mon imagination ; je me laissai glisser dans les profondeurs abyssales d'une mer sombre et apaisante.

Je réfléchis au dilemme dans lequel Cicéron se débattait. Pompée et César ne déchiraient pas seulement l'État, ils déchiraient les familles. Ce n'était pas si facile de diviser Rome en deux factions. Rome était une ville où les liens du sang formaient un écheveau que les mariages, la politique, les questions d'honneur et les rapports entre créanciers et débiteurs rendaient encore plus inextricable. La complexité de ces relations était telle qu'il était impossible d'y toucher sans risquer de tout détruire. À Rome cette nuit-là, on ne comptait plus les maisons dont les occupants affolés étaient pris dans les affres de l'indécision. Il en était ainsi chez Cicéron. Quand on ne peut déchiffrer l'avenir, comment être sûr de faire le bon choix ?

On pouvait résumer le problème en quelques mots : si une fille obstinée choisit son mari sans tenir compte de l'avis de son père, ce garçon venu de l'extérieur peut avoir noué des relations susceptibles de causer la perte de toute la maisonnée. Cicéron et moi avions chacun une fille : Tullia liée à César par l'entremise de Dolabella, Diana liée à Pompée par l'entremise de Davus. Nous les avions engendrées, et elles nous avaient échappé toutes les deux. La conclusion est évidente : croire qu'on peut forger son propre destin est une illusion.

Je m'obligeai enfin à quitter cette pièce paisible. Alors que je traversais la maison, je croisai quelques esclaves qui détalait, mais aucun ne me prêta attention. Dans le vestibule, l'esclave de service ôta la barre et m'ouvrit la porte.

Il y avait encore plus d'agitation dans la rue qu'à mon arrivée. Des charrettes à bras et des litières, des messagers et des porteurs de flambeaux allaient et venaient précipitamment. Sur le mont Palatin habitaient les hommes les plus riches et les plus puissants de Rome, ceux qui avaient le plus à perdre ou à

gagner en cas de guerre civile. La décision qu'avait prise Pompée d'abandonner la cité avait ameuté le quartier, comme si on avait enfoncé un bâton dans une fourmilière.

Les deux mêmes gardes étaient postés devant la maison de Cicéron. J'envisageai de demander à l'un d'eux de m'accompagner jusque chez moi – service qu'il était courant de rendre et auquel Cicéron n'aurait sûrement fait aucune objection –, mais j'y renonçai. Je leur avais déjà causé assez d'ennuis, bien involontairement, en éveillant les soupçons de leur maître à leur égard.

Mais s'ils avaient la langue aussi bien pendue que Cicéron semblait le croire, cela semblait stupide de ne pas leur poser quelques questions.

— Une nuit de folie, observai-je.

— Dedans comme dehors, répliqua le plus âgé.

— Dedans ? Tu veux dire dans la maison ?

— Ils sont déchaînés. Ils l'ont été toute la journée. Je suis content d'être dehors, le froid, ça m'est égal.

— Si je comprends bien, il y a eu des éclats de voix un peu plus tôt dans la journée.

— Ma foi...

— C'est ton maître lui-même qui me l'a dit.

Cette remarque lui délia la langue.

— C'est surtout lui qui a crié.

— C'était lorsque ce garçon, Numérius, le parent de Pompée, était là.

— Oui.

— Est-ce que Numérius venait souvent voir ton maître ?

— Il est venu quelquefois depuis que le maître est rentré à Rome, dit-il en haussant les épaules.

— Alors c'était à celui qui crierait le plus fort, j'imagine, pour que vous les entendiez d'ici, n'est-ce pas ?

Il inclina un peu la tête et baissa la voix.

— C'est bizarre, la façon dont les bruits de la cour au milieu de la maison semblent passer par-dessus le toit et parvenir jusqu'ici, devant la porte. Comme qui dirait, c'est trompeur. À cet endroit, à côté de l'if, on se croirait dans la dernière rangée

de gradins du théâtre de Pompée. On est peut-être trop loin pour voir la scène, mais on entend tous les mots.

— Tous les mots ?

— Eh bien, peut-être pas tous, mais un sur deux.

— Par exemple ?...

Le plus vieux des gardes prit un air sombre et recula un peu, se rendant compte que j'essayais de leur tirer les vers du nez, mais le plus jeune semblait maintenant avoir envie de parler.

— Des mots comme *traître*. Et *secret*... et *menteur*... et *l'argent que tu dois à César*... et si j'avertis Pompée ?

— Était-ce Cicéron qui parlait, ou Numérius ?

— C'est difficile à dire, air ils parlaient tous les deux en même temps. Pourtant j'ai l'impression que la voix du maître portait mieux, probablement parce qu'il est entraîné.

Pauvre Cicéron, trahi par son talent d'orateur.

— Mais lequel des deux a dit quoi ? Qui a employé le mot *traître* ? Qui doit de l'argent à... ?

Le plus vieux des gardes s'avança et écarta brusquement son compagnon d'un coup de coude.

— Ça suffit, les questions.

— J'étais simplement curieux de savoir..., affirmai-je en souriant.

— Si tu as d'autres questions à poser, pose-les au maître. Veux-tu que je t'annonce de nouveau ?

— J'ai déjà assez abusé du temps de Cicéron.

— Eh bien, alors...

Il croisa les bras. Sa barbe hirsute me frôla le menton tandis qu'il me repoussait dans la rue.

— Une dernière question. Numérius est venu et reparti seul, d'après ce que m'a expliqué ton maître. Mais est-il *vraiment* venu seul ? N'y avait-il personne qui faisait les cent pas dans la rue pendant qu'il rendait visite à Cicéron ? Et quand il est parti, as-tu remarqué quelqu'un qui l'a rejoint ou qui aurait pu le suivre ?

Le garde resta muet. Son compagnon se joignit à lui pour me repousser un peu plus loin dans la rue, jusque devant une charrette à bras. Les deux esclaves imprudents qui la tiraient lui firent faire une embardée, et elle évita de justesse deux porteurs

de litière. La litière vacilla et faillit éjecter son occupant, un gros marchand chauve qui semblait porter sur lui tous les bijoux et tous les colifichets en sa possession. Sans doute s'enfuyait-il de la ville et ne voulait-il pas laisser derrière lui le moindre objet de valeur.

La suite de collisions manquées détourna un instant l'attention des gardes. Ils reculèrent puis revinrent à la charge. Je ne bougeai pas d'un pouce et les dévisageai l'un après l'autre. La situation me parut tout à coup risible. On se serait cru au théâtre. Les gardes faisaient simplement mine de me menacer. Après tout, ils avaient la mentalité de petits garçons, comparés à la brute que Pompée avait postée chez moi.

Je respirai profondément et souris, ce qui sembla les déconcerter. Tandis que je m'apprêtais à m'éloigner, le plus vieux des gardes frappa le plus jeune sur la nuque.

— Tu aurais mieux fait de fermer ta gueule, toi, grommela-t-il.

Son compagnon accepta la réprimande, tête basse, sans mot dire.

La voie qui contourne le sommet du mont Palatin est une des plus larges de Rome ; deux litières peuvent s'y croiser, et il reste encore de la place pour qu'un piéton passe de chaque côté. En général, cette voie est moins fréquentée que la plupart des autres rues de Rome. Elle est bordée de grandes maisons et située bien au-dessus de l'agitation du forum et des marchés. Mais cette nuit-là, la chaussée était encombrée d'une multitude de véhicules et de gens, et une armée de porteurs de torches l'illuminait, si bien qu'on se serait cru en plein jour.

A plusieurs reprises j'eus l'impression qu'on me suivait. Il m'était impossible d'en avoir le cœur net, car toutes les fois que je me retournais pour regarder, il y avait derrière moi une foule très dense. Ma vue et mon ouïe n'étaient plus ce qu'elles avaient été jadis, me dis-je ; c'était de la folie d'être dehors par une nuit pareille, sans protection.

Arrivé devant ma porte, je jetai un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule. Une ombre attira mon regard. Le port de l'homme et sa démarche me frappèrent. Je crus le reconnaître

tout de suite, comme on reconnaît de loin ou du coin de l'œil quelqu'un de familier. L'homme fit volte-face avant que je puisse distinguer nettement son visage et repartit dans la direction d'où j'étais venu, en marchant très vite. Il disparut dans la cohue.

Je l'aurais juré par Minerve, celui que je venais de voir dans la foule était le secrétaire de Cicéron, Tiron, qui était censé être en Grèce, trop malade pour quitter son lit.

5

Je passai une nuit blanche durant laquelle je fus transi et fort agité. J'aurais eu moins froid si Béthesda avait été à mes côtés. Mais elle dormait dans la chambre de Diana. Je soupçonnais qu'elle avait délaissé mon lit, autant pour me punir que pour consoler notre fille ; si Diana devait dormir sans son époux, alors moi, je devais dormir sans ma femme. Je me levai plusieurs fois dans la nuit. Je les entendis toutes les deux parler à voix basse, parfois pleurer, jusque fort tard.

Le lendemain matin, avant que je fusse habillé et que j'eusse pris mon petit déjeuner, avant même que Béthesda, toujours enfermée avec Diana, m'eût lancé son premier regard désobligeant, un esclave se présenta à la porte d'entrée avec un message. Mopsus fit irruption dans ma chambre sans frapper et me remit une tablette de cire. Je frottai mes yeux encore ensommeillés et lus :

Si tu es encore à Rome et si ce message te parvient, je t'en supplie, viens me voir immédiatement. Mon messenger te montrera le chemin. Nous ne nous connaissons pas. Je suis Mécia, la mère de Numérius Pompeius. Je t'en prie, viens dès que possible.

Tandis que le messenger attendait dans la rue, je me retirai dans le jardin, encore en vêtements de nuit. Je fis les cent pas devant la statue de Minerve, en la regardant furtivement. Certains jours, ses yeux se fixaient sur moi, mais il n'en fut rien ce matin-là. Qu'est-ce que la déesse vierge pouvait savoir du chagrin d'une mère ?

J'avais l'estomac vide, mais je n'avais pas faim. Je frissonnai dans mon peignoir de laine. Passé un certain âge, on tend à s'anémier chaque jour davantage.

Enfin je retournai dans ma chambre. Par respect pour les morts et pour la mère d'un mort, je voulus mettre ma plus belle toge. De plus, on verrait ainsi que Gordianus vaquait à ses affaires avec autant de calme que d'habitude. J'ouvris la malle et sentis l'odeur des copeaux de cèdre répandus à l'intérieur pour éloigner les mites ; rien n'est plus triste à voir qu'une toge mangée aux mites. Le vêtement était exactement comme lorsqu'il était revenu de son dernier lavage, blanc comme neige, ficelé et plié avec soin.

Je fis venir Mopsus et Androclès pour m'habiller. Habituellement, c'était Béthesda qui me prêtait son concours pour revêtir ma toge ; elle s'y prenait avec une telle habileté que l'opération semblait s'effectuer sans effort. Mopsus et Androclès m'avaient déjà aidé à plusieurs reprises, mais n'avaient encore qu'une vague idée de la façon de procéder. Suivant mes indications, ils posèrent le rectangle de laine sur mes épaules, croisèrent les pans sur ma poitrine, et essayèrent d'arranger les plis. Mais dès qu'un pli était en place, un autre se défaisait. Les garçons s'énervaient et se lançaient des piques. Je faisais les gros yeux mais n'élevai pas la voix, m'efforçant de rester patient.

Enfin je fus prêt. En partant, je rencontrai Béthesda qui sortait de la chambre de Diana. Elle me toisa avec froideur, comme si je n'avais pas le droit d'être si bien habillé alors que la vie de ma fille était gâchée. Ses cheveux, qui n'étaient plus retenus par des épingles, étaient tout emmêlés. Elle n'avait certainement pas dormi plus que moi. Pourtant sa grande beauté me frappa ; le temps n'avait pas encore terni l'éclat de son regard. Peut-être lut-elle mes pensées. Elle s'arrêta pour me donner un rapide baiser et me murmura à l'oreille :

— Sois prudent, je t'en prie !

Dans le vestibule, je rencontrai Cicatrix. L'horrible géant, le dos appuyé contre la porte d'entrée, grattait négligemment son affreuse balafre. Il me lança un regard impertinent, puis s'écarta de la porte pour me laisser passer.

— Ne laisse entrer personne en mon absence ! lui criai-je après m'être éclairci la voix. Ne reçois d'ordres de personne d'autre que de ma femme ou de ma fille. Tu as compris ?

Il acquiesça lentement d'un signe de tête.

— Ce que j'ai compris, c'est que je dois surveiller cette maison pour mon maître, le Grand Homme, répondit-il avec un sourire inquiétant.

En sortant pour rejoindre le messenger qui attendait, je fis à voix basse une prière à Minerve pour qu'elle veille sur les miens.

— Où allons-nous ? demandai-je à l'esclave.

— Là-bas.

Le grand gaillard montra du doigt un endroit situé au-delà du forum, dans la direction du mont Esquilin. Je le soupçonnai d'être un peu simplet. Les puissants préfèrent souvent employer des esclaves illettrés pour porter des messages, afin d'éviter les indiscretions.

Il y avait autant d'animation sur la voie circulaire au petit matin qu'il y en avait eu la nuit précédente. Nous la traversâmes en nous faufilant entre des litières et des charrettes, puis nous engageâmes sur la rampe pour descendre jusqu'au forum. Le chemin était si encombré que les gens se tenaient épaule contre épaule. Aucun véhicule n'aurait pu passer. La descente fut lente et fastidieuse. Nous nous trouvâmes acculés à l'abrupte paroi rocheuse du Palatin. La foule nous dissimulait la vue du forum sur notre droite, les gens se bousculaient, se marchaient sur les pieds, poussaient des cris et crachaient des insultes. Une bagarre éclata même tout près de nous.

Comme nous étions descendus plus bas, le forum était caché par le gros mur de soutènement de la maison des Vestales. Enfin, nous fûmes au pied de la colline, serrés comme des moutons dans un parc. Là, la rampe se fit encore plus étroite alors qu'elle tournait brusquement à droite pour se glisser entre la maison des Vestales et le temple de Castor et Pollux. La cohue était indescriptible. Derrière moi, une femme se mit à crier. La panique déferla comme un raz de marée. Et ce fut un sauve-qui-peut général.

Je m'agrippai au bras du messenger. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et m'adressa un sourire niais, puis m'empoigna le bras et me tira en avant, me soulevant presque de terre. Autour de moi tourbillonnait une multitude de gens. Certains se tordaient de douleur, poussaient des cris, des

hurlements même. D'autres avaient les yeux hagards tant ils avaient peur. De tous côtés je recevais des coups, car chacun jouait des coudes et des poings. Incapable d'agir, j'avais l'impression d'être un fétu de paille emporté par un torrent.

Puis, soudain, le chemin déboucha en plein forum. Le messager me hissa derrière lui. Nous montâmes en titubant sur les marches du temple de Castor et Pollux. Je m'assis, haletant.

— Ils auraient pu nous piétiner ! s'exclama le gaillard.

Sous nos yeux, les gens déboulaient de l'étroit chemin pour envahir le forum, hébétés, l'air bouleversé. Bon nombre d'entre eux pleuraient. Enfin, la foule s'éclaircit, et les quelques traîneurs qui émergeaient de la rampe ne semblaient pas conscients de la panique qui avait précédé leur arrivée.

Dès que j'eus repris mon souffle, nous repartîmes. Le forum paraissait aussi irréel que le cauchemar que nous avions vécu. Les gens entraient dans les temples et en ressortaient, hurlant des prières aux dieux et brandissant des cierges votifs. Des familles étaient rassemblées : on se disait au revoir les larmes aux yeux, en se tenant par la main ; on s'agenouillait pour embrasser le sol du forum, tandis que des gamins perchés sur les murs jetaient des cailloux et lançaient des insultes. Des hordes furieuses devant les banques et les bureaux de change jetaient des pierres contre les portes soigneusement verrouillées. Des femmes découragées erraient entre les étals vides du marché où tout avait été emporté par des acheteurs rapaces et des profiteurs. Chacun paraissait enfermé dans sa petite tragédie personnelle sur fond de panique collective.

Tout le monde ne quittait pas Rome. En masse, des campagnards affluaient dans la ville pour y chercher refuge. Selon la rumeur, César s'approchait de Rome, il en était à moins d'une heure, à la tête d'une armée de Gaulois, des sauvages auxquels il avait promis la citoyenneté. Un Gaulois y aurait droit chaque fois qu'un Romain serait tué, jusqu'à ce que toute la population mâle de Rome fût remplacée par des barbares dévoués à César.

Dans ce chaos, mon attention fut soudain attirée par un cortège de magistrats vêtus de leur toge sénatoriale à bande pourpre, les seules toges que j'aie vues dans le forum ce matin-

là en dehors de la mienne. Ils avançaient à grandes enjambées, d'un pas exceptionnellement rapide, précédés de licteurs en file, chacun portant sur son épaule le faisceau de verges officielles et la hache. Une douzaine de licteurs, cela signifiait qu'il s'agissait d'une procession consulaire. Parmi les sénateurs, je reconnus les deux consuls récemment désignés, Lentulus et Marcellus. Ils avaient l'air sombre. Avec leur regard apeuré, ils me firent songer à des lapins prêts à détalier vers leur terrier, à la moindre alerte.

— À quoi rime tout cela ? remarquai-je tout haut.

— Ils quittent le temple des Lares, répondit le messenger de Mécia. Je les ai vus entrer quand je me rendais chez toi. Ils accomplissaient un rite spécial, le rite de protection, par lequel on demande aux Lares de veiller sur la ville pendant l'absence des deux consuls.

— Il n'est permis qu'à un seul consul à la fois de quitter Rome, expliquai-je, en me rappelant que mon guide était simple d'esprit. L'un d'eux peut prendre le commandement d'une armée, mais l'autre reste pour gouverner la cité.

— Peut-être, mais cette fois-ci, ils s'en vont *tous les deux*.

Je jetai un dernier coup d'œil furtif à Lentulus et à Marcellus. Bien qu'il fût niais, mon guide avait raison. Ils étaient consuls depuis moins d'un mois, mais cela pourrait bien être leur dernière traversée officielle du forum. D'où l'air sévère, le regard apeuré et l'allure insolite de la procession. Les consuls abandonnaient Rome. L'État abandonnait le peuple. D'ici quelques heures peut-être – on ne savait combien de temps exactement il faudrait à Lentulus et à Marcellus pour rentier chez eux et se joindre à la foule affolée qui quittait Rome –, la cité se trouverait sans gouvernement.

La maison de Mécia se trouvait dans le quartier des Carènes, au bas des pentes de l'Esquilin, là où la plupart des propriétés appartenaient depuis des générations à la famille de Pompée. Celle du Grand Homme n'était pas loin.

La maison de Mécia n'était pas aussi impressionnante. Elle donnait sur une rue tranquille et avait été récemment repeinte en bleu et jaune. Le noir d'une couronne faisait un contraste

singulier avec le jaune éclatant de la porte à laquelle elle était accrochée.

L'esclave frappa avec son pied. Quelqu'un nous dévisagea par un judas, puis la porte s'ouvrit. Tandis que je franchissais le seuil, je me raidis instinctivement pour me préparer au spectacle qui m'attendait.

Au-delà du vestibule, le corps de Numérius Pompeius reposait sur des tréteaux dans l'atrium. Ses pieds étaient tournés vers la porte. L'odeur des rameaux disposés autour de lui se mêlait au parfum entêtant de l'encens. La lumière voilée du matin entourait sa toge blanche et sa chair cireuse d'un halo très pâle.

Je m'obligeai à m'approcher et à regarder son visage. L'affreux rictus avait été habilement effacé. Les embaumeurs brisent parfois une mâchoire ou rembourrent les joues pour atténuer l'horreur de la mort. Numérius semblait presque sourire, comme s'il faisait un rêve agréable. Sa toge avait été disposée de façon à cacher les horribles marques autour de sa gorge. Néanmoins, son image surgissait dans ma mémoire, et je serrai les dents.

— Sa vue t'épouvante-t-elle à ce point ?

Je levai les yeux et vis une matrone romaine vêtue de noir. Ses cheveux étaient défaits, elle n'était pas maquillée, mais la lumière arrivant par l'ouverture du toit l'avantageait. L'espace d'un instant, je pensai qu'elle pouvait être la sœur de Numérius, puis je la dévisageai à nouveau et conclus qu'elle devait être sa mère.

— Il a l'air paisible, dis-je.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Mais l'expression sur ton visage... Je pense que tu te rappelles comment il était quand tu l'as découvert. Je ne l'ai vu que plus tard, bien sûr, mais pas avant... pas avant que Pompée se soit assuré qu'il était présentable. Pompée a eu la gentillesse de penser à ce qu'éprouve une mère, alors qu'il a tant d'autres préoccupations. Numérius était-il si affreux à voir ?

J'essayai de trouver une réponse.

— Ton fils..., dis-je en hochant la tête. Plus je vieillis, plus il m'arrive souvent de voir la mort, et plus je la trouve affreuse à regarder.

— Et elle va être encore plus présente dans les jours à venir. Mais tu ne m'as pas répondu. Je pense que tu comprends ma question. Avait-il l'air... l'air d'avoir beaucoup souffert ? L'air de quelqu'un conscient en ses derniers instants de l'horreur de ce qui lui arrive.

Un frémissement me parcourut la nuque. Comment répondre à cette question ? Pour fuir son regard, je fixai les yeux sur Numérius. Pourquoi ne se contentait-elle pas de l'image d'un homme aux yeux clos, au visage empreint de sérénité ?

— J'ai vu les marques sur sa gorge, murmurai-je. Et ses mains, il ne parvenait pas à les desserrer. Je l'imagine avec cette chose autour du cou, levant le bras pour essayer de l'arracher. J'imagine ce qu'il a dû éprouver... quelles pensées ont dû lui traverser l'esprit. J'essaie de m'en empêcher, mais c'est impossible.

Le regard de Mécia s'attarda sur moi. Ses yeux étaient rougis mais à présent ils étaient secs. Sa voix était calme. Elle se tenait très droite, les mains jointes.

— Ne crains pas que je m'écroule en sanglotant, dit-elle. À quoi bon s'arracher les cheveux ? Je n'ai plus de larmes. En tout cas, pas de larmes qu'un étranger pourrait voir.

Après avoir esquissé un sourire amer, elle poursuivit :

— Les hommes qui habitent avec moi sont tous partis, à l'exception des esclaves. Ils m'ont laissée seule pour enterrer Numérius.

— Et ton mari ?

— Il est mort il y a deux ans. Les hommes de cette maison sont les deux plus jeunes frères de Numérius et son oncle Mécius ; mon frère s'est installé ici pour prendre la tête de la maisonnée lorsque je suis devenue veuve. Maintenant, ils se sont tous enfuis avec Pompée et m'ont laissée régler cette affaire. Ils savent que j'en suis capable, tu comprends. Ils ont vu quel courage j'ai eu quand mon mari est mort, de quelle force de caractère j'ai fait preuve chaque jour depuis lors. Je ne recule jamais, je ne me dérobe jamais. Tout le monde le sait. Je suis

une véritable matrone romaine. Aussi, vois-tu, quand je te demande comment cela s'est terminé pour mon fils – et je te le demande parce que cela s'est passé chez toi, parce que tu étais là et que personne d'autre ne pourrait me le dire –, tu ne dois pas te dispenser de me répondre par crainte de me faire pleurer et d'avoir sur les bras une femme hystérique. Tu dois me répondre comme si j'étais un homme.

Petit à petit, elle s'était rapprochée de moi ; elle était maintenant tout à côté, le visage tourné vers le mien. Son fils avait hérité de sa beauté. Ses cheveux défaits retombaient en arrière de son visage en boucles noires brillantes. Sa robe noire faisait ressortir la blancheur laiteuse de son cou et le rose de ses joues. Ses yeux verts étaient fixés sur moi avec une intensité qui me décontençait. Je ne pouvais la considérer comme un homme.

— Pompée t'a sûrement dit tout ce que tu dois savoir. C'était son devoir, en tant que cousin du jeune homme et ton parent.

— Pompée m'a dit ce qu'à son avis je devais savoir : Numérius a été... étranglé ; il a dû être attaqué par surprise, par derrière, pris en traître, sans aucune chance de réagir. Selon Pompée, cela signifie que tout s'est passé très vite. En un éclair... Donc ce ne fut pas si atroce qu'on pourrait le croire.

Pas nécessairement, pensai-je. Mécia voulait-elle vraiment que je confirme ses pires craintes ? Que je lui dise qu'un homme garrotté, sans aucune chance de s'en sortir, pouvait néanmoins lutter contre l'inévitable un long moment – ce qui sans doute lui paraissait une éternité – avant de succomber ? Souhaitait-elle vraiment s'appesantir sur ce qu'avait pu penser et éprouver Numérius dans l'affolement de ces derniers instants ?

— Pompée... t'a dit la vérité.

— Mais il ne m'a pas donné les détails. Quand j'ai insisté... tu dois savoir comment il est. Quand le Grand Homme n'a plus rien à dire, il se tait. Mais toi tu étais là. Tu as découvert mon fils. Tu as vu...

— J'ai vu un jeune homme qui gisait dans mon jardin, devant ma statue de Minerve.

— Et ce qui a servi à l'assassiner...

— Cesse de te tourmenter, dis-je en hochant la tête.

— Raconte, je t'en prie.

— Un garrot, soupirai-je. Une chose très simple qui ne sert qu'à tuer.

— Pompée m'a laissé entendre qu'il te l'avait laissé, parce que tu pourrais en avoir besoin pour ton enquête. Je n'arrive même pas à imaginer à quoi ressemble une chose pareille.

— C'est un morceau de bois long comme mon avant-bras, mais pas si épais, avec un trou percé à chaque extrémité. On introduit par les trous une corde solide légèrement plus longue, nouée à chaque bout.

— Comment cela fonctionne-t-il ?

— N'insiste pas...

— Explique-moi !

— Tu glisses la corde par-dessus la tête de l'homme, puis tu fais une torsion avec le morceau de bois.

— D'après Pompée, elle était encore autour de sa gorge.

— Il y a certaines façons de fixer la corde, pour qu'elle reste bien serrée et ne puisse être enlevée par la victime.

Mécia posa les doigts sur la peau toute blanche du cou de Numérius.

— J'ai vu les marques. Maintenant je comprends. Quand tu l'as découvert avec cette chose encore autour du cou, comment était son visage ?

— Exactement comme à présent, répondis-je en baissant les yeux.

— Pourtant tu ne veux pas me regarder en face en disant cela. Lui, est-ce que tu peux le regarder ?

J'essayai de tourner les yeux vers Numérius, mais j'en fus incapable.

— Il devait être affreux à voir, pour avoir fait une telle impression sur un homme de ton expérience.

— C'était horrible, oui.

Elle ferma les yeux. Des larmes brillèrent sur ses cils. Elle cligna jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

— Merci. Il me fallait savoir comment il était mort. Maintenant j'aimerais connaître la raison du meurtre et le nom du meurtrier. D'après Pompée, ton métier consiste à mener ce genre d'enquête.

— Oui, autrefois.

— Pompée affirme que tu vas nous aider.

— Il ne m'a pas laissé le choix.

Elle leva les sourcils. Après tout, elle avait exigé des réponses directes.

— Le Grand Homme, continuai-je, ne t'a-t-il pas expliqué qu'il m'avait contraint à accepter cette tâche ?

— Non, je ne pose jamais de questions sur la façon dont il s'y prend. Mais tu nous aideras ?

Je songeai à Davus et à Diana, et à Cicatrix chez moi.

— Je ferai ce que je dois pour satisfaire Pompée.

Mécia acquiesça.

— Il y a quelque chose... quelque chose que je n'ai pas pu avouer à Pompée.

— Un secret ? Tout ce que tu me dis peut parvenir, à l'oreille du Grand Homme. Je ne peux te promettre le contraire.

Elle haussa les épaules et hésita.

— S'il y a quoi que ce soit à découvrir, Numérius en a déjà subi les conséquences. Je ne suis même pas sûre que ce soit vrai. Les soupçons d'une mère...

— Explique-toi.

— Entre Numérius et Pompée, tout n'était peut-être pas aussi simple qu'il y paraissait.

— Numérius était le favori du Grand Homme, n'est-ce pas ?

— Oui, Pompée l'adorait. Et Numérius avait toujours été loyal à l'égard de Pompée. Mais ces derniers mois...

C'était elle qui avait abordé le sujet. Toutefois, elle paraissait hésitante.

— Ces derniers mois... comme la situation avec César devenait plus tendue et que les débats au Sénat tournaient à l'aigre..., comme il devenait évident que la guerre pouvait éclater sans tarder, j'ai commencé à me dire que Numérius n'était peut-être pas aussi loyal à l'égard de Pompée que nous le pensions tous.

— Qu'est-ce qui t'a fait douter de lui ?

— Il y avait quelque histoire là-dessous. Quelque chose qu'il gardait secret. De l'argent...

— De l'argent et des secrets. LaisSES-tu entendre que c'était un espion ?

— Un espion... ou même pire.

Maintenant c'était Mécia qui ne pouvait ni me fixer droit dans les yeux ni supporter de regarder son fils.

— Que veux-tu dire ? demandai-je doucement.

— J'ai découvert un coffre dans sa chambre, plein de pièces d'or, si lourd que je ne pus le soulever. Nous ne sommes pas une famille riche et nous ne l'avons jamais été, en dépit de notre parenté avec Pompée. Je ne pouvais imaginer où Numérius s'était procuré tant d'argent.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a environ un mois. Je m'en souviens, c'était le jour où l'un des tribuns – Marc Antoine, le porte-parole de César – a fait cet abominable discours contre Pompée au Sénat, tournant toute sa carrière en ridicule, exigeant l'amnistie pour tous les criminels de guerre bannis de la cité à la suite des réformes de Pompée. « Tout Romain vertueux en exil doit avoir le droit de revenir, et ses biens doivent lui être restitués, même si une guerre s'avère nécessaire ! » Tu vois, une femme est capable de suivre la politique.

— De plus près que bien des hommes, j'en suis sûr. Mais l'or ?

— Cette nuit-là, j'ai demandé à Numérius d'où provenait cet or. Je l'ai pris au dépourvu. Il a été troublé. Il a refusé de me répondre. J'ai insisté. En vain. Il m'a parlé... avec rudesse. Alors j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Numérius et moi, nous ne nous disputons jamais. Nous avons toujours été très proches l'un de l'autre, depuis le jour où il est né. Et après la mort de mon mari... c'est Numérius qui me rappelait le plus son père, bien plus que ses jeunes frères. Cela m'a beaucoup chagrinée qu'il m'ait dissimulé quelque chose. Cela m'a inquiétée aussi. La ville est dans un tel chaos, et Numérius qui, on ne sait trop comment, amassait une coquette fortune et refusait de s'expliquer. Il donnait l'impression d'être coupable chaque fois que je lui posais des questions.

— Coupable ?

— Il m’a priée de ne pas parler à Pompée de l’argent. Alors, vois-tu, l’argent n’avait pas pu venir du Grand Homme. De qui provenait-il donc ? Et pourquoi fallait-il le cacher ? Je lui ai dit que cela me contrariait. Et je lui ai demandé s’il était en danger.

— Qu’a-t-il répondu ?

— Que je ne devais pas m’inquiéter. Il savait ce qu’il faisait. Certitude d’un homme qui refuse d’y voir clair. Ils sont tous comme cela du côté de son père. Je n’ai encore jamais rencontré un Pompeius qui ne se croie pas immortel.

— As-tu une idée de ce qu’il faisait ?

— Rien de bien précis. Je savais que Pompée l’employait comme messenger personnel. Il avait confiance en lui. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Pompée venait tout le temps ici pendant l’enfance de Numérius ; il a vu le petit garçon devenir un homme. Numérius a toujours été son favori parmi la jeune génération. Mais de nos jours, tout est faussé et sens dessus dessous. Les jeunes gens n’ont aucune idée de ce que cela signifie d’être romain. C’est chacun pour soi, et on ne fait même pas passer la famille avant le reste. L’argent afflue de toutes les provinces. La corruption gangrène tout. Nos jeunes gens sont désorientés...

Mécia se réfugiait dans les considérations générales ; c’était plus facile de parler des problèmes de Rome que de ses propres soupçons.

J’acquiesçai.

— Quand tu affirmes que Numérius était le messenger de Pompée, tu veux dire qu’il détenait des informations secrètes.

— Oui.

Elle se mordit la lèvre. Ses yeux brillèrent.

— Les informations secrètes ont de la valeur, n’est-ce pas ? On se les arrache à prix d’or.

— Peut-être, avançai-je prudemment. Tu as donc trouvé un coffre plein d’or. Y avait-il d’autres coffres contenant des choses singulières ?

— Je ne comprends pas ta question.

— Si Numérius détenait des informations importantes, des documents, il devait les garder quelque part.

Elle fit non de la tête.

— As-tu cherché à nouveau ? J’entends, depuis...

Je m’interrompis en jetant un coup d’œil au cadavre.

— Je ne me suis pas couchée la nuit dernière, j’ai fouillé la maison en faisant mine d’aider mon frère et mes fils à faire leurs bagages. S’il y avait d’autres choses intéressantes, je voulais que ce soit moi qui les découvre, plutôt que mon frère, ou Pompée... ou l’assassin de mon fils. Je n’ai rien trouvé, poursuivit-elle après avoir laissé échapper un soupir de lassitude.

— Tu considères comme allant de soi que Numérius était un espion ? Cela ne te scandalise même pas.

— C’est que nous vivons dans un monde où tout est bouleversé. Les hommes sont devenus capables... de tout. Même les hommes honnêtes. Mon fils était un espion. Voilà, je l’ai dit tout haut pour la première fois. Cela n’a pas été aussi difficile que je le croyais. Mais dire le reste... l’appeler...

— Traître ? Peut-être n’en était-il pas un. Peut-être espionnait-il pour Pompée, pas contre lui.

— Alors pourquoi insistait-il pour que Pompée ne soit pas au courant au sujet de l’or ? Non, il agissait à l’insu de Pompée, j’en suis convaincue.

— Et tu penses que c’est la raison pour laquelle il a été assassiné ?

— Pour quoi d’autre ? Il n’avait pas d’ennemis personnels.

— À moins qu’il ait eu d’autres secrets que tu ignores.

Elle me lança un regard si furieux qu’un frisson me parcourut l’échine. L’atrium me parut soudain glacial. La lumière qui tombait du ciel couvert n’était plus qu’une faible lueur diffuse. Numérius, exsangue et vêtu de blanc, luisait comme une statue d’ivoire.

6

Quand je retournai chez moi, il y avait encore plus d'agitation qu'auparavant dans le forum, les gens étaient plus excités, les rumeurs plus extravagantes.

Devant le temple de Vesta, un vieil homme me saisit le bras.

— Es-tu au courant ? César est à la porte Colline !

— Cela m'étonne, lui répondis-je. Il y a quelques instants, un marchand de poisson m'a signalé que César était à l'autre bout de la ville, à la porte Capène, avec une armée de Gaulois, et qu'il portait la tête de Pompée au bout d'un pieu.

Horrifié, le vieil homme recula en chancelant.

— Lui et ses barbares nous auraient encerclés ? Que Jupiter nous vienne en aide !

Il partit en courant avant que je fusse en mesure d'ajouter un mot. J'avais pensé reconforter le vieil homme en lui faisant part d'une autre rumeur, pour lui montrer comme la sienne était ridicule ; peine perdue, il avait cru les deux et s'en allait maintenant répandre le bruit que c'en était fini de la ville.

Je rentrai seul. Mécia avait proposé de me faire accompagner par son messenger. J'avais refusé. Qu'il me conduise chez elle était une chose, profiter de sa générosité en était une autre. Son frère et ses fils n'étaient plus là, elle n'avait que ses esclaves pour la protéger. Sans doute la ville serait-elle en proie à l'anarchie dans les heures à venir, surtout si les rumeurs concernant l'approche de César étaient vraies.

Depuis le temple de Vesta, je vis la rampe noire de monde, mais on pouvait s'y frayer un chemin à pied dans les deux directions. Mon cœur se mit à battre plus vite quand je pénétrai dans le passage étroit entre la maison des Vestales et le temple de Castor et Pollux. Je n'aperçus aucun signe de la débandade affolée du matin, avant de prendre un brusque tournant à gauche pour gagner la rampe. Je retins mon souffle à la vue des traînées de sang sur les dalles, là où étaient passés des centaines

de pieds. Je me souvins de la femme qui criait. Quelqu'un avait dû être piétiné par la foule. Je pressai le pas et commençai à gravir la pente.

Certains endroits de la rampe sont comme un tunnel dont la voûte serait formée par des branches d'ifs. Soudain, alors que je regardais devant moi, pour la seconde fois en deux jours je crus apercevoir Tiron. Je ne pouvais voir le visage de l'homme, seulement sa nuque. Gravier la pente avait dû lui donner chaud car, sans ralentir le pas, il ôta la cape noire jetée sur ses épaules, laissant apparaître une tunique verte. C'est sa démarche qui réveilla mes souvenirs. Je ressentis l'impression vive, bien que fugitive, de revivre un moment du passé. J'en fus bouleversé. Avais-je jadis gravi la rampe derrière Tiron, il y a peut-être trente ans, et l'avais-je vu se débarrasser d'une cape, exactement de la même manière ? Ou était-ce mon esprit qui me jouait des tours ? Tu es un vieil homme, me dis-je, un peu essoufflé, des taches noires devant les yeux. L'idée de voir un ami censé se trouver à des centaines de milles de l'autre côté de la mer ne valait guère la peine d'être considérée. Pourtant, si seulement je pouvais apercevoir le visage de cet homme, je pourrais au moins être sûr de mon erreur.

J'accélérai le pas. Le chemin devint plus escarpé et mon souffle plus court. Des taches noires plus nombreuses dansaient devant mes yeux. D'autres piétons me bouchèrent la vue. Puis j'aperçus soudain la tunique verte, encore plus loin devant moi.

— Tiron ! criai-je.

L'homme s'arrêta-t-il un instant, dressa-t-il l'oreille avant de continuer sa route en toute hâte ? Ou était-ce mon imagination ?

— Tiron ! criai-je, hors d'haleine.

Cette fois, l'homme ne s'arrêta pas. Il hâta le pas et atteignit le haut de la rampe bien avant moi. Avant de le voir disparaître, il me sembla qu'il tournait à droite en direction de la maison de Cicéron.

Parvenu au sommet de la rampe, je m'affalai sur une souche d'if. Cet arbre imposant avait fait partie du paysage pendant des années, bien avant que je vienne habiter sur le Palatin. J'en voyais la cime depuis mon jardin. Au début de l'hiver, une

tempête particulièrement violente l'avait abattu. On avait coupé les grosses branches pour faire du bois de chauffage, mais on avait laissé la souche, car elle était commode pour s'asseoir et se reposer après avoir monté la pente depuis le forum. Pauvre vieil if, plus bon à grand-chose, mais encore bien utile ! J'aurais ri, s'il m'était resté du souffle. Dire que Pompée espérait me voir traquer pour lui un assassin... Je ne pouvais même pas prendre en filature un homme jusqu'en haut de la rampe.

De mauvaise grâce, Cicatrix me fit entrer chez moi.

— Tu as un visiteur, grommela-t-il d'une voix bourrue, en me soufflant dans la figure une haleine qui empestait l'ail.

Dans le jardin, je trouvais Béthesda, Diana et le petit Aulus qui m'attendaient. Eco était venu les retrouver.

— Père ! s'exclama-t-il en me regardant d'un air triste et en m'étreignant de toutes ses forces. J'ai appris la nouvelle concernant Davus. Que Pompée soit maudit en enfer !

— Ne parle pas si fort. L'homme de Pompée n'est qu'à quelques pas de nous.

— Oui, je l'ai vu en entrant. Maman et Diana m'en ont également parlé. Pompée est une sale brute.

— Moins fort.

Au contraire, Eco se mit à parler plus fort, comme s'il haussait le ton exprès pour que Cicatrix entende.

— C'est ridicule que, chez lui, un citoyen soit obligé de chuchoter chaque fois qu'il fait allusion au soi-disant Grand Homme.

Je ne parvenais pas à me rappeler la dernière fois où j'avais vu mon fils d'une humeur si agressive, lui d'ordinaire si placide.

— As-tu amené Ménénia et les jumeaux avec toi ? demandai-je.

— Avec cette cohue dans le forum ? Non, ils sont en sécurité à la maison.

— Comment prennent-ils les choses ?

— Titus et Titania sont assez grands pour se rendre compte que quelque chose ne va pas. On ne peut rien cacher à des enfants de onze ans. Mais ils ne comprennent pas exactement ce qui se passe, ni ce qui risque de se passer.

— Je ne suis pas sûr que quelqu'un comprenne, pas même César ou Pompée. Et leur mère ?

— Aussi calme que la surface du lac Alba, même si les Ménénies sont aussi divisés que la plupart des familles à Rome : certains sont partisans de Pompée, d'autres de César, quelques-uns essaient de trouver un refuge en attendant la fin de la tourmente. Mais ne t'inquiète pas pour nous, père. Après les dernières émeutes, j'ai dépensé une fortune pour qu'on soit en sécurité dans la vieille maison familiale. C'est presque une forteresse maintenant, il y a partout des barres aux portes et des piques sur le toit. Tu aurais pu installer quelque chose pour empêcher les gens de grimper tout là-haut. (Eco leva les yeux vers le toit qui surplombait la cour, puis ajouta :) Ainsi le malheureux cousin de Pompée est mort. Quel malheur ! Par-dessus le marché, Pompée a mis à profit un tel drame pour te forcer à le servir et emmener Davus de force.

— Ce qui est fait est fait, répliquai-je.

Il acquiesça.

— Encore un problème à résoudre, n'est-ce pas ? Tu m'as toujours dit que les problèmes graves n'existaient pas. Il n'y a que des tas de petits problèmes emmêlés comme un écheveau. Il faut commencer par une extrémité et aller jusqu'à l'autre. Alors, par où allons-nous commencer ?

— Toi, tu devrais commencer par rentrer chez toi pour retrouver Ménénia et les enfants. Peut-être la nuit va-t-elle être dangereuse.

— Mais alors, notre problème...

— Donner satisfaction à Pompée et récupérer Davus n'est pas *notre* problème, Éco. C'est le *mien*. Je suis responsable de ce qui est arrivé. Je trouverai un moyen de m'en sortir.

Diana éleva la voix.

— Père, ne sois pas stupide. Tu auras besoin d'Eco...

— Non, je ne veux pas qu'il soit mêlé à cette histoire. Jusqu'à présent, ni Pompée ni César n'a revendiqué le moindre droit sur Eco. Qu'il en soit ainsi !

Eco s'apprêtait à parler, mais je levai la main et poursuivis :

— Non, Eco, tu as ta propre famille, tes propres problèmes. Qui sait ce qui peut se passer dans les jours et les mois à venir ?

Il vaut mieux que tu restes aussi indépendant que possible, aussi longtemps que tu le pourras. À long terme, cette attitude peut contribuer à notre salut commun.

Ils n'étaient pas contents, c'était évident, mais même dans une famille aussi peu conventionnelle que la mienne et aussi peu soucieuse des « valeurs romaines traditionnelles », comme le précisait le rapport trouvé dans la chaussure de Numérius, il y a un point au-delà duquel on ne peut aller à l'encontre de la volonté du *pater familicis*. J'avais de la peine à me voir en père romain sévère, de la trempe du vieux Caton, mais, si j'y suis contraint, je peux en donner une imitation assez convaincante. Eco et Diana se turent.

Cependant, deux des autres personnes se trouvant dans le jardin n'étaient pas impressionnées. Le petit Aulus, qui ne faisait absolument pas attention à moi, trébucha et hurla. Béthesda croisa les bras et me regarda, l'air inquiet.

— Et cette nuit ? demanda-t-elle, si la ville est aussi dangereuse que tu le prétends, qu'allons-nous faire ? Sans Davus, il n'y a pas de garde du corps dans la maison, à moins que tu ne comptes ce sinistre individu que Pompée a laissé devant notre porte.

— Je doute que quelqu'un puisse entrer à l'insu de Cicatrix, ma chère femme.

— À moins qu'il ne passe par le toit, mon cher mari, soupira-t-elle avec une ironie désabusée.

— Peut-être Mopsus et Androclès pourraient-ils faire le guet, suggérai-je d'un air dubitatif.

— Je peux t'envoyer un de mes hommes pour qu'il aide à protéger la maison, proposa Eco. Tu pourrais le poster ici dans la cour, ou là-haut, sur le toit.

— Je t'en serais reconnaissant, répondis-je, en cessant de jouer au père de famille et en éprouvant le même soulagement que lorsqu'on ôte une paire de chaussures qui fait mal.

— Et si la situation empire ? demanda Béthesda.

— Nous poumons tous nous réfugier chez Éco, sur l'Esquilin, puisque sa maison est plus facile à défendre. Mais j'espère que nous n'en arriverons pas là. Ces informations concernant César ne sont sans doute que des rumeurs. Pour

autant que nous sachions, il est possible qu'il se soit retiré de l'autre côté du Rubicon.

— Mais avec toutes ces maisons abandonnées, ne risque-t-il pas d'y avoir des pillards, remarqua Diana, tout en faisant des grimaces à Aulus pour le distraire.

— Peut-être pas. Les riches ont laissé des intendants et des gladiateurs pour garder leurs biens. Si quelques pillards sont pendus en pleine rue, cela contribuera au maintien de l'ordre.

Béthesda prit un air sinistre.

— A présent, cela va aussi mal à Rome que lorsque j'étais petite à Alexandrie. C'est même pire ! Des émeutes, des assassinats et des insurrections, on n'en voit pas la fin.

— Sans doute tout cela se terminera-t-il quand Pompée ou César sera mort, murmura Eco qui avait baissé la voix sans qu'on le lui demande.

— Et si ce n'était qu'un début ? Si Cicéron a raison, il est inévitable que l'un ou l'autre se proclame dictateur, et pas pour un an ou deux, comme Sylla, mais à vie. Il se peut que les Romains aient oublié comment gouverner une république, mais je suis sûr qu'ils ne se rappellent pas comment on vit sous une royauté. La fin de cette crise peut en annoncer une autre, bien plus épouvantable.

— Quelle terrible époque pour Aulus ! s'exclama Diana.

Cicéron avait exprimé la même inquiétude pour son futur petit-fils. Diana détourna le visage pour cacher à Aulus ses larmes, mais le petit garçon ne fut pas dupe. Il parut troublé. Un gémissement à vous fendre le cœur accompagna les pleurs que Diana versait en silence. Béthesda se précipita vers eux, enlaça sa fille et son petit-fils, en me lançant un regard sévère par-dessus son épaule.

Eco et moi, ainsi qu'Androclès et Mopsus, nous assistions impuissants à la scène. A quoi sert le pouvoir du père de famille dont on fait tant l'éloge, s'il ne peut même pas empêcher une femme de pleurer ?

César n'assiégea pas Rome ce jour-là, ni le lendemain, ni le surlendemain. Les derniers jours de janvier passèrent. Chaque matin à l'aube circulaient de nouvelles rumeurs, suscitant une nouvelle panique. Chaque soir, le soleil se couchait sans que César fût arrivé aux portes de la ville.

Du Sud parvint la nouvelle que Pompée avait rejoint les légions loyalistes à Capua. Il avait chargé Cicéron d'organiser la résistance le long de la côte en Campanie, et consultait chaque jour les consuls et la coterie de sénateurs qui s'étaient enfuis avec lui.

Pendant plusieurs jours, il ne fut question à Rome que de la célèbre école de gladiateurs de Capua, qui appartenait à César et qui était bien connue pour la cruauté de ses élèves. On prétendit que cinq mille gladiateurs auxquels leur maître avait promis la liberté s'étaient échappés et, après avoir massacré les troupes de Pompée, marchaient sur Rome pour y rejoindre César. Puis la nouvelle se répandit que Pompée avait devancé la manœuvre de César, libéré les gladiateurs et les avait enrôlés dans son armée, en dépit des objections de ses conseillers furieux, pour lesquels l'affranchissement massif d'esclaves en temps de crise constituait un dangereux précédent. Selon la dernière rumeur – la moins impressionnante et la plus probable –, l'école avait été fermée, les gladiateurs avaient été dispersés et confiés à de nouveaux maîtres par simple mesure de précaution.

Chaque jour, Béthesda demandait où j'en étais dans mes tentatives pour récupérer Davus. Je lui expliquais qu'il était presque impossible de procéder à une enquête sérieuse sur la mort de Numérius. Les partisans de César et ceux de Pompée avaient quitté Rome pour rejoindre leurs chefs respectifs. Toute personne ayant des raisons suffisantes de tuer Numérius, ou de savoir qui l'avait fait, était probablement dans un camp ou dans un autre, à des milles de Rome.

Béthesda n'était pas convaincue.

— Pompée ne rendra pas Davus tant que tu n'auras pas découvert l'assassin de son cousin. Si tu manques d'énergie pour mener cette tâche à bien, mon cher mari, pourquoi ne demandes-tu pas à Éco ?

— Ma chère épouse, ton devoir est de veiller à ce que cette maisonnée soit bien au chaud et bien nourrie – et tu y es parvenue avec succès, en dépit des pénuries et du prix exorbitant des denrées. Cela ne suffit-il pas à t'occuper sans que tu mettes ton nez dans mes affaires ?

Nos relations se tendirent aux premiers jours de février, si bien qu'il faisait aussi froid dans la maison qu'au-dehors. Et on ne voyait pas la fin de la crise.

En dépit de mes protestations auprès de Béthesda, je ne restais pas tout à fait oisif. Si Rome était un navire en perdition d'où les capitaines, l'équipage et les passagers s'étaient enfuis, les rats restaient à bord – et les rats ont la vue perçante et l'ouïe fine. Je rendis visite à certains de mes anciens contacts et recrutai des agents dans les bas-fonds de la société – les petits voleurs, les trafiquants de poison, les souteneurs et les aubergistes –, afin de m'informer sur les transactions louches auxquelles Numérius se serait livré.

Les quelques renseignements que je glanai – ou, plus exactement, que j'achetai à des prix prohibitifs, comme tout ce qui se vendait dans la ville – étaient fragmentaires et de seconde main, plutôt peu fiables et le plus souvent inutiles. A maintes reprises, on me répéta ce que je savais déjà : Numérius avait passé le plus clair de son temps comme messenger au service de Pompée, ce qui signifiait qu'on l'avait souvent vu dans le forum et sur le seuil des demeures de riches marchands et de sénateurs. Il avait partout des contacts avec les puissants. Mais parfois, le cousin favori du Grand Homme fréquentait des lieux beaucoup moins reluisants. Plus d'un de mes agents prétendit avoir vu Numérius dans le quartier sordide des entrepôts, entre le forum et le fleuve, aux abords d'un établissement particulièrement mal famé. Je connaissais l'endroit depuis mes enquêtes précédentes : la *Taverne du Plaisir*.

Je n'y étais pas retourné depuis fort longtemps ; deux ans auparavant, j'y avais passé quelques heures, avec Tiron justement, à noyer notre chagrin après le procès de Milon. L'après-midi glaciale où je décidai de m'y rendre, je faillis me perdre dans le dédale de rues étroites par lesquelles on y accédait. Une fois que j'eus trouvé la bonne ruelle, impossible de ne pas remarquer l'enseigne familière, un piquet surmonté d'un phallus de marbre. Une lampe de forme phallique, suspendue au-dessus de la porte, crachotait par intermittence de petites flammes sous le ciel couvert. Je frappai.

Un judas s'ouvrit puis se referma. La porte s'entrebâilla, et je vis apparaître un eunuque bien en chair, vêtu d'une grande tunique blanche, paré de bijoux en verroterie. Des bagues étincelaient de mille feux sur ses doigts. De fausses pierres – topazes, améthystes et émeraudes – étaient enfilées en collier autour de son cou et pendaient aux lobes étirés de ses oreilles. De la longue salle mal éclairée qui se trouvait derrière lui s'exhalaient des relents de moisi, d'huile rance et de vin aigre. L'endroit, obscur, me parut d'abord noir comme un four.

— Citoyen, dit l'eunuque en souriant, ai-je l'honneur de te connaître ?

— Je ne crois pas. Toi, je ne te connais pas. Je suppose que la taverne a changé de mains.

— Oui ! Y étais-tu déjà venu ?

— Seulement une ou deux fois.

— Alors tu vas la trouver embellie. Entre !

Il claqua la porte derrière nous.

— Comme c'est curieux, l'odeur n'a pas changé ! dis-je en fronçant le nez.

L'eunuque pinça les lèvres.

Mes yeux s'habituaient un peu à l'obscurité. Appuyée contre un mur, un peu plus loin, une rouquine avait l'air de s'ennuyer. Elle aussi m'était familière. Ipsithilla faisait déjà partie de la taverne la première fois que j'y étais venu, six ans auparavant, avec le poète Catulle. À la lumière orange d'une lampe voisine, elle avait encore l'air assez jeune et fraîche, ce qui prouvait bien que l'éclairage était médiocre.

— Même les filles n'ont pas changé ! m'exclamai-je.

L'eunuque haussa les épaules.

— Les plaisirs sont limités dans ce monde. Mais tu les goûteras tous ici, parole d'honneur – si tu as de l'argent.

— En fait j'aimerais avoir quelques renseignements. Pourrais-je les obtenir, en y mettant le prix ?

L'eunuque arqua un sourcil.

Je quittai la *Taverne du Plaisir* ce jour-là sans m'être adonné à un seul vice, mais avec quelques renseignements fragmentaires. Numérius Pompeius avait été un client régulier ; l'eunuque le connaissait de vue et avait appris qu'il était mort. Numérius, me raconta l'eunuque, arrivait toujours seul à la taverne et repartait seul. Il s'asseyait toujours dans le même coin. Parfois il rencontrait d'autres clients, mais qui ils étaient et de quoi ils parlaient, l'eunuque était incapable de me le dire. En tout cas, les hommes que Numérius rencontrait n'étaient pas des habitués de la taverne. Ils ne revenaient jamais, à l'exception d'un, un certain Soscaridès.

— Soscaridès ?

— Un nom bizarre, n'est-ce pas ? Grec, je suppose. Originaire d'Alexandrie. Un petit homme basané avec une barbe. Maintenant, cela fait deux ou trois mois qu'il vient. Un philosophe assez célèbre, à ce qu'il prétend. Peut-être le connais-tu, citoyen ?

— Non.

— Eh bien, Numérius Pompeius le connaissait. Ils sont restés longtemps assis dans le coin de la salle un jour. Ils parlaient et buvaient, buvaient et parlaient.

— De quoi parlaient-ils ?

— Hélas ! citoyen, je n'écoute jamais les conversations privées, et mes filles non plus. Les secrets ne s'ébruient pas à la *Taverne du Plaisir*, même les dieux les ignorent.

— Quand était-ce ?

— Oh ! voyons... Juste avant que Pompée s'enfuie de la cité ; donc je suppose que ce devait être seulement un jour ou deux avant que Numérius soit assassiné.

J'acquiesçai et me répétei le nom : Soscaridès. J'étais sûr de n'avoir jamais entendu parler de lui.

L'eunuque, qui palpait sa bourse déjà bien remplie, était très désireux de me rendre service.

— Comme je te l'ai indiqué, Soscaridès vient très souvent ici. La prochaine fois que je le verrai, lui dirai-je que tu le cherches, citoyen ?

Je secouai la tête.

— Tu ne m'as jamais vu ici.

Je lui donnai une autre pièce pour être sûr qu'il comprenne.

La tempête fit rage pendant plusieurs jours, après ma visite à la *Taverne du Plaisir*. Le temps était si épouvantable que personne ne mettait le nez dehors ; même le forum était désert. Je passai ces journées claquemuré dans mon bureau, à étudier la philosophie. Pendant les rares moments où la pluie cessait, je faisais les cent pas dans le jardin, levant les yeux pour contempler le visage impénétrable de Minerve. Elle était le seul témoin de tout ce qui s'était passé le jour où Numérius Pompeius était mort. Elle avait entendu ses dernières paroles, elle avait vu le visage de son assassin.

— Que dois-je faire à présent ? lui demandai-je.

Aucun signe ne me prouva qu'elle avait entendu.

La tempête cessa. Deux jours après les ides de février, je me rendis au forum pour entendre les dernières rumeurs. Sur les instances de Béthesda, j'emmenai Mopsus et Androclès avec moi, pour donner aux deux garçons l'occasion de dépenser leur trop-plein d'énergie. Lorsque nous atteignîmes la rampe, ils se mirent à la descendre et à la remonter au pas de course. Un jeu d'enfants pour eux. Rien qu'à les regarder faire, je me sentis épuisé.

La crainte de voir César occuper la ville se dissipait. Si l'on en croyait des rapports fiables, il se trouvait maintenant au nord-est, le long de la côte adriatique. Tout le Picenum avait capitulé devant lui. A ce qu'on disait, les habitants des villes qu'il avait traversées l'avaient accueilli avec une joie délirante, lui adressant des prières comme à un dieu. Il avait laissé des troupes en garnison dans les villes stratégiques et fonçait maintenant vers le sud, où Pompée et les forces loyalistes

avaient occupé l'Apulie. Mais celles-ci s'étaient scindées en deux. Lucius Domitius Ahenobarbus – qui, par décision du Sénat, était censé remplacer César en tant que gouverneur de la Gaule à dater du premier de l'an – avait occupé la ville centrale de Corfinium, à seulement soixante-quinze milles à l'est de Rome, avec trente cohortes, soit dix-huit mille hommes. Pendant ce temps, Pompée était descendu plus au sud. Les deux généraux loyalistes semblaient être à couteaux tirés. Domitius voulait que Pompée vînt renforcer son armée à Corfinium, tandis que Pompée exigeait que Domitius abandonnât la ville et se joignît à lui.

Si Domitius arrivait à ses fins, la bataille décisive aurait-elle lieu à Corfinium, où les légions de César auraient à affronter les forces loyalistes unies ? Ou bien Corfinium serait-elle abandonnée à la suite de la retraite des loyalistes ? Si tel était le cas, il était facile en regardant la carte d'imaginer que les troupes de César refouleraient implacablement Pompée vers l'extrême sud jusque dans le talon de la botte, en direction du port de Brundisium. Selon certaines rumeurs, Pompée, plutôt que d'engager le combat avec César, y rassemblait déjà une flotte avec l'intention de s'enfuir à Dyrrachium en traversant l'Adriatique.

Un crachin se mit à tomber. Je retournai à la rampe, tandis que Mopsus et Androclès tourbillonnaient autour de moi. À mi-chemin, sous les branches d'un if énorme, bien à l'abri du crachin, je regardai au loin. Soudain, mon cœur cessa de battre.

Avais-je perdu la raison ? Ou revivais-je la même expérience insolite ? En effet, devant moi, je crus voir une silhouette familière. Cette fois, l'homme en tunique verte mettait sa cape.

— Oh là ! les garçons ! criai-je. Vous voyez cet homme devant nous, qui marche seul ?

Mopsus et Androclès acquiescèrent en même temps.

— Je veux que vous le suiviez. Pas de trop près ! Il ne doit se rendre compte de rien. Est-ce que cela vous est possible ?

— Oui, oui, maître ! s'exclama Mopsus, en pointant son pouce vers sa poitrine.

— Oh, oui ! répéta Androclès.

— Bien. Quand il arrivera à destination, l'un de vous se cachera pour faire le guet pendant que l'autre reviendra en courant m'informer. Allez, partez !

Quand ils furent près de l'homme à la cape noire, l'un d'eux fila à gauche, l'autre à droite, comme des chacals qui chassent en couple. L'un après l'autre ils atteignirent le haut de la rampe, puis disparurent. Je résistai à l'envie d'accélérer le pas et me mis à siffler un air amusant que fredonnait Béthesda au temps où elle était mon esclave et pas encore ma femme. Heureuse époque ! pensai-je. C'est alors que j'avais fait la connaissance de Tiron.

Parvenu au sommet de la rampe, je m'assis sur la souche de l'if à l'abri du crachin. Si j'avais vu juste, l'homme à la cape noire n'irait pas loin, et l'un des garçons reviendrait sans tarder me donner des nouvelles.

J'attendis. J'attendis encore. Je commençais à me demander si je ne m'étais pas leurré et si je n'avais pas envoyé les garçons suivre l'homme en pure perte. Le crachin cessa. Je me levai et me dirigeai vers la maison de Cicéron. Il me vint à l'esprit que si l'homme n'était pas celui que je croyais, j'avais pu mettre les garçons en danger. Tout le monde était à bout de nerfs. Même un citoyen respectable pouvait réagir de façon imprévisible s'il découvrait qu'il était suivi par deux jeunes esclaves inconnus. J'empruntai la voie circulaire qui menait à la maison de Cicéron et m'arrêtai dans la rue déserte. Personne en vue. Je m'étais donc trompé. J'entendis alors quelqu'un siffler de l'autre côté de la me, là où les cèdres et les cyprès avaient été éclaircis pour dégager la vue sur la colline du Capitole.

— Maître ! Par ici !

Je fouillai du regard les buissons enchevêtrés parsemés de minuscules baies rouges.

— Je ne te vois pas.

— Bien sûr que non ! Tu m'as dit de me cacher.

C'était Mopsus.

— C'est à moi qu'il a dit de me cacher.

C'était Androclès.

— Vous pouvez sortir tous les deux maintenant.

Une tête apparut, puis une autre. Des petites brindilles et des baies rouges étaient emmêlées dans leurs tignasses.

— N'est-ce pas vrai, maître ? dit Mopsus. Je devais rester et faire le guet, et Androclès devait repartir t'informer.

— Ça suffit, les garçons ! Dites-moi où est allé l'homme et ce que vous avez vu.

— Nous l'avons suivi jusqu'ici, jusqu'à la maison de Cicéron, clama Androclès, qui voulait absolument donner la nouvelle avant son aîné.

— Et il est entré par la porte ?

— Pas exactement...

— Ils ont descendu une échelle du toit. Il est monté. Puis ils ont enlevé l'échelle, expliqua Mopsus.

— Merci, les garçons. Vous avez fait tous les deux du bon travail. Maintenant, vous pouvez filer à la maison.

— Et te laisser seul, maître ? s'enquit Mopsus, inquiet. Mais cet individu n'est-il pas terriblement dangereux ? Un voleur, un assassin peut-être ?

— Je ne crois pas.

Je souris en pensant à Tiron, si gentil, si studieux, transformé en assassin.

Une fois les garçons partis, je frappai à la porte. Aucune réponse. Je reculai et examinai le toit. Aucun signe de vie. Je frappai de nouveau. Enfin le judas s'ouvrit, et un œil marron me dévisagea.

— Y a personne à la maison, grogna une voix bourrue.

— Si, toi, répondis-je.

— Je ne compte pas. Le maître est parti. La maison est fermée.

— Pourtant, j'ai besoin de voir quelqu'un qui se trouve à l'intérieur.

L'œil disparut et réapparut quelques instants plus tard.

— Qui donc ?

— Je m'appelle Gordianus. Cicéron me connaît. Je l'ai vu la nuit avant son départ de Rome.

— Nous savons qui tu es. Qui veux-tu voir ?

— L'homme qui est arrivé avant moi. Celui que tu as fait monter par une échelle.

— J'ai fait monter personne.
— Ce n'était pas un fantôme.
— Peut-être que si.
— Trêve de plaisanteries ! Dis à Tiron que j'ai besoin de le voir.

— Tiron ? Le secrétaire du maître est en Grèce. Trop malade pour voyager...

— Absurde. Je sais qu'il est ici. Dis-lui que Gordianus a besoin de le voir.

L'œil disparut et fut long à revenir. Je me mis sur la pointe des pieds et essayai de regarder par le judas, mais ne pus voir que des ombres. Quelque chose bougea. Je reculai. L'œil réapparut.

— Non, y a pas de Tiron ici. Personne de ce nom.

Je frappai à la porte. L'œil marron effarouché cligna et disparut.

— Tiron ! criai-je. Il faut que je te voie ! Devrai-je rester là dans la rue à crier ton nom jusqu'à ce que tous les infortunés qui sont restés à Rome sachent que tu es de retour ? Tiron ! Tiron !

J'entendis siffler par le judas.

— Bon, bon ! Cesse de crier.

— Très bien, ouvre la porte.

— C'est impossible.

— Que dis-tu ? Tiron !

— Chut ! Impossible d'ouvrir la porte.

— Pourquoi ?

— Elle est barricadée.

— Barricadée ?

— On a cloué des planches en travers de la porte, et on a empilé des sacs de sable derrière les planches. Il faut que je rampe par un tunnel pour arriver jusqu'à ce judas ! Fais quelques pas en arrière.

Je reculai jusqu'au milieu de la rue et levai les yeux. Quelques instants plus tard, deux hommes apparurent sur le toit. Je reconnus les deux gardes postés à la porte de Cicéron la nuit où je l'avais vu pour la dernière fois. Tous deux firent descendre une longue échelle en bois jusque dans la rue.

— Tu ne vas pas me dire que la femme de Cicéron et sa fille enceinte montent et descendent par là toutes les fois qu'elles quittent la maison ! dis-je en voyant que les barreaux étaient minces et fragiles.

— Bien sûr que non ! répliqua le plus vieux des gardes, celui qui était derrière la porte et qui m'avait parlé. La maîtresse et Tullia sont parties depuis longtemps. Elles sont restées un bout de temps ici chez Atticus, l'ami de Cicéron, puis elles sont allées rejoindre notre maître dans sa villa de Formiae, sur la côte. Y a plus personne dans la maison maintenant, sauf des esclaves pour garder ce qui a de la valeur.

— Personne d'autre ? questionnai-je.

— Seulement moi.

Celui qui venait de parler apparut entre les deux hommes sur le toit, mit les mains sur les hanches et me regarda. Il portait une tunique verte et une cape noire. J'avais dû me tromper depuis le début, ou alors on se jouait à nouveau de moi. L'homme était de la même taille que Tiron et lui ressemblait plus ou moins, mais il devait être plus jeune. Il avait le teint sombre d'un Egyptien, des cheveux légèrement roux sans la moindre trace de gris. Il était svelte comme un jeune homme et portait une petite barbe bien taillée du genre de celle que Tiron détestait depuis que Catilina l'avait mise à la mode.

— Je ne sais pas à quel jeu tu joues, dis-je, mais je suis bien décidé à le découvrir.

Je mis le pied sur l'échelle.

— Non, ne monte pas ! cria l'inconnu. Je vais descendre.

Je reculai tandis qu'il descendait. Ses mouvements sur les barreaux très minces le trahirent ; il était loin d'être aussi jeune qu'on l'aurait cru de loin. Lorsqu'il atteignit le dernier barreau et se retourna pour me faire face, l'inconnu s'était métamorphosé en Tiron – un Tiron maquillé, aux cheveux teints avec du henné, au visage maigre. Sa barbe était tout à fait invraisemblable, mais c'était bel et bien Tiron.

— Tu sembles t'être miraculeusement remis, lançai-je. Comment es-tu revenu si rapidement de Grèce ? Tu as chevauché Pégase ?

D'un doigt sur les lèvres, il me fit signe de me taire. Derrière nous, on retira l'échelle. Les deux gardes disparurent.

— Nous ne pouvons pas parler ici, murmura-t-il. Mais je connais un endroit discret.

8

De l'autre côté de la voie, juste en face de la maison de Cicéron, parmi les arbustes où Mopsus et Androclès s'étaient cachés, Tiron saisit une branche couverte de petites baies rouges et la tira vers lui ; un espace dégagé apparut.

— Attention à ne pas recevoir la branche en pleine figure ! cria-t-il. Et puis regarde où tu mets les pieds. Le sentier est plus escarpé qu'il n'y paraît.

C'était à peine un sentier, il y avait tout juste ça et là la place pour poser les pieds entre les troncs des arbres nouveaux et les buissons épineux qui tapissaient le versant ouest du mont Palatin. En contrebas se trouvait le quartier des entrepôts.

— Tiron, où m'emmènes-tu ? Si nous descendons, pourquoi ne pas prendre la rampe ?

— On risque trop de nous reconnaître.

— Cependant, je t'y ai vu deux fois.

— Ça ne m'inquiète pas. Mais toi, on te reconnaîtrait à coup sûr. Et alors on commencerait à jaser : « Qui est donc cet homme basané et barbu que j'ai vu aujourd'hui avec Gordianus, le Fin Limier ? »

— Alors pourquoi ne pas bavarder tranquillement dans la maison de Cicéron ?

— D'abord, il y a les gardes. Ils ont tendance à écouter des choses qui ne les concernent pas. Et ensuite ils papotent.

C'était certainement la vérité.

— Et aussi...

Tiron s'interrompt, comme s'il hésitait.

— Pour être franc, Cicéron ne veut pas qu'on entre chez lui comme dans un moulin pendant qu'il n'est pas là.

— Tu crois que je vais mettre mon nez dans ses affaires ?

— Je n'ai pas dit cela, Gordianus. Mais c'est la maison de Cicéron. En son absence, ses désirs sont des ordres.

Une pierre branlante se mit à dévaler la colline en ricochant. Je m'accrochai à une branche de cyprès, repris mon souffle et cherchai prudemment la prochaine prise pour mon pied.

Au bas du Palatin, le sentier de moins en moins raide serpentait entre les monceaux d'ordures derrière les entrepôts. Tiron me conduisit avec une grande sûreté, tantôt à droite, tantôt à gauche dans le labyrinthe d'étroites ruelles puant l'urine. Enfin surgit une enseigne qui m'était familière : un piquet surmonté d'un phallus de marbre.

— Pas possible ! La *Taverne du Plaisir* !

— Nous nous sommes rencontrés par hasard ici après le procès de Milon, dit Tiron. Tu te rappelles ? C'est la dernière fois que je t'ai vu, il y a plus de deux ans. Tu te remettais d'une gueule de bois.

Je me souvenais surtout de ma dernière visite à la taverne, et de la description d'un petit homme basané avec une barbe.

Tiron continua :

— Déjà, la première fois qu'on s'était rencontrés, tu avais la gueule de bois !

— Un jeune esclave était alors venu me trouver pour me demander de seconder son maître dans la défense d'un homme accusé de parricide.

— Mais avant que j'aie pu parler, tu m'as montré la façon de retrouver ses esprits après s'être soûlé.

— Tu en es sûr ? Comment fait-on ?

— Il faut concentrer sa pensée, afin d'irriguer le cerveau avec du sang neuf. C'était très remarquable.

— Tu étais alors un tout jeune homme, Tiron. Tu te laissais facilement impressionner.

— Mais c'était stupéfiant ! Tu as trouvé qui m'avait envoyé et pourquoi, sans que j'aie prononcé une seule parole.

— Tu crois ? C'est dommage que je ne puisse plus si bien me concentrer. Je ne parviens pas à imaginer pourquoi l'esclave affranchi devenu l'homme de confiance de Cicéron vagabonde dans Rome ainsi grimé.

— Tu n'as pas perdu ta vivacité d'esprit, Gordianus, tu es simplement devenu plus rusé, répliqua Tiron en me dévisageant

avec perspicacité. Tu pourrais découvrir la vérité, si tu le voulais, mais tu préfères me faire parler.

La lampe accrochée au-dessus de la porte de la taverne jetait une faible lueur en cette après-midi froide et brumeuse.

— Quel gaspillage d’huile, fis-je observer à Tiron, alors qu’il y a pénurie de tout !

— Le mot *pénurie* est vide de sens à la *Taverne du Plaisir*, répliqua mon compagnon en frappant à la porte. Es-tu venu ici depuis un an ?

— Une fois, je crois, répondis-je en haussant les épaules.

— Il y a un nouveau propriétaire, poursuivit-il. Pourtant rien n’a changé. Mêmes filles, mêmes odeurs, même vin infect, mais il a meilleur goût après la deuxième coupe.

Le judas s’ouvrit, puis la porte.

— Soscaridès ! s’écria l’eunuque en saisissant les mains de Tiron, sans m’avoir encore remarqué. Mon client préféré qui est aussi mon philosophe chéri.

— Tu n’as jamais lu un mot de ce que j’ai écrit, misérable ! Tu me l’as avoué le premier jour où je suis venu ici, il y a deux mois ! vociféra Tiron.

— Mais j’en ai toujours l’intention, reprit l’eunuque. J’ai passé commande chez un libraire du forum. Oui, je te le jure ! Ou du moins j’ai essayé. Le bonhomme a prétendu qu’il n’avait jamais entendu parler de Soscaridès d’Alexandrie. Il m’a presque ri au nez, le bougre ! Maintenant tous les libraires ont fermé boutique et ont quitté la ville. Il va falloir que je continue d’ignorer tes sages conseils.

— Parfois l’ignorance est la véritable sagesse, lança Tiron.

— Oh ! Est-ce là un de tes célèbres préceptes, Soscaridès ? J’aime avoir des philosophes à la taverne. Ils sont moins vulgaires que les poètes, plus réfléchis que les politiciens. Ton ami est-il aussi un philosophe célèbre ?

L’eunuque finit par me regarder. Son visage s’assombrit.

— Un philosophe tout comme moi, précisa Tiron, et encore plus célèbre. C’est pourquoi nous sommes ici, pour trouver un peu de paix et de tranquillité.

L’eunuque, un instant décontenancé, se ressaisit. Il fit comme s’il ne m’avait jamais vu auparavant.

— Est-ce qu'un coin dans la salle commune vous conviendra ? Les cabinets privés à l'étage sont tous occupés par des joueurs.

— Nous prendrons cette banquette là-bas, dit Tiron, en montrant un endroit si sombre que je pus seulement supposer qu'il y avait un recoin dans la salle, sans parler d'une banquette. Et deux coupes de vin. Du meilleur.

Tiron se dirigea vers le coin, je le suivis de près.

— Je ne m'étais jamais rendu compte qu'on proposait plusieurs qualités de vin dans cet établissement, remarquai-je.

— Bien sûr que si. Pour le meilleur, on paie un peu plus.

— Et comment est-il ?

— C'est le même vin, mais versé à travers une passoire. Pas de surprises désagréables dans la coupe.

Je grommelai en butant contre un obstacle dans l'obscurité. On me répondit par un grognement. Je m'excusai et entendis un nouveau grognement. Je continuai d'avancer, content d'atteindre enfin le fond de la salle. La banquette d'angle était encastrée dans le mur. Je me calai le dos et attendis que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Notre vin arriva. C'était naturellement de la piquette.

Il y avait foule à la *Taverne du Plaisir*, ce qui était exceptionnel car le soleil était encore haut. Toutes les activités de la ville s'étant arrêtées, quelle meilleure façon de passer le temps par une après-midi couverte que de satisfaire ses vices cachés ? Dans le brouhaha général, j'entendis des rires, des jurons et le roulement des dés.

— Le sort en est jeté ! cria l'un des joueurs.

Des éclats de rire aviné suivirent. Il me fallut un certain temps pour saisir la plaisanterie. César avait prononcé les mêmes paroles en franchissant le Rubicon.

— Ils ont immortalisé César grâce à un coup de dés, expliqua Tiron. Si on fait le Coup de Vénus, on est vainqueur. Les joueurs l'appellent maintenant le Coup de César. Ils crient « Gaius Julius ! » quand ils jettent les dés. Non pas nécessairement parce qu'ils ont pris le parti de César. Non, ils sont simplement superstitieux. César prétend être d'origine

divine, descendre de Vénus. Alors le Coup de Vénus est devenu le Coup de César.

— Le Coup de Pompée existe-t-il ?

— Ce doit être lorsque les dés tombent par terre, grogna Tiron.

— La situation de Pompée est-elle si désastreuse ?

— Tu connais les paroles de Cicéron ? « Quand il était dans son tort, Pompée arrivait toujours à s'en tirer. Maintenant qu'il est dans son droit, il échoue lamentablement. » César a pris tout le monde au dépourvu. Même ses partisans ne croyaient pas qu'il oserait entrer en Italie avec ses troupes. Tu as vu la panique qui s'en est suivie. Pompée a donné l'exemple en prenant la fuite ! Depuis lors, il s'efforce de reprendre la situation en main, jour après jour. Le matin, il exulte et fait le fanfaron. L'après-midi, il perd le moral et ordonne à ses troupes de battre en retraite plus au sud.

— Tu as l'air terriblement bien informé pour un homme alité en Grèce depuis le mois de novembre, lui dis-je, désabusé.

— Tiron est toujours alité et le demeurera encore pendant quelque temps, répondit-il en souriant. Je suis Soscaridès, un philosophe d'Alexandrie qui n'a plus de travail et que la crise oblige à se débrouiller seul.

— À quoi bon cette supercherie ?

— Cicéron et moi avons concocté ce plan ensemble, en revenant de Cilicia. À chaque étape du voyage, les nouvelles de Rome étaient de plus en plus inquiétantes : César narguait la constitution, refusait de quitter ses troupes en Gaule, exigeait qu'on lui permît de présenter sa candidature au consulat sans revenir à Rome. Pompée se braquait, refusait d'autres concessions à César, ruminait loin de Rome et voulait garder le commandement de ses légions en Espagne. Et le Sénat – ce ramassis minable, pathétique et lâche de nos prétendus meilleurs hommes de la cité – était engagé dans des débats orageux, où chacun était prêt à en venir aux mains. Il ne fallait pas être Cassandre pour prédire une crise. Cicéron estimait prudent que j'arrive à Rome avant lui ; il n'y avait personne d'autre à qui il puisse se fier pour obtenir des renseignements exacts.

— Mais pourquoi ce déguisement ?

— Pour m’informer sans attirer l’attention sur Cicéron. Le grimage est simple. Une barbe, du maquillage ; c’est tout.

— Mais tu es de nouveau svelte, aussi mince que lorsque j’ai fait ta connaissance. Cela change ton visage.

— Je suis vraiment tombé malade en revenant de Cilicia, au début du voyage, et j’ai perdu pas mal de poids. J’ai décidé de rester mince, cela faisait partie de la mise en scène. Les gâteaux au sésame et au miel, c’est fini ! Personne ne semble me reconnaître de loin, ou si les gens me reconnaissent, ils concluent qu’ils doivent commettre une erreur, parce que Cicéron n’a pas manqué d’informer tout le monde que son Tiron bien-aimé était resté en Grèce à la suite d’une longue maladie. Les gens se fient davantage à ce qu’ils « savent » qu’à ce qu’ils voient. Sauf toi, Gordianus. J’aurais dû me douter que tu serais celui qui me démasquerait.

— Depuis que tu es revenu, as-tu passé tout ton temps ici, dans la ville ?

— Par Hercule, non ! J’ai parcouru toute l’Italie, je me suis rendu auprès des garnisons de César, j’ai observé les mouvements d’Antoine, je suis allé voir dans quelle situation se trouvait Domitius à Corfinium, j’ai transmis des messages de Cicéron à Pompée...

— Tu es devenu l’agent secret de Cicéron ?

— Je me suis entraîné à jouer ce rôle pendant la période où il exerçait les fonctions de gouverneur de Cilicia. Personne ne voulait parler à Tiron, le secrétaire du gouverneur. En revanche, Soscaridès, l’Alexandrin, était l’ami de tout le monde, m’expliqua Tiron.

Je le regardai par-dessus ma coupe de vin.

— Pourquoi me racontes-tu tout cela ?

— Tu aurais fini par le découvrir, tôt ou tard. Et tu aurais pu tirer des conclusions erronées.

— Tu aurais pu refuser de me voir aujourd’hui.

— Alors que tu criais mon nom dans la rue et que tu lançais tes deux petits gars à mes trousses ? Non, Gordianus ; tu me fais penser à un chien qui ne se rappelle pas à quel endroit il a enterré un os. Il valait mieux te mener droit au but que te laisser

creuser des trous partout. On peut se casser la jambe en tombant dans un trou. Des conclusions erronées peuvent être aussi dangereuses.

Notre hôte apporta encore du vin. La deuxième coupe était vraiment meilleure que la première. Mes yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. À la lueur des lampes qui fumaient, je distinguais à peine les visages. Le charivari était tel que personne ne pouvait entendre notre conversation.

Une idée me traversa l'esprit.

— Les gardes m'ont assuré que Cicéron t'écrit toujours en Grèce.

— C'est exact. Notre hôte à Patras, qui est censé me soigner, est dans le coup. Dès qu'il reçoit les lettres, il en renvoie de fausses de ma part à Cicéron.

— Alors il n'y a rien d'écrit dans les lettres que t'envoie Cicéron ?

— Au contraire ! Elles sont pleines de potins, de citations tirées de pièces de théâtre, de vœux de rétablissement. Tu vois, les lettres sont toujours en double exemplaire. Cela n'a rien d'exceptionnel, sauf qu'il envoie les deux exemplaires. L'un est porté à Patras par un messenger régulier, pour maintenir la supercherie. L'autre m'est apporté par un messenger secret, quel que soit l'endroit où je me trouve véritablement.

— Mais si les messages sont identiques, il s'agit simplement de potins et de souhaits de prompt rétablissement.

— Apparemment oui. C'est plus sûr de cette façon.

Il sourit, sembla réfléchir, puis sortit un petit sac de sa tunique, dont il tira une feuille de parchemin pliée. Il appela une servante pour lui demander de décrocher une des lampes et de l'apporter à notre table. À la lueur de la lampe, je lus la lettre. Elle était datée du premier jour du mois, deux semaines auparavant.

Formiae, calendes de février

Marcus Tullius Cicéron à Marcus Tullius Tiron, à Patras.

Je continue de me faire du mauvais sang pour ta santé. La maladie dont tu souffres n'est pas dangereuse, cela me console, mais qu'elle persiste, cela m'inquiète.

L'absence de mon secrétaire si compétent me contrarie, mais l'absence d'un être cher me contrarie plus encore. Pourtant, bien qu'il me tarde de te voir, je te recommande de ne pas voyager avant d'être complètement remis, tant qu'il fera si mauvais temps. Même dans les maisons confortables il est difficile d'échapper au froid, et c'est pire encore en mer avec la pluie et la bise. Comme le dit Euripide : « Le froid est le pire ennemi des constitutions fragiles. »

César feint toujours de négocier avec Pompée tout en jouant à l'envahisseur. Comme Hannibal dont les diplomates précédaient les éléphants ! Il déclare qu'il va laisser la Gaule à Domitius et venir à Rome présenter sa candidature à la charge de consul, ainsi que l'exige la loi – mais à la seule condition que Pompée disperse toutes les forces loyalistes récemment levées en Italie et regagne sur-le-champ l'Espagne. César ne parle pas de renoncer aux villes fortes dont il s'est emparé depuis qu'il a franchi le Rubicon.

Notre espoir, c'est que les Gaulois qui se trouvent parmi les troupes de César l'abandonnent, car ils ont certainement de bonnes raisons de le haïr après toutes les souffrances qu'il leur a infligées pendant la conquête de la Gaule. Au nord, il y aurait une Gaule rebelle ; à l'ouest, les six légions de Pompée en Espagne ; et à l'est, les provinces que Pompée a pacifiées il y a longtemps et où le Grand Homme est encore tenu en haute estime. Si seulement le centre peut tenir assez longtemps pour empêcher César de mettre Rome à sac !

Portes-tu l'écharpe jaune qu'elle t'a donnée quand tu es parti en Cilicia ? demande Térentia. Fais de ton mieux pour te protéger du froid.

— A mon avis, son espoir de voir les Gaulois abandonner César est illusoire, remarquai-je en relevant la tête. Selon mon fils Méto, ils s'attachent à César avec la ferveur de nouveaux convertis. À part cela, la lettre me paraît tout à fait claire.

— Tu en es sûr ?

— Que veux-tu dire ?

— Les mots peuvent avoir plus d'un sens.

Je fronçai les sourcils et examinai minutieusement la lettre sous la lumière qui tremblotait.

— Laisses-tu entendre que la lettre est écrite en langage codé ?

C'était Tiron qui, lorsque Cicéron était consul, avait inventé et introduit l'usage d'une écriture simplifiée pour noter les débats au Sénat. Mais ce n'était ni le style de Tiron, ni un langage chiffré.

— Nous savons tous ce que signifie le mot *bleu*, par exemple, repartit Tiron en souriant. Mais si je te dis à l'avance : « Utilise le mot *bleu* quand tu parles d'une légion et *rouge* pour une cohorte », et si plus tard, quand tu m'écris, tu me parles d'une écharpe bleue, alors nous sommes les deux seuls à savoir ce que cela signifie réellement.

— Je comprends. Et si Cicéron cite un vers d'Euripide...

— Cela pourrait signifier tout autre chose que s'il avait cité Ennius. Le sens réel de la citation n'a rien à voir avec le texte. S'il parle d'un voyage en mer, cela pourrait signifier que Pompée a un rhume de cerveau. Même le mot *éléphant* pourrait avoir un sens secret.

— Cicéron et toi formez une équipe extraordinaire ! m'exclamai-je. Qu'est-il besoin d'épées quand les mots sont vos armes ?

— Nous formons équipe depuis longtemps, Gordianus. J'ai aidé Cicéron à écrire tous les discours qu'il a prononcés. J'ai transcrit ses traités, préparé ses commentaires. Je sais souvent ce qu'il va dire avant même qu'il ne le sache. Nous n'avons pas eu de peine à inventer un langage secret que nous utiliserions entre nous. Tout le monde peut voir les mots. Personne d'autre que nous ne peut découvrir le sens.

— Je me demande si Méto et César ont jamais été si proches l'un de l'autre, murmurai-je en plongeant le regard dans les coins sombres de la salle.

Il ne sembla pas remarquer le ton triste de ma voix.

— Peut-être. Les grands hommes comme Cicéron – même César, je suppose – ont besoin d'un autre cerveau pour rassembler leurs idées.

— Tu n’as pas changé, Tiron, même maintenant que tu es libre. Tu te sous-estimes toujours et tu surestimes ton ancien maître.

— C’est possible.

Tandis qu’il repliait la lettre et la remettait dans son sac, une pensée me traversa l’esprit.

— C’est Cicéron, n’est-ce pas ?

— Parle clairement, Gordianus.

— C’est Cicéron qui a écrit pour Pompée ce rapport confidentiel sur moi et ma famille.

— Quel rapport ? demanda Tiron d’une voix hésitante.

— Tu sais de quoi je parle.

— Tu crois ?

— Tiron, tu peux te cacher derrière des mots, mais ton visage ne peut pas te cacher, du moins en ce qui me concerne. Tu sais très bien de quoi je parle.

— Peut-être.

— Tout cela est logique. Pompée voulait un rapport contenant des renseignements sur diverses personnalités de Rome, et c’était urgent. Pour ce faire, il n’y avait pas mieux que Cicéron qui possède probablement un dossier sur moi depuis des années ! Cette remarque sur ma désaffection pour les « valeurs romaines », le coup de patte qu’il me donne en prétendant que j’adopte des esclaves par habitude. Oh, oui ! c’est typique de Cicéron, qui me méprise, comme toujours. Et qui pouvait aider Cicéron à transcrire son rapport confidentiel en code chiffré mieux que toi, Tiron, son secrétaire en qui il a toute confiance, son cerveau complémentaire ? Tu étais à Rome ce jour-là, le jour où Numérius est mort. Je t’ai aperçu dans la rue en revenant de chez Cicéron. Était-ce la dernière mission que Numérius devait accomplir pour le Grand Homme, aller chercher le rapport secret de Cicéron ?

— Si jamais un tel rapport a existé, dit Tiron en me perçant du regard ; la copie que Cicéron a donnée à Numérius a disparu. Pompée n’a jamais pu la trouver, bien qu’il ait entièrement retourné les vêtements de Numérius et déchiré toutes les coutures. Il a supposé que l’assassin de Numérius avait dû

s'enfuir avec. Mais toi, comment en es-tu venu à connaître l'existence de ce rapport ?

— Je l'ai lu. Du moins la partie qui me concernait. Je l'ai trouvé dans un compartiment secret dissimulé dans le talon de la chaussure de Numérius.

— Dans sa chaussure ! s'exclama Tiron en éclatant de rire. Voilà qui est fort original. Mais qu'as-tu fait de ce rapport ? Est-il toujours en ta possession ?

— Je l'ai brûlé.

— Mais tu as seulement lu la partie qui te concernait, dis-tu. Tu l'as brûlé sans l'avoir lu en entier ? Le code n'était pas si compliqué que cela.

— Pompée est arrivé chez moi à l'improviste. Je n'ai pas eu le temps de remettre le rapport dans la chaussure de Numérius. Si Pompée l'avait trouvé dans mon bureau...

— Je vois. Eh bien, voilà une énigme résolue. Cicéron et moi, nous nous sommes demandé où était passé ce rapport.

— Quand tu lui écriras pour lui parler de cette rencontre – comme je pense que tu vas le faire –, je suppose que tu devras mentionner *l'aurore aux doigts de rose*, ou ce que vous avez convenu entre vous pour évoquer le rapport secret parti en fumée.

— En fait, ce serait une citation de Sophocle. Crois-tu que Numérius a été assassiné parce que quelqu'un savait qu'il transportait le « rapport sur la loyauté » établi par Cicéron ?

— Il y a d'autres raisons pour lesquelles on souhaitait sa disparition, hasardai-je.

— Lesquelles ?

— Sa mère semble croire qu'il avait une source de revenus secrète. Peut-être travaillait-il comme espion à la solde de quelqu'un.

— Quelqu'un d'autre que Pompée ? demanda Tiron avec un froncement de sourcils.

— Oui. Cette possibilité fait honte à sa mère. Néanmoins elle m'a fait part de ses soupçons. La pauvre femme veut absolument savoir la vérité sur la mort de son fils.

— J’ai rencontré Mécia. Une femme extraordinaire. Est-ce elle qui t’a engagé pour que tu enquêtes sur le meurtre de Numérius ?

— Non, c’est Pompée. Ou plutôt, il m’en a donné l’ordre.

— Donné l’ordre ? Il n’est pas encore notre dictateur.

— Néanmoins, il a été très persuasif. Il a obligé mon gendre, Davus, à s’engager à son service, contre son gré, mais en toute légalité. Pompée a été clair : il ne nous rendra pas Davus avant que je ne lui donne le nom de l’assassin de son cousin. Ma fille est folle de douleur. Davus pourrait se retrouver en Grèce, en Espagne, voire en Égypte, Et si Pompée perd patience avec moi..., ajoutai-je en hochant la tête. Les généraux assignent des tâches dangereuses aux hommes qu’ils n’aiment pas. Davus est à sa merci.

Tiron regarda d’un air pensif le fond de sa coupe. Il passa le doigt sur le bord ébréché.

— Tu as été très franc avec moi, Gordianus.

— Toi aussi avec moi, Tiron.

— Nous n’avons jamais été ennemis, nous deux.

— Nous ne le serons jamais, j’espère.

— Je vais te révéler un secret, Gordianus, quelque chose que je ne devrais probablement pas te confier.

Il baissa la voix, je dus tendre l’oreille pour l’entendre, à cause des éclats de rire et du fracas des dés que Ton jetait.

— Quelques jours seulement avant sa mort, j’ai rencontré Numérius Pompeius. Nous avons des messages à échanger entre Pompée et Cicéron. Nous nous sommes retrouvés ici – en fait dans ce coin précis. Il l’appelait son coin. J’ai eu l’impression qu’il traitait pas mal d’affaires à l’endroit même où tu es assis.

Je frissonnai à l’idée que l’âme du mort rôdait tout près de moi.

— Quel genre d’affaires ?

— Pour autant que je sache, continua Tiron en hésitant, Numérius était loyal à l’égard de Pompée. Je n’ai jamais eu de raisons de penser le contraire. Mais la dernière fois que je l’ai rencontré, il prétendait être au courant d’activités intéressantes, dangereuses.

- Continue, Tiron, je suis tout ouïe.
- Numérius a bu plus qu'il n'aurait dû. Cela lui a délié la langue. Et il était surexcité.
- A quel sujet ?
- A propos de documents qu'il s'était procurés. « Je suis sur une affaire d'une importance capitale, m'a-t-il confié avec un sourire rusé. Quelque chose de si dangereux qu'on pourrait me tuer si tu en soufflais mot à quelqu'un. »
- Qu'était-ce, Tiron ?
- Cela concernait un complot pour éliminer César.
- Ourdi par Pompée ? ricanai-je.
- Non ! Une conspiration dans le propre camp de César, impliquant certains de ses proches. Comment Numérius pouvait-il être au courant d'un tel complot, et quel genre de documents s'était-il procurés, je l'ignore. Mais voilà ce qu'il m'a confié.
- Quand cet assassinat était-il censé avoir lieu ?
- Quand César franchirait le Rubicon, à l'instant où il envahirait la mère patrie et révélerait ses véritables intentions. Pour une raison quelconque, le meurtre n'a pas été commis, mais d'après Numérius, le crime était encore possible.
- Numérius prenait ses désirs pour la réalité ! raillai-je.
- Peut-être. Mais il prétendait posséder des documents qui prouvaient l'existence du complot. Toi, tu ne serais pas par hasard au courant, Gordianus ? questionna Tiron en se penchant vers moi.
- Que veux-tu dire ?
- Tu as trouvé le rapport que Cicéron destinait à Pompée dans la chaussure de Numérius, m'as-tu dit ; qu'y as-tu trouvé d'autre ? Sois sincère avec moi, Gordianus. J'ai été sincère avec toi.
- J'ai trouvé exactement cinq feuilles de parchemin, toutes de la même couleur et de la même qualité, toutes couvertes de la même écriture et avec le même code chiffré, expliquai-je après avoir respiré profondément.
- C'était sans doute le rapport *in extenso* de Cicéron, acquiesça Tiron ; il y avait cinq pages en tout. Et tu n'as rien trouvé d'autre ?

— Non, c'est tout.

Tiron se carra sur la banquette. Au bout d'un moment, il leva sa coupe et appela pour demander encore du vin.

— Et aussi une coupe correcte, avec un bord bien lisse ! ajouta-t-il d'un ton si dur que le sourire de l'eunuque s'évanouit.

Je compris soudain pourquoi il m'avait informé si généreusement. Il avait espéré qu'en retour je lui parlerais des documents concernant la conspiration. Je l'avais déçu.

Nous attendîmes le vin, puis le bûmes en silence. A l'autre extrémité de la salle, une voix cria « Gaius Julius » ! Les dés résonnèrent, et le joueur bondit de son siège, se mit à danser pour saluer sa victoire avant de ramasser ses gains.

— Il n'a guère de retenue, marmonnai-je.

— Je me demande si César en aura, marmonna Tiron à son tour.

— Cette conversation que tu as eue avec Numérius ici, dans cette taverne, concernant le complot, c'était quelques jours avant qu'il meure ?

— Oui.

— Mais le jour de sa mort, il transportait les documents de Cicéron. N'y a-t-il pas eu... ?

Il me fallait avancer avec précaution.

— N'y a-t-il pas eu une sorte d'altercation entre Cicéron et Numérius juste avant que celui-ci ne vienne chez moi ?

— Une altercation ?

— Des cris, assez forts pour qu'on les entende de la rue ?

— Ces maudits gardes ! Ce sont eux qui t'ont dit cela ?

— Je ne veux pas leur causer d'ennuis...

— Il est possible que Cicéron ait élevé la voix contre Numérius ce jour-là, répliqua Tiron en haussant les épaules.

— Élevé la voix ? Il criait bel et bien, d'après les gardes. Il était question d'argent dû à César. Était-ce Numérius qui devait de l'argent à César... ou était-ce Cicéron ?

D'après le visage de Tiron je compris que je touchais un point sensible.

— Des tas de gens doivent de l'argent à César. Cela ne les empêche pas d'être loyaux à l'égard de Pompée ou du Sénat.

— C'est seulement que... Sa mère a insinué que Numérius avait pu faire du chantage auprès de quelqu'un.

— J'en ai assez de cette piquette. Et cette fichue coupe est encore plus ébréchée que la précédente ! reprit Tiron en s'agitant nerveusement sur la banquette.

— Tu étais à Rome ce jour-là, Tiron, le jour où Numérius est mort. Est-ce que par hasard tu l'as... suivi... quand il est parti de chez Cicéron ?

— Le ton de ta voix ne me plaît guère, Gordianus.

Pensait-il que je le soupçonnais du meurtre ?

— Je me demandais simplement, à supposer que tu aies suivi Numérius, si tu avais remarqué quelque chose de particulier. Par exemple quelqu'un d'autre que toi qui le suivait. Ou quelqu'un à qui il aurait pu remettre les documents avant d'entrer chez moi...

Tiron me regarda droit dans les yeux.

— Oui, j'ai pris en filature Numérius. Cicéron était curieux de savoir où il se rendait ensuite. Aussi l'ai-je suivi sur la voie circulaire jusque chez toi. J'ai attendu si longtemps son départ que j'ai fini par supposer qu'il m'avait faussé compagnie. Comment pouvais-je savoir qu'il était dans la maison, mort ? Et non, je n'ai rien vu de suspect.

Je souris.

— Et ne te mets pas en tête de me demander si moi, je suis passé par le toit pour aller dans ton jardin ! m'avertit-il en essayant de prendre un ton badin. Tu as vu comme j'ai dû être prudent pour descendre par cette échelle branlante chez Cicéron.

— Oui, pourtant tu es bien parvenu à monter et à descendre par cette échelle, n'est-ce pas ?

À mon tour, j'essayais de plaisanter.

Je m'excusai pour aller aux latrines, qui se trouvaient dans une cabane à laquelle on accédait par la porte de derrière et en traversant une ruelle. Il y avait plusieurs trous dans le sol carrelé, mais la maladresse des ivrognes de la *Taverne du Plaisir* avait transformé l'endroit en bauge. Il me vint à l'esprit que le Cloaca Maxima, l'égout central qui se déverse dans le Tibre, passait probablement juste sous mes pieds.

Quand je revins, Tiron avait disparu. Je restai boire une dernière coupe de vin, peu pressé de rentrer chez moi. L'entrevue m'avait apporté plus que je ne l'espérais. Où étaient les documents que Numérius s'était vanté de posséder quelques jours avant sa mort ? Qui d'autre connaissait leur existence ? Comme le pauvre Numérius, j'avais l'impression d'être confronté à quelque chose d'énorme. Si seulement je pouvais mettre la main dessus !

9

Les derniers jours de février désespérèrent les partisans de Pompée, mais réjouirent ceux de César.

Celui-ci, qui volait de victoire en victoire, continua de progresser vers le sud et investit Corfinium. Domitius Ahenobarbus, pris au piège, envoya des messages désespérés à Pompée, le suppliant de lui dépêcher des renforts. Pompée répondit sèchement qu'il n'avait nulle intention de secourir Corfinium, parce que Domitius n'avait aucune raison d'opposer de la résistance dans cette ville. Domitius ne révéla pas le contenu de la lettre à ses officiers. Il prétendit que Pompée arrivait, mais il paraissait si nerveux que personne ne fut dupe. A son insu, ses officiers décidèrent de se rendre à César sans combattre.

Domitius en voulait depuis longtemps à César pour des raisons personnelles. Son grand-père et son père étaient les premiers colonisateurs de la Gaule méridionale ; ils avaient vaincu les Allobroges et les Arvernes, construit des routes, fondé des colonies romaines sur la côte, et en avaient profité pour amasser une fortune colossale. La famille en était venue à considérer cette région comme son bien propre. Domitius devait en hériter. Quand il avait tenté de se faire nommer gouverneur de la Gaule méridionale, six ans plus tôt, César l'avait contrecarré et avait gardé le commandement de la région. Maintenant, César était parvenu à la fin de son mandat.

Légalement, il devait renoncer à la Gaule et laisser Domitius lui succéder. Contre toute attente, César avait franchi le Rubicon avec son armée. Domitius avait donc de bonnes raisons de le haïr, et encore plus de le craindre.

Trahi, Domitius redoutait la mort ignominieuse que lui ferait subir César, ou la mort plus infâme encore que lui réservaient ses propres hommes en rébellion contre lui. Aussi demanda-t-il du poison à son médecin. À peine Domitius avait-

il avalé la dose, qu'on apprit que César traitait tous les prisonniers, même ses pires ennemis, avec clémence et respect. Domitius poussa des gémissements et s'arracha les cheveux, il se maudit d'avoir agi avec tant de précipitation, jusqu'au moment où son médecin, qui connaissait son maître mieux que lui-même, lui apprit qu'il n'avait avalé qu'un narcotique inoffensif. Domitius se rendit à César qui lui laissa la vie sauve.

A Rome, ses partisans placardèrent dans le forum des exemplaires de la déclaration publique que fit César en entrant à Corfinium :

Je n'ai pas quitté ma province avec l'intention de m'en prendre à quiconque. Je veux simplement me défendre contre les calomnies que répandent sur moi mes ennemis, rendre aux tribuns du peuple, chassés parce qu'ils avaient pris fait et cause pour moi, les postes qui leur avaient été légalement attribués, et m'affranchir, ainsi que le peuple romain, de la domination d'une petite clique.

Les riches et les puissants qui n'avaient pas pris position furent réconfortés en apprenant que César faisait preuve de clémence. Ceux qui s'étaient enfuis commencèrent à regagner Rome.

Les troupes de Domitius Ahenobarbus et de nouveaux renforts venus de Gaule vinrent grossir les rangs de l'armée de César, qui continua de progresser vers le sud. Pompée recula et ordonna à toutes les troupes loyalistes de se retrouver à Brundisium, à l'extrême sud de l'Italie.

— C'est là que va mourir Davus, soupira Diana. Il va mourir à Brundisium, pris au piège avec l'armée de Pompée. César va tous les écraser sous sa botte.

— Jusqu'ici César s'est montré clément, répliquai-je prudemment. Il a pris Corfinium sans verser une goutte de sang.

— Ce n'est pas César, mais Pompée, qui me préoccupe. Jamais il ne se rendra.

— Peut-être s'enfuira-t-il plutôt que de combattre.

— Et si Pompée traverse la mer, Davus ne sait pas nager !

— J'imagine qu'ils s'embarqueront sur des navires, Diana, suggèrai-je en essayant de ne pas sourire.

— Tu ne m'apprends rien ! Je pense au temps qu'il fait. Personne ne s'aventure en pleine mer à cette époque de l'année, à moins d'y être contraint. Et puis, c'est trop dangereux de traverser l'Adriatique. Il y a les tempêtes et les naufrages. Je ne peux chasser cette image : Davus accroché à une épave, des vagues le submergent, et des éclairs sillonnent le ciel...

Diana avait hérité de sa mère une imagination débordante, véritable malédiction.

— Davus est plus malin que tu ne le crois, dis-je. Il sait prendre soin de lui.

— Ce n'est pas vrai ! C'est une bonne pâte et il a l'esprit lent, tu ne l'ignores pas. Et si Pompée ne fuit pas ; et s'il y a vraiment un affrontement entre les troupes de César et celles de Pompée ? Jamais Davus ne ferait le choix sensé de s'enfuir. Il se sentira obligé de rester et de se battre, par égard pour les autres soldats. C'est ainsi que se comportent les combattants. Camaraderie et loyauté, jusqu'à la dernière goutte de sang.

Je n'avais rien à répondre à cela. J'avais participé à la bataille de Pistoria, aux côtés de Catilina ; ce que Diana affirmait était la vérité.

— Méto assure que sur le champ de bataille, on ne sent même pas les blessures. On continue de combattre jusqu'au bout de ses forces, poursuit Diana, dont le regard traduisait soudain l'épouvante. Davus et Méto pourraient participer à la même bataille, dans un camp différent. Ils pourraient s'entretuer.

Diana se laissait à nouveau emporter par son imagination. Je me levai pour aller poser les mains sur ses épaules. Elle s'appuya contre moi, et je la pris dans mes bras.

— Davus a été formé comme garde du corps, pas comme soldat. Tu le sais, Diana. Pompée se servira de lui pour se protéger. Il gardera Davus nuit et jour à ses côtés. Où Davus serait-il plus en sécurité ? je te le demande. Pompée n'est pas stupide. Regarde comme il a été prudent jusqu'ici ; il a fait deux pas en arrière chaque fois que César en faisait un en avant.

Davus est probablement plus en sécurité avec Pompée qu'il ne le serait à Rome.

— Mais s'il y a une bataille, et si Pompée mène la charge à la tête de ses hommes ? Davus est alors condamné. Formé comme garde du corps, comme tu le dis, il se sacrifiera pour protéger Pompée. Il ne réfléchira pas un instant. Si une épée pointe vers Pompée, il se jettera dessus.

— Diana, Diana ! Cesse d'imaginer pareilles choses ! soupirai-je. Ecoute et ferme les yeux. Maintenant, représente-toi Davus. Que fait-il en ce moment même ? Je vais te le dire. Il est au garde-à-vous devant la tente de Pompée, il s'ennuie à mourir et s'efforce de ne pas bâiller. Là, tu le vois ? Moi, oui. J'aperçois même la mouche qui voltige autour de sa tête. S'il bâille, il risque de l'avaler !

— Oh ! père ! s'exclama Diana, reniflant et riant en même temps malgré elle.

Je la serrais toujours contre moi.

— À quoi supposes-tu que Davus pense en ce moment ? lui demandai-je d'un ton placide.

— Sans doute à son prochain repas ! s'esclaffa-t-elle.

— Non. Il pense à toi, Diana. À toi et au petit Aulus.

Diana soupira et se pelotonna contre moi. Je me félicitai d'avoir réussi à la réconforter. Trop vite, car l'instant d'après, elle se mit à trembler, éclata en sanglots et se dégagea de mon étreinte.

— Diana, que se passe-t-il maintenant ?

— Oh ! père, je ne peux supporter que Davus soit si loin, si isolé. Il doit être horriblement malheureux et il ne peut s'en sortir. Père, il faut que tu me promettes de le faire revenir. Fais tout ton possible pour nous le ramener.

— Mais, Diana...

— Il faut que tu trouves le meurtrier du cousin de Pompée, que tu en informes Pompée, alors il nous rendra Davus !

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes, ma fille, soupirai-je.

Elle me lança un regard étonné où tremblait une lueur de désespoir. Pour la première fois, je lus dans ses yeux une pensée terrifiante : son père bien-aimé, le roc sur lequel elle s'était

toujours appuyée, était peut-être trop vieux désormais pour assurer la sécurité de sa famille. Je voulais la convaincre que ce n'était pas vrai, mais ma langue était comme du plomb dans ma bouche.

A peine Diana avait-elle quitté mon bureau que Mopsus arriva en trombe. Irrité comme je l'étais, je songeai que ni lui ni son frère ne semblaient jamais marcher à une allure normale. Ou ils étaient au repos, ou ils couraient comme des chiens de chasse.

— Maître, quelqu'un veut te voir.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Ce n'est pas un homme, c'est une femme.

— Elle doit avoir un nom, dis-je en me calant dans mon fauteuil.

Il prit un air pensif. Sans doute entre le vestibule et mon bureau avait-il oublié le nom de la visiteuse. Les hommes sont comme les animaux des fables d'Ésope ; leur nature profonde ne change jamais. Davus serait toujours un garde du corps. Mon fils Méto serait toujours un érudit et un soldat. Et Mopsus, élevé dans une écurie et entraîné à s'occuper de chevaux, ne ferait jamais un bon portier.

— Quel genre de femme est-ce ? demandai-je, noblesse ou plèbe ?

Il se mit à réfléchir.

— Elle a des gardes du corps. La façon dont elle est habillée ne révèle rien. Elle est tout en noir.

Se pourrait-il que ce fût Mécia, désireuse de savoir si j'avais progressé ou non dans mon enquête ? L'idée de la revoir ne me souriait guère... à moins qu'elle n'eût trouvé chez elle de nouvelles preuves concernant les activités de Numérius, voire les documents sur le complot.

— Vieille ou jeune ?

— Jeune. A peu près du même âge que Diana, répondit Mopsus au bout de quelques instants.

Ce n'était donc pas Mécia, bien qu'elle fût vêtue de noir. Numérius n'avait pas été marié. Il n'avait pas de sœur...

— Fais-la entrer, ordonnai-je.

— Et ses gardes du corps ?
— Ils doivent rester dehors, bien sûr.
— Ils sont trois, mais je parie que, même à trois, ils ne parviendraient pas à forcer le passage !

Récemment, Mopsus et son frère s'étaient pris d'affection pour Cicatrix. Bizarrement, cela semblait réciproque : je les entendais souvent rire ensemble dans le vestibule ou devant la porte d'entrée, la voix rauque de Cicatrix contrastant de façon singulière avec les fous rires des garçons. Je continuais de me méfier de cet homme et aurais été content de me débarrasser de lui, mais il ne m'inspirait plus la même frayeur qu'au début. C'était un excellent garde. Il avait toujours l'air maussade avec Béthesda et Diana, mais pas menaçant. De toute évidence, il préférerait être le garde du Grand Homme. Servir dans la maison d'un personnage aussi insignifiant que moi était indigne de lui. Avec mauvaise grâce, nous nous étions entendus sur un *modus vivendi* : je donnais des ordres d'un ton brusque ; Cicatrix se renfrognait et grommelait, puis s'exécutait.

Mopsus partit comme une flèche. Je sortis dans le jardin, pensant que ce serait un endroit plus approprié pour accueillir une jeune femme. Le temps était doux pour les calendes de mars, il y avait peu de vent et, très haut, quelques bancs de nuages striaient le ciel bleu et froid.

Quelques instants plus tard, la visiteuse toute de noir vêtue entra. Elle ne portait pas la stola d'une femme mariée mais la longue tunique d'une jeune fille. Sa grande cape était aussi noire que ses cheveux relevés avec des épingles et des peignes sur le sommet de sa tête. Tout comme son style de coiffure, son parfum – jasmin et nard – ne convenait pas à une personne aussi jeune. Mopsus avait estimé qu'elle avait l'âge de Diana. Elle me parut avoir tout juste dix-sept ou dix-huit ans. Ses mains et son visage étaient d'une blancheur de lait.

Elle me jeta un regard méfiant dessous ses sourcils noirs.

— Es-tu Gordianus ?

— Oui. Et toi, qui es-tu ?

— Je m'appelle Emilia, je suis la fille de Titus Emilius.

Je regardai la porte par laquelle elle était arrivée, comme si j'attendais quelqu'un d'autre.

- Où est ton chaperon ?
- Je suis venue seule, répondit Emilia, mal à l'aise, en baissant les yeux.
- Une jeune fille de ton âge et de ta condition se promène-t-elle dans Rome sans être accompagnée ?
- J'ai avec moi des gardes du corps.
- Tout de même... Ton père sait-il que tu es sortie ?
- Mon père est parti. Avec Pompée.
- Je comprends. Et ta mère ?
- Nous sommes rentrées à Rome il y a seulement quelques jours. Nous étions dans notre villa sur la côte, mais maman pense que nous serons plus en sécurité ici. Aujourd'hui elle est occupée à faire des achats. J'étais censée l'accompagner. Je lui ai dit que je ne me sentais pas bien et que je devais rester à la maison.
- Mais au lieu de rester chez toi, tu es venue ici.
- Exactement.
- Est-ce que tu ne te sens pas bien ? Tu as l'air pâle.
- Elle ne répondit pas mais parcourut le jardin d'un regard inquiet pour s'arrêter sur Minerve, derrière moi. La vue de la déesse sembla la réconforter. C'était son visage qu'elle fixait en me parlant, et non le mien. Elle n'avait probablement guère l'habitude de s'adresser directement à un homme.
- Je viens de chez Mécia. Elle m'a parlé de toi.
- Que t'a dit Mécia ?
- Que tu enquêtais sur...
- Elle sembla perdre son assurance. Elle baissa les yeux en direction du sol.
- Est-ce ici que cela s'est passé ?
- Si tu parles de la mort de Numérius Pompeius, oui, cela s'est passé dans ce jardin, répondis-je.
- Elle frémit et serra sa cape noire contre sa gorge.
- Est-il de ta famille ?
- Non.
- Pourtant tu es en deuil.
- Elle se mordit les lèvres, qui paraissaient rouge sang par contraste avec ses joues pâles.
- Il était... Lui et moi... nous devions nous marier.

— Je ne le savais pas.

— Personne ne le savait. Pompée projetait de lui faire épouser quelqu'un d'autre. Mais c'est moi qu'il avait choisie. Numérius m'a choisie.

À la façon dont une de ses mains vint se poser à son insu sur son ventre, je compris.

— Tu es enceinte ?

— Oui.

L'expression de son visage trahit à la fois l'orgueil et l'inquiétude.

— Mécia s'en est aperçue aussi. Est-ce si évident ?

— Non, cela ne se voit pas encore, répondis-je.

— Pas ici, dit-elle en se touchant le ventre, mais cela doit se voir sur mon visage. C'est normal. J'aurais dû être sa veuve. Le bébé aurait dû naître en portant son nom. Mais maintenant...

— Pourquoi es-tu venue, Emilia ? Pour voir l'endroit où il est mort ?

— Non, je ne veux pas y penser, répliqua-t-elle, le visage bouleversé.

— Alors, pourquoi es-tu ici ? Que veux-tu de moi ?

Son regard croisa le mien, l'espace d'un instant, puis se porta sur Minerve, tandis qu'elle s'efforçait de trouver les mots pour exprimer ses pensées. Je levai la main.

— Inutile de répondre, dis-je en secouant la tête. Tu veux de moi ce que veulent tous les autres – Pompée, Mécia, même Diana... Mais pourquoi me suis-je rendu compte tout de suite de ton état, alors qu'avec ma propre fille, il a fallu que cela me crève les yeux avant de me rendre à l'évidence ? Et on prend Gordianus pour quelqu'un de si intelligent, capable de voir ce que les autres ne voient pas !

Emilia me regarda d'un air perplexe.

— Depuis combien de temps le sais-tu ?

— Pour le bébé ? Je l'ai su avant que maman et moi ne quittions Rome. Je n'étais pas certaine, mais j'en avais l'intuition. Depuis lors, la lune a crû et décréu, elle croît à nouveau, et maintenant il n'y a plus de doute. Je sais que c'est trop tôt, mais je jure que parfois je le sens à l'intérieur de moi.

— Son enfant à lui..., murmurai-je.

Comme Emilia qui s'imaginait sentir en elle la nouvelle vie, j'avais l'impression qu'il y avait une autre sorte de présence, très différente, dans le jardin. Quel leurre plus puissant que son enfant à naître pouvait rappeler l'âme d'un homme assassiné sur le lieu du crime ? Je me retournai et tressaillis, presque certain d'avoir vu une ombre bouger derrière la statue de Minerve. C'était seulement un jeu de lumière.

— Était-il au courant ? As-tu averti Numérius ?

— Oui, la dernière fois que je l'ai vu... la veille de sa mort. Nous avions un endroit secret pour nous rencontrer. Je le lui ai avoué, ajouta-t-elle en baissant les yeux. J'avais peur qu'il se mît en colère. Mais pas du tout ; il rayonnait de bonheur. Je ne l'avais jamais vu si heureux. Il m'a dit : « Maintenant Pompée devra renoncer aux projets qu'il a faits pour moi et nous laisser nous marier. Je vais lui annoncer la nouvelle ce soir. » Le lendemain, Numérius devait me rencontrer à nouveau, pour me faire part de la réaction de Pompée, mais il n'est jamais venu. Ce jour-là, tout le monde croyait que César arrivait. Pompée a décidé de quitter Rome, et mon père a résolu de nous envoyer, maman et moi, à la villa. Nous avons passé toute la nuit à faire nos bagages dans l'affolement et je n'ai pas fermé l'œil... (Elle reprit son souffle, leva les yeux et fixa son regard sur le visage de Minerve.) Le lendemain matin, nous étions dans notre char. Une file attendait pour franchir la porte Capène. Une amie de maman est venue. Elles ont parlé de choses et d'autres et puis, entre autres potins, cette femme a dit : « As-tu appris la nouvelle ? Numérius Pompeius a été assassiné hier ! Étranglé... » Elle a parlé si vite, puis est passée si rapidement à un autre sujet que j'ai cru que c'était mon imagination. Mais je savais que non. J'ai senti une douleur perçante en plein cœur. J'ai dû m'évanouir. Quand j'ai repris conscience, nous étions sur la voie Appienne. L'espace d'un instant, j'ai cru avoir rêvé, mais je n'étais pas dupe. Je sentais encore le poignard dans ma poitrine. J'avais mal quand je respirais.

— Qui d'autre est au courant pour le bébé ?

— Je n'ai rien dit à ma mère tant que j'ai pu. Elle voyait que quelque chose n'allait pas, mais elle croyait que je me faisais du mauvais sang pour mon père. Après notre retour à Rome, je n'ai

pas pu garder le secret. Elle n'a pas été aussi furieuse que je l'attendais.

— Alors ton père ne sait rien.

— Maman estime qu'il ne doit jamais être au courant.

— Mais comment est-ce possible ? Même si Pompée quitte l'Italie et emmène ton père avec lui, il se peut qu'ils reviennent avant ton terme. Et quand tu auras l'enfant, quelqu'un bavardera ; c'est toujours ainsi. Tu ne peux guère espérer...

Mais je me tus, parce que je commençais à comprendre.

— Ce matin, quand je suis allée la voir, j'ai tout avoué à Mécia, à propos de Numérius et de moi, et aussi à propos du bébé. Nous avons pleuré ensemble. Elle m'a demandé de le garder. Pour elle, c'est tout ce qui reste de son garçon, de son fils. Mais il ne lui appartient pas de décider. Ni à moi. Maman pense au contraire que je dois m'en débarrasser.

J'avais la bouche sèche.

— Ce n'est pas ta mère, mais ton père, qui a un pouvoir légal de vie ou de mort sur toi et ton bébé.

— Si père le savait, il pourrait me tuer. Ce serait tout à fait normal, n'est-ce pas ?

— Je suis sûr qu'il n'en ferait rien ! Et s'il reste absent un an et te trouve avec l'enfant quand il reviendra...

— Il pourrait encore abandonner le bébé sur une colline loin de la ville. Puis on me cacherait quelque part, comme on cache un vase fêlé au fond d'un placard. Non, maman a raison, ajouta-t-elle, et sa gorge se serra. Si père était ici, il exigerait que je me débarrasse du bébé tant que je le peux. Il est encore possible de me trouver un mari, vois-tu. Maman pense que, de toute façon, ce ne serait pas raisonnable d'élever un enfant sans père dans un monde comme le nôtre...

Elle se mit à pleurer.

Je résistai à l'envie de la réconforter. Je me raidis, je serrai les poings. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule ; il me sembla que Minerve me regardait avec un sourire moqueur.

— Emilia, pourquoi es-tu venue ici ?

— Je ne sais pas... sinon que Mécia m'a dit que tu étais le dernier à l'avoir vu... et que tout dépend de toi, maintenant.

— Mais Emilia, il n'y a rien que je puisse faire pour t'aider.

— Tu peux au moins découvrir qui l’a tué, qui a tué... mon bébé.

Elle vit mon embarras sur mon visage.

— Tu ne comprends pas ? Si Numérius n’avait pas été assassiné, il aurait trouvé le moyen de m’épouser. J’en suis certaine. J’aurais pu avoir notre enfant ! Ensuite, même si Numérius m’avait été enlevé, s’il était tué dans une bataille ou perdu en mer, j’aurais eu le bébé, qui aurait porté son nom. Mais maintenant... maintenant il n’y aura pas d’enfant. Tu ne saisis pas ? Celui qui a assassiné Numérius aurait pu tout aussi bien planter un couteau dans mon ventre !

Elle laissa éclater son chagrin en poussant un long gémissement qui se répercuta jusque devant la maison. J’entendis des coups sourds puis une échauffourée, et quelques instants plus tard, les trois gardes du corps firent irruption dans le jardin, l’un après l’autre, l’épée dégainée. Cicatrix les suivait, en hurlant comme un fou et brandissant son glaive. Il contourna les gardes du corps et courut se poster à mes côtés. Là, il s’accroupit en position de défense, bras tendus et genoux pliés, prêt à bondir. Les trois hommes armés s’approchèrent en nous regardant d’un air farouche.

Emilia, ahurie, pivota sur elle-même et se rendit compte de ce qui se passait. Elle étouffa ses sanglots et leva les bras en rappelant à l’ordre ses gardes du corps. Ils reculèrent et l’entourèrent. L’un d’eux échangea quelques mots avec elle à voix basse, puis avec ses compagnons. Il y avait comme une odeur âcre de sang dans l’air.

Emilia s’approcha de moi, tête basse. Ses gardes du corps s’avancèrent avec elle, l’épée dégainée, me dévisageant avec méfiance.

— Pardonne-moi, murmura-t-elle. Je n’ai jamais eu l’intention... Je vais m’en aller, maintenant. Je ne sais pas pourquoi je suis venue. Je croyais seulement... J’espérais que tu pourrais... Je ne sais pas.

Elle s’éloigna. Ses gardes se retirèrent avec elle, le dernier marchant à reculons, les yeux rivés sur Cicatrix et sur moi.

— Attends ! dis-je.

Elle se retourna et regarda en arrière. Je m'approchai aussi près que je l'osais. C'était trop près pour Cicatrix, qui me saisit le bras pour me retenir.

— Emilia, tu as parlé d'un lieu de rendez-vous secret.

Son visage déjà rouge s'empourpra.

— Oui.

— Ce local appartenait-il à Numérius ?

— Il appartient à sa famille. Ils possèdent des biens dans le quartier des Carènes.

— Et cet endroit, où se trouve-t-il ?

Elle s'avança vers moi et fit signe à ses gardes du corps de rester en arrière. D'un geste, je demandai à Cicatrix de s'éloigner.

— C'est un immeuble, dit Emilia à voix basse. Un endroit affreux, qui sent mauvais. Mais il y a un appartement vide au dernier étage. De la fenêtre, on entrevoit la colline du Capitole.

Elle regarda dans le vide, les yeux embués de larmes.

— Numérius et toi étiez les seuls à connaître ce lieu de rendez-vous ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'il avait hérité cette maison de son père, mais son oncle Mécius avait son mot à dire pour la gestion.

— Mais cette pièce, c'était la chambre secrète de Numérius ?

— Oui. Il y laissait quelques affaires. Une lampe, des vêtements... des poèmes que je lui avais donnés.

— Des poèmes ?

— Des poèmes d'amour que j'avais copiés pour lui. Nous nous les lisions...

— Alors c'était un endroit où il aurait pu garder... d'autres choses secrètes ?

— Je ne sais pas. Pourquoi demandes-tu cela ?

— Il se peut qu'il s'y trouve des documents.

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas. Il n'y avait pas de meubles pour les rouleaux de parchemin. Même pas de coffre pour ranger des papiers. Il devait mettre mes poèmes sous le lit.

— Il faut pourtant que je voie cet endroit.

Elle se mordit la lèvre.

— Je t'en prie, Émilia. Cela peut être très important. Je risque d'y trouver les documents à cause desquels Numérius a été tué.

Elle observa Minerve, puis me regarda, d'un air franc.

— Le bâtiment se trouve à l'angle de la rue des Vanniers et d'une ruelle qui part en direction du nord. Le badigeon rouge des murs commence à s'écailler et laisse voir un badigeon jaune en dessous. La pièce est au quatrième étage, dans l'angle sud-ouest. La porte est fermée à clef, mais la clef se trouve sous une latte de plancher mal fixée sur laquelle on voit une profonde rayure, à trois pas en remontant le couloir.

— Je la trouverai.

Elle m'effleura le bras.

— Si tu y vas, tu découvriras les poèmes d'amour. Je te serais reconnaissante si tu pouvais...

— Bien sûr. D'une façon ou d'une autre, je te les rendrai.

— Non, répliqua-t-elle, je ne pourrais jamais les garder chez moi. Mais je ne peux supporter l'idée que quelqu'un d'autre les lise. Brûle-les.

Elle pivota sur elle-même et rejoignit ses gardes du corps.

Je les suivis. Avant que nous eussions atteint le vestibule, le petit Aulus surgit de nulle part et traversa l'atrium, en riant et en battant des mains, juste devant Emilia. Mopsus et Androclès vinrent en courant le rattraper, mais pas avant qu'Emilia, toute tremblante, eût traversé le vestibule et fût sortie de la maison en larmes, escortée de ses gardes.

Cette nuit-là, je ne cessai de me tourner et de me retourner. Enfin, Béthesda s'approcha de moi.

— Tu n'arrives pas à dormir, mon cher époux ?

Le clair de lune soulignait des reflets argentés dans ses cheveux défaits, mais laissait ses yeux dans l'ombre.

— Je pense à cette jeune fille qui est venue me voir aujourd'hui.

Je lui avais raconté l'histoire d'Émilia au dîner.

— C'est bien triste, soupira Béthesda.

— Oui, je me demandais... Je ne sais pas comment on fait.

— Quoi ?

— Comment on se débarrasse d'un bébé.

Béthesda soupira dans l'obscurité.

— C'est une de ces choses que la plupart des hommes ne se soucient guère de savoir. Il y a plusieurs façons. Parfois, une baguette de saule...

— De saule ?

— Dont on a enlevé l'écorce. Il faut qu'elle soit mince et flexible pour atteindre l'utérus. Ou bien la jeune fille peut prendre du poison.

— Du poison ?

— Quelque chose d'assez fort pour tuer l'enfant et l'expulser. On fait une décoction de racines, de plantes et de champignons. De la rue, de la belladone, de l'ergot...

— Mais est-ce que cela ne risque pas de tuer aussi la mère ?

— Cela arrive parfois. J'ai vu la jeune fille quand elle sortait. Elle m'a paru assez frêle.

Béthesda soupira d'un air las et s'écarta de moi.

Je regardai fixement le plafond. Emilia considérait l'assassin de Numérius comme responsable également de la perte de son bébé. Si Emilia mourait en avortant, l'assassin aurait-il trois morts sur la conscience ?

Je m'interrogeai : des hommes comme César pensaient-ils jamais, dans les heures sombres et glacées de la nuit, à leur responsabilité et à l'enchaînement des causes et des effets ? Tuer un ennemi sur le champ de bataille, c'était pour César un acte honorable. Mais qu'en était-il de la veuve de ce soldat et de son enfant condamnés à mourir de faim, ou de ses parents minés par le chagrin, ou des villages entiers ravagés par la famine et la maladie dans le sillage de la guerre ? Combien de souffrances et de morts ont résulté des batailles livrées en Gaule ? Et n'en serait-il pas de même en Italie maintenant que César avait franchi le Rubicon ?

Je continuai de me tourner et de me retourner dans mon lit, sans trouver le sommeil.

10

Le lendemain, je me rendis avec Mopsus et Androclès dans le quartier des Carènes. J'avais oublié où se trouvait exactement la rue des Vanniers. Mopsus croyait le savoir, Androclès aussi.

Pendant qu'ils se disputaient, je demandai le chemin à un esclave qui passait, les bras chargés de paniers. Je suivis la direction qu'il m'indiqua.

La rue étroite, en courbe, était bordée d'échoppes aux portes grandes ouvertes. Des paniers s'empilaient sur des petites tables rondes. D'autres étaient suspendus à des cordes qui s'entrecroisaient au-dessus de nous. La plupart avaient été faits dans les environs, mais ceux de meilleure qualité, les plus chers, venaient d'Égypte. En roseaux du Nil. Des brins de couleur entrelacés formaient des arabesques ou des motifs qui se répétaient. Je commis l'erreur de m'arrêter pour regarder un spécimen curieux dont la bande circulaire représentait des animaux. Le commerçant se précipita sur moi.

— Ce sont des hippopotames, précisa-t-il.

— Oui, je le sais. J'ai vécu en Égypte quand j'étais jeune.

— Alors prends le panier en souvenir. Il t'est destiné.

Je souris, secouai la tête et pressai le pas. L'homme me suivit dans la rue en me harcelant, le panier à la main. Quand je refusai de marchander, il jeta le panier par terre en jurant. Les temps étaient durs dans la rue des Vanniers.

Il ne fut pas difficile de repérer l'immeuble rouge moucheté de jaune qu'avait décrit Émilia. Il avait l'air minable, délabré, le plâtre s'écaillait, les volets cassés pendaient aux fenêtres. On faisait cuire du chou à l'intérieur. Un bébé pleurait. Je pensai à Émilia.

Certains propriétaires d'immeubles postent un esclave à la porte pour en écarter les voleurs, mais personne ne gardait l'entrée. La porte n'était même pas fermée à clef. Il était difficile

d'imaginer qu'il y ait quoi que ce soit dans ce bâtiment qui puisse tenter un voleur.

— Mopsus, ordonnai-je, reste de l'autre côté de la rue pendant qu'Androclès et moi entrerons. Essaie de ne pas avoir l'air d'un esclave en fuite qui prépare un mauvais coup.

— Je ferai le guet ! promit Mopsus avec empressement. Si quelqu'un à la mine sinistre entre après vous, je t'avertirai aussitôt.

— Non, Mopsus, j' imagine que des hommes ou des femmes à la mine patibulaire habitent cet immeuble ; c'est un quartier peu recommandable. Et les locataires doivent aller et venir. Comment pourrais-tu savoir qui a des raisons valables d'entrer dans cet immeuble et qui n'en a pas ?

Mopsus se gratta la tête.

— Et si quelque assassin devait entrer avec l'intention de m'attaquer, comment pourrais-tu le rattraper pour m'avertir ?

Mopsus prit un air sombre. Androclès rit sous cape de la consternation de son frère aîné. Je posai les mains sur leurs épaules et leur fis tous les deux traverser la rue.

— Mopsus, je veux que tu restes exactement ici. Maintenant, vois-tu cette fenêtre d'angle là-haut, au quatrième étage ? Celle dont les volets sont intacts ? Je veux que tu la surveilles. Dans un moment, si tout va bien, j'ouvrirai les volets et je te ferai signe. Ne me réponds pas en agitant la main à ton tour. Mais continue de surveiller la fenêtre. En cas de problème, tu me verras – moi ou Androclès – à nouveau à cette fenêtre. Si nous appelons à l'aide, cours chez Eco et informe-le. Crois-tu que tu pourrais te débrouiller pour aller jusque chez lui ? C'est juste en haut de l'Esquilin.

Mopsus acquiesça sans mot dire, les yeux écarquillés, conscient de l'importance de sa mission.

— Bien. Maintenant ne quitte pas cette fenêtre des yeux !

Je traversai la rue avec Androclès et entrai dans l'immeuble. L'étroit couloir était désert et silencieux, hormis le bébé qui pleurait. Les locataires, comme la plupart des gens à Rome, étaient sortis pour aller sur les marchés faire les achats indispensables, ce qui s'avérait de plus en plus difficile chaque jour.

Un escalier, à une extrémité du couloir, menait aux étages supérieurs. Je montai, suivi d'Androclès.

— Nous allons nous rendre dans une chambre secrète où nous ne devrions pas nous trouver. Toi, tu feras le guet dans le couloir.

Il copia la mimique de son frère.

— Et il se peut que j'aie besoin de toi pour quelque chose d'encore plus important.

— Quoi, maître ?

— Je vais fouiller la pièce. Ce que je cherche pourrait être bien caché et difficile à atteindre. J'aurai alors besoin de mains fines.

— Mes mains sont plus petites que celles de Mopsus ! s'exclama-t-il tout fier, en les levant pour que je les voie.

— C'est vrai.

Nous atteignîmes le palier du troisième étage. On entendait de moins en moins les pleurs du bébé, mais l'odeur de chou se faisait plus forte, mêlée à des relents d'oignons, d'huile de lampe, d'urine. Qu'avait pensé la fille de Titus Émilius d'un pareil endroit ?

Nous arrivâmes au dernier étage. Le couloir était vide et obscur. Je fis signe à Androclès de marcher sans bruit.

Je trouvai la latte branlante, juste à l'endroit que m'avait indiqué Émilie. La clef était glissée dans une rainure en dessous. C'était une mince tige de bronze courbée de façon étrange, comme si elle avait été tordue sous la roue d'un chariot. À une extrémité se trouvait un minuscule crochet. La vraie difficulté était de savoir s'en servir. Une fois la tige enfoncée, le crochet à l'extrémité devait trouver l'œilleton pour lequel il avait été conçu. Il fallait procéder par tâtonnements.

Je remis la latte de plancher à sa place et m'avançai jusqu'à la porte. La serrure était une boîte en bronze fixée de l'intérieur avec des boulons. Dans un bâtiment si mal entretenu, si peu sûr, ce mécanisme compliqué semblait manifestement incongru.

J'enfonçai la clef, la tournai d'un côté et de l'autre pour la faire pénétrer plus avant, puis essayai de m'imaginer sur quoi le crochet devait se fixer. En haut ou en bas ? Tout près ou le plus loin possible ? Je la tournai à droite, à gauche, puis finalement

la sortis et recommençai. En vain. Comme je perdais patience, je sortis la clef et essayai une fois encore. Alors, j'eus l'impression de trouver un trou qui n'était pas dans l'axe. Le crochet s'accrocha. Je retins mon souffle, tournai la clef et la tirai vers moi. Il y eut un petit déclic de bon augure. La porte s'ouvrit.

Derrière moi, j'entendis Androclès reprendre son souffle. Je regardai par-dessus mon épaule et fis un signe en direction de l'escalier.

— Monte la garde sur le palier, chuchotai-je. Si tu vois quelqu'un monter, viens m'en avertir sans bruit. Compris ?

Il acquiesça et s'éloigna sur la pointe des pieds.

J'entrai sans refermer complètement la porte derrière moi. La pièce était encore plus sombre que le couloir. Je parvins à la fenêtre, à l'angle sud-est. Les rideaux qui faisaient écran étaient sans doute bien plus somptueux que ceux qui se trouvaient dans les autres appartements.

Je les tirai et ouvris les volets. Par-dessus les toits, comme l'avait dit Émilia, je découvris les temples au sommet du Capitole. De l'autre côté de la rue, Mopsus, appuyé contre un mur, les bras croisés, faisait le pied de grue. Il leva les yeux en entendant les volets s'ouvrir. J'agitai la main. Il décroisa les bras, me répondit d'un geste et se redressa avec fierté. Si je lui avais demandé de se comporter comme un esclave fugitif prêt à faire un mauvais coup, il n'aurait pas mieux réussi.

Je me retournai et inspectai la pièce. Il y avait peu de meubles : un divan bas pour dormir et une petite malle contre un mur. Peut-être n'était-ce rien de plus qu'un nid d'amour, après tout.

Sur la malle se trouvaient une lampe toute simple, une jarre contenant de l'huile et un petit miroir rond. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur de la lampe et de la jarre et transvasai l'huile de l'une dans l'autre pour m'assurer qu'elles ne contenaient rien de particulier. Le miroir en argent massif ne celait aucun compartiment secret. Je regardai mon image : un homme barbu, avec des rides profondes sur le front mais des yeux clairs, des cheveux pas encore tout à fait gris et l'air assez jeune pour

son âge. C'était la preuve que les dieux m'accordaient leurs faveurs.

La malle n'était pas fermée à clef. J'y trouvais quelques vêtements – un pagne, une tunique, une cape qu'aurait pu porter un homme ou une femme. Il y avait aussi un couvre-pieds. Tout au fond, un petit poignard. Rien d'autre.

En me rappelant que Numérius avait caché des rapports confidentiels dans sa chaussure, j'inspectai chaque objet. M'étant assuré que le poignard ne contenait aucun mécanisme secret, je m'en servis pour couper les coutures des vêtements. J'avais apporté mon propre couteau à cette fin, mais le poignard paraissait plus tranchant. Je ne trouvais rien.

J'examinai la malle vide. Avec le poignard, j'enlevai les gonds et taillai dans le cuir. Je retournai la malle et tapai sur le fond, pour voir s'il sonnait creux. Ce n'était qu'une malle ordinaire.

Je fixai mon attention sur le lit.

C'était un beau meuble. Le châlit était entièrement en ébène, avec des pieds finement sculptés. Contre le mur était appuyé un buffet également en ébène incrusté d'ivoire, de la longueur du lit. Sans doute Emilia se couchait-elle de ce côté-là, à côté du buffet et du mur, et Numérius de l'autre, comme le font habituellement les hommes. J'ai expliqué autrefois à Béthesda qu'il en était ainsi parce que l'homme protège la femme durant son sommeil. Elle s'est esclaffée. C'est simplement parce que les hommes ont besoin de se lever plus souvent pour aller uriner durant la nuit, m'a-t-elle fait remarquer.

J'imaginai que les amants avaient peu dormi dans ce lit. Ils se retrouvaient ici pendant la journée ; vraisemblablement, Emilia n'aurait pu échapper à la surveillance de ses parents après la tombée de la nuit. C'était un lit pour faire l'amour, pas pour dormir.

Le matelas épais était recouvert d'un drap de toile négligemment rentré sous le matelas aux angles. Un couvre-pieds en laine était jeté par-dessus. Plusieurs oreillers étaient éparpillés çà et là. Tout était froissé, donnant l'impression que le lit avait servi. Numérius et Emilia étaient sans aucun doute

habitués à ce qu'un esclave fasse leur lit. Ils ne savaient pas comment s'y prendre eux-mêmes ou s'en moquaient éperdument. Ils avaient sans doute la tête ailleurs.

J'enlevai le couvre-pieds et défis les coutures. Rien n'était dissimulé à l'intérieur. Je retirai le drap de toile. Il était trop fin pour cacher quelque chose. Un léger parfum en émanait. Je m'approchai plus près et sentis le jasmin, le nard, l'odeur de corps tièdes. L'espace d'un instant, j'imaginai les deux amants allongés côte à côte, couverts seulement par le drap. Je secouai la tête pour chasser cette image.

Les oreillers et le matelas étaient les meilleures cachettes possibles. Je les mis par terre et découvris plusieurs feuilles de parchemin sous le matelas, sur les sangles tendues entre les montants. Si c'étaient les poèmes d'amour d'Émilia, copiés de sa propre main, je n'avais nulle envie de les lire. Mais comment pouvais-je le savoir si je ne les lisais pas ?

L'écriture du premier poème, d'allure fantaisiste, était terriblement enfantine. Les mots ne l'étaient pas.

*Quand je te regarde, je reste sans voix.
Ma langue se paralyse.
Sous ma peau court une flamme.
Je suis aveugle. Mes oreilles bourdonnent,
La sueur ruisselle sur mon corps.
Un frémissement me saisit tout entière,
Je suis plus verte que l'herbe,
Je me sens comme morte.
Tout cela, je peux le supporter,
Quand mon regard sur toi se porte.*

Sappho, bien sûr. Quelle adolescente amoureuse pourrait résister à la poétesse de Lesbos ?

Je m'obligeai à lire les autres poèmes, un par un. Des bouffées de chaleur me montaient au visage.

Puis j'examinai attentivement les feuilles de parchemin. J'allai à la fenêtre et les regardai chacune à la lumière, cherchant des traces d'encre invisible au citron ou des perforations qui pourraient être un code, mais ne vis rien de la

sorte. Les poèmes d'amour étaient simplement des extraits de Sappho et de mon vieil ami Catulle copiés par une jeune fille qui rêvait éveillée entre les visites à son amant. Compromettants, bien sûr, mais seulement si on les montrait à ses parents.

À la fenêtre, j'aperçus Mopsus debout à l'angle de la rue. Il me fit un geste de la main. Je lui lançai un regard noir, secouai la tête. Quand je fis semblant de ne pas le voir, il parut agiter la main avec encore plus de frénésie. Je me promis de lui faire une belle semonce en temps voulu et m'éloignai de la fenêtre.

Sous le lit, j'aperçus une grande coupe peu profonde. Je la plaçai au milieu de la chambre. Je m'agenouillai et y déposai les poèmes. Je pris dans ma tunique la boîte de silex que j'avais apportée et m'appliquai tellement à faire jaillir une étincelle que je n'entendis pas les pas d'Androclès dans le couloir. Je sursautai quand il ouvrit la porte et glissa la tête à l'intérieur de la pièce.

— Maître, un homme qui monte l'escalier !

Je compris soudain pourquoi Mopsus me faisait des signaux désespérés.

— Entre vite ! murmurai-je.

Androclès se glissa dans la chambre, puis se retourna pour fermer la porte. Trop tard. La porte buta contre quelque chose. Androclès poussa fort. En vain. Un homme avait introduit son pied dans l'entrebâillement. Androclès poussa un petit cri de frayeur.

Des doigts agrippèrent le bord de la porte. Androclès se jeta de toutes ses forces contre elle, mais il n'était pas de taille à lutter contre l'homme qui se trouvait de l'autre côté. La porte commença inexorablement à s'ouvrir.

Je laissai tomber ma boîte de silex. Je tendis le bras pour prendre le couteau, me mis debout et rassemblai toutes mes forces, tandis que mon cœur battait la chamade.

— Maître, je ne peux pas l'empêcher d'entrer ! cria Androclès.

Lentement, la porte s'ouvrit, jusqu'à ce que la lumière tombât sur le visage moqueur, habilement maquillé, de mon vieil ami Tiron.

— D'ici on jouit d'une belle vue sur la colline du Capitole, constata Tiron en regardant par la fenêtre. À quel prix un appartement comme celui-ci peut-il se louer ?

Après être entré et avoir donné à un Androclès stupéfait une petite tape amicale, Tiron avait tranquillement fait le tour de la pièce. Il avait remarqué la malle vide, enjambé le matelas et les oreillers éparpillés par terre, puis s'était planté devant la fenêtre.

— Tiron ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Tiron jeta un coup d'œil dans la rue.

— Ce garçon là-bas qui me dévisage comme si j'étais un monstre, n'est-ce pas un de tes esclaves, Gordianus ?

Je m'approchai de la fenêtre et fis un signe à Mopsus pour lui indiquer que tout allait bien. Visiblement soulagé, il fit mine de monter nous rejoindre, mais par une mimique, j'essayai de lui faire comprendre qu'il devait continuer à faire le guet. Alors je m'adressai à Androclès.

— Toi, retourne monter la garde en haut de l'escalier. Peut-être pourrons-nous éviter qu'on nous surprenne une deuxième fois.

— Mais, maître, protesta Androclès, n'est-ce pas l'assassin que tu nous as fait suivre l'autre jour ?

Tiron leva un sourcil.

— Je ne leur ai jamais rien dit de tel. Ces garçons ont plus d'imagination que de bon sens. Va, Androclès.

— Mais, maître...

— Je n'ai rien à craindre. Du moins je l'espère.

Ce fut à mon tour de lever un sourcil en me tournant vers Tiron. Une fois Androclès sorti, je répétai ma question.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il se tapota le front.

— La même chose que toi, j' imagine. Je suis mon instinct.

— Tu veux dire que tu me suis, moi.

— Peut-être.

— Est-ce que tu as l'habitude de me suivre chaque fois que je sors de chez moi ?

— Je ne le fais pas plus souvent que toi, je suppose.

— Alors pourquoi aujourd'hui ?

— Parce qu'hier, la jeune maîtresse de Numérius t'a rendu visite.

— Comment sais-tu qu'ils étaient amants ?

— Je sais toutes sortes de choses.

— Et comment as-tu appris qu'elle est venue me voir hier ?

La suivais-tu ou surveillais-tu ma maison ?

— Gordianus, tu ne peux espérer que je te dise tout, et je n'en attends pas plus de toi. Pourtant, je pense que si nous mettions en commun nos informations – j'entends, ce que nous savons sur Numérius –, nous pourrions en tirer profit tous les deux.

— Tu cherches les documents dont il t'a parlé, n'est-ce pas ?

— Toi aussi, Gordianus ? Puisque nous cherchons la même chose, pourquoi ne pas conjuguer nos efforts ?

Je me tus.

Tiron alla jusqu'au milieu de la pièce et s'agenouilla à côté de la coupe où se trouvaient les poèmes d'Emilia. La boîte de silex était posée à côté.

— Tu étais sur le point de brûler ces parchemins quand je suis arrivé. Qu'est-ce que c'est ?

— Rien qui puisse t'intéresser.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Ce sont des poèmes érotiques copiés par une jeune fille amoureuse. Emilia m'a signalé leur existence. Elle m'a demandé de les brûler. Je ne vois aucune raison de ne pas le faire.

— Mais ils pourraient ne pas être ce qu'ils semblent être.

— Ce n'est pas ce que nous cherchons, Tiron.

— Comment en es-tu sûr ?

— Je le sais !

— Mais laisse-moi les examiner. Il n'y a pas de mal à cela, Gordianus. Ensuite je les brûlerai moi-même. Jamais personne d'autre ne les verra.

— Non, Tiron !

Nous nous regardâmes un long moment avec hostilité. Enfin, il s'éloigna de quelques pas.

— Très bien, Gordianus, je vois que tu ne veux pas céder. De quoi es-tu redevable envers cette jeune fille ?

Je ne répondis pas, je m'agenouillai à côté de la coupe et recommençai à frotter le silex. Une étincelle jaillit. Le parchemin sec s'enflamma. Une flamme minuscule se propagea sur le bord du parchemin. Je regardai les mots prendre feu : *Sous ma peau court une flamme. Je suis aveugle...*

Je levai les yeux et vis un reflet rouge colorer le visage basané de Tiron, qui esquissait un pâle sourire.

— Ne crois-tu pas que rien n'est plus fascinant que le feu ? Quand tout a brûlé, il ne reste qu'un peu de cendre qui se réduit en poussière quand on la touche. D'où vient la flamme ? Où va le parchemin ? Nul ne le sait. Maintenant, ce sera comme si la jeune fille n'avait jamais copié ces poèmes et comme si Numérius ne l'avait jamais entendue les lire. Numérius aurait pu tout aussi bien ne pas avoir existé.

— Il a bel et bien existé, et Emilia l'aimait.

En elle, une partie de Numérius existe encore, pensai-je, mais l'enfant aussi sera bientôt réduit en poussière.

— Elle l'aimait ? Peut-être. Mais lui, l'aimait-il ? demanda Tiron d'un ton railleur.

— Il était décidé à s'opposer à la volonté de Pompée et à l'épouser. Emilia en était certaine.

— Tu crois ? Sans doute imaginait-elle toutes sortes de choses, allongée à ses côtés après avoir fait l'amour pendant une heure, et regardant par la fenêtre les temples sur la colline du Capitole. Il lui a probablement raconté toutes sortes de mensonges. Tout était bon pour l'attirer.

— La compagnie de Cicéron t'a transformé en moraliste bêtifiant, Tiron.

— Trêve d'absurdités ! Quand je vois un nid d'amour comme celui-ci, et quand je pense à la jeunesse et à la délicatesse de la jeune fille, il n'est pas difficile de comprendre quel genre d'homme a dû être Numérius. Un représentant typique de sa génération – égoïste, amoral, avide de tout ce qui

se présente, indifférent aux conséquences. S'il n'avait pas eu un lien de parenté avec Pompée, il aurait pu tout aussi bien rejoindre le camp de César.

— A t'entendre, l'assassin ne devrait rien regretter, dis-je, les yeux rivés sur Tiron.

— Ne te moque pas de moi, Gordianus. Ne m'accuse pas de meurtre, même pour plaisanter.

— Loin de moi une telle pensée.

— Je dis simplement que si Numérius aimait vraiment cette jeune fille, il aurait agi honorablement et l'aurait épousée, avec ou sans la bénédiction du Grand Homme, au lieu d'en faire sa maîtresse dans un taudis minable.

— Tiron ! As-tu oublié la liaison que tu cachais à Cicéron lorsque j'ai fait ta connaissance ? Tu étais alors un esclave, et elle était la fille du client de ton maître ; les conséquences auraient pu être terribles pour vous deux, sans parler de ce qui serait arrivé à l'enfant qui aurait pu naître.

— Tu es dur, Gordianus ! J'étais jeune et stupide...

— Numérius ne l'était-il pas, lui aussi ?

Tiron fixa son regard sur les cendres.

— « Chacun aime se rappeler ses péchés de jeunesse, mais personne n'aime qu'on les lui rappelle », énonçai-je d'un ton placide.

— Tu cites Ennius, repartit Tiron. Oui, tu as raison. Nous ne sommes pas ici pour juger Numérius, mais pour découvrir ses secrets. Faisons-nous équipe, Gordianus ?

— Voici deux couteaux, dis-je, en montrant celui que j'avais apporté et en lui tendant celui que j'avais trouvé dans la malle.

— J'ai apporté le mien, mais celui-ci a l'air mieux aiguisé.

Tous deux, nous nous mîmes à éventrer les oreillers et le matelas. Grande fut notre surprise.

Ils n'étaient pas remplis de paille ou de laine, mais de duvet de cygne, mélangé à des plantes aromatiques qui embaumaient la pièce. Numérius ne lésinait pas sur le luxe lorsqu'il s'agissait de sa maîtresse.

Chaque fois que nous déchirions un oreiller, des plumes s'envolaient comme des flocons de neige. C'était si drôle que nous nous mîmes à rire. La tension entre nous finit par

disparaître. Peut-être en aurait-il été autrement si nous avions trouvé ce que nous cherchions, mais en examinant tout avec minutie, il devint vite évident que rien n'avait été dissimulé dans le rembourrage.

— J'ai fouillé tous les endroits susceptibles de servir de cachette. Pourquoi ne jettes-tu pas un coup d'œil toi aussi, en commençant par la malle. Peut-être remarqueras-tu quelque chose qui m'a échappé.

Tiron inspecta toute la pièce, y compris les colonnes du lit, en cherchant des compartiments secrets. Puis ce fut le tour de chaque latte du plancher. Nous passâmes la main sur les murs recouverts de plâtre et donnâmes des petits coups dans le plafond. En vain.

— Si des documents concernant un complot destiné à tuer César ont jamais existé, ils ne se trouvent pas ici, conclut Tiron, en essayant de chasser avec sa langue un fragment de duvet qui s'était posé sur sa lèvre supérieure.

— Ils n'étaient pas non plus cachés chez Numérius. Sa mère a fouillé la maison de fond en comble sans rien découvrir.

Tiron arpenta la pièce, soulevant des tourbillons de duvet.

— Donc j'en suis toujours au même point dans mes recherches, et toi aussi dans ton enquête pour trouver l'assassin de Numérius et récupérer ton gendre. Écoute, Gordianus, je quitte Rome demain. Viens avec moi.

Je levai un sourcil.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas ? J'en ai assez de voyager seul.

— Tu vas sûrement emmener un garde du corps pour faire le trajet.

— Oui, un de ces niais qui sont chez Cicéron.

— Le plus vieux est plus intelligent, remarquai-je. Du moins pas tout à fait aussi stupide que l'autre.

— Tu parles de Fortex ?

— Oui, c'est exact.

— Fortex n'est pas vraiment un compagnon de voyage. Je pourrais avoir des conversations plus intéressantes avec mon cheval. Mais avec toi, on ne s'ennuie pas, Gordianus.

— Tu veux que je t'accompagne uniquement pour te distraire, Tiron ? Il faut que quelqu'un protège les miens.

— Tu as à ta porte le géant que t'a laissé Pompée. Et ton fils Éco peut passer de temps en temps.

— Peut-être. Mais quelle raison ai-je de quitter Rome ?

— Tu veux récupérer ton gendre, répondit Tiron en me regardant d'un air grave. Il ne te reste pas beaucoup de temps, Gordianus. Pompée s'est replié à Brundisium, il est acculé à la mer. César le poursuit. Cela ne peut plus être qu'une question de jours maintenant. Si tu as l'intention de ramener Davus à Rome...

— Je vois où tu veux en venir. Et toi, Tiron ? Pourquoi quittes-tu Rome ?

— J'ai reçu aujourd'hui un message de Cicéron. Il veut que je m'arrête en passant à sa villa de Formiae et porte quelques lettres à Pompée...

— A Formiae ? Cicéron est encore sur la côte ?

— Oui.

— Mais Pompée a ordonné à tous les sénateurs loyalistes de le rejoindre à Brundisium.

— Oui. Eh bien...

Tiron prit un air circonspect.

— Ne me dis pas que Cicéron hésite encore ! Attend-il la fin de la guerre pour choisir son camp ?

— Absolument pas, Gordianus ; tu te trompes. Cicéron considère... comment dirais-je ?... Qu'il se trouve dans une situation exceptionnelle pour jouer un rôle particulier. Quel autre homme aussi haut placé peut communiquer avec les deux camps ?

— Cicéron a encore des contacts avec César ?

— Cicéron et César n'ont jamais cessé de correspondre. Pompée le sait. Cicéron ne l'a pas trompé. Maintenant que la crise entre dans une nouvelle phase, Cicéron peut jouer le rôle de médiateur. Pour y parvenir, il doit maintenir un équilibre précaire...

— Ne dis pas de bêtises. Cicéron n'a tout simplement pas le courage de partager le sort de Pompée. Il déteste César, mais il

craint que celui-ci puisse gagner. Alors, en secret, il flatte les deux camps. C'est de la lâcheté pure et simple.

Tiron grimaça.

— Qui joue au moraliste bêtifiant, à présent, Gordianus ? Nous nous trouvons dans une situation que nous n'avons pas choisie. Chacun doit mener sa propre barque. Heureux celui qui s'en sortira sans avoir rien à se reprocher !

Je n'avais rien à répondre à cela.

— Alors, Gordianus, acceptes-tu de venir avec moi à Brundisium ?

En rentrant chez moi, j'achetai le panier orné d'hippopotames comme cadeau pour Béthesda. Il fallait me faire pardonner mon départ de Rome. C'était un bon choix, car on peut jeter à travers la pièce un panier en roseaux sans qu'il se brise.

Contrairement à sa mère, Diana sembla accueillir la nouvelle avec enthousiasme. Tout ce qui pouvait hâter le retour de Davus était bienvenu. Mais ce soir-là, tandis que je remplissais une sacoche d'effets dont j'aurais besoin pour le voyage, Diana vint me trouver. Elle parla sans me regarder.

— Tu es courageux, père, de partir en voyage. La campagne doit être terriblement dangereuse.

— Pas plus que Rome actuellement, j'imagine.

Elle m'observa pendant que je pliais une tunique. Je m'y prenais si mal qu'elle se sentit obligée de la plier elle-même.

— Père, je sais que tu fais cela pour moi. Même si... je veux dire, je sais que tu n'as jamais été... enchanté de mon mariage. Et pourtant, maintenant, tu veux bien..., dit-elle en refoulant ses larmes. Et je m'inquiète à l'idée que peut-être je ne vous reverrai plus ni l'un ni l'autre.

La tunique qu'elle avait pliée lui tomba des mains. Je pris ma fille dans mes bras. Elle vint effleurer mes doigts posés sur son épaule.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, père. Depuis le départ de Davus...

— Tout le monde est à bout de nerfs, Diana. Tu peux être sûre que Cicéron éclate en sanglots deux fois par jour. Je le parierais.

— Je doute que ce soit le cas pour César.

— Peut-être pas. Mais en ce qui concerne Pompée, c'est possible. Imagine la scène, Diana : Davus bâille devant la tente du Grand Homme et, à l'intérieur. Pompée pleure comme un bébé et s'arrache les cheveux.

— Cela vaut une scène de Plaute.

— Parfois l'imagination aide à considérer la vie comme une comédie. C'est ainsi que les dieux doivent la voir.

— Les dieux peuvent être cruels.

— Ils le sont la plupart du temps.

Nous gardâmes le silence pendant un moment. J'éprouvais une grande impression de paix, à me tenir à côté d'elle en l'entourant de mon bras.

— Mais, père, dit-elle doucement, comment réussiras-tu à obtenir que Pompée te rende Davus ? Si tu n'as pas découvert qui a tué Numérius, Pompée ne le relâchera jamais.

— Ne t'inquiète pas. J'ai un plan.

— Vraiment ? Explique-moi.

— Non, Diana.

D'un haussement d'épaules, elle se dégagea et s'éloigna.

— Pourquoi refuses-tu, père ? Autrefois tu me disais tout.

— Tu n'as pas besoin de savoir, Diana.

— Alors ne me parle pas de ton plan, père, rétorqua-t-elle en pinçant les lèvres. Peut-être n'en as-tu même pas un.

Je lui pris les mains et lui embrassai le front.

— Oh, si ! ma petite fille, je t'assure que j'en ai un.

Et c'était vrai – mais le mettre à exécution pourrait signifier que je ne reviendrais jamais vivant de Brundisium.

Deuxième partie

Mars

Il était difficile de se procurer des chevaux. Les meilleurs avaient été pris par les fuyards lors de la première vague de panique ou réquisitionnés par les forces de Pompée. Tiron avait promis de me rejoindre le lendemain avant l'aube devant la porte Capène avec des montures fraîches, mais quels chevaux pouvait-il encore y avoir dans les écuries ? Je m'imaginais sur la selle d'un canasson efflanqué, à la robe pelée ; c'était oublier la débrouillardise de Tiron. Il m'attendait avec Fortex, le garde du corps, également à cheval. À côté d'eux, une troisième monture mangeait nonchalamment l'herbe qui poussait entre deux sépultures couvertes de mousse le long de la route. Les trois bêtes avaient le poil brillant et paraissaient en excellente forme.

Nous partîmes sur-le-champ. Les premières lueurs dorées de l'aube apparaissaient à l'est derrière les collines. De vastes pans de ciel restaient sombres, derniers vestiges de la nuit. Sous la lumière incertaine, la route bordée de tombeaux avait une apparence sinistre.

La surface de la voie Appienne est aussi lisse que le dessus d'une table, les pavés polygonaux s'emboîtent si bien les uns dans les autres que pas un grain de sable ne pourrait se glisser entre eux. Par sa nature inaltérable, une voie romaine a quelque chose de rassurant. Méto m'a raconté qu'un jour, au cours d'une mission de reconnaissance, il s'était aventuré dans les profondeurs d'une forêt en Gaule. Des dieux inconnus semblaient guetter entre les racines noueuses. Les ombres étaient peuplées d'âmes de défunts. Des créatures invisibles détalait dans les sentiers où pourrissaient les feuilles. Puis, à sa grande surprise, Méto s'était trouvé sur une route construite à l'instigation de César : un ruban de pierre luisante se déroulait à travers la forêt, laissant pénétrer l'air frais et la lumière du soleil.

Des tombeaux bordent la voie Appienne de chaque côté sur des milles et des milles. Certains d'assez grande taille et sculptés rappellent des temples. D'autres sont de simples stèles, des pierres dressées portant une inscription. Des sépultures récemment nettoyées sont entourées de fleurs et d'arbustes. On en voit aussi de délabrées, avec des colonnes de guingois et un socle fissuré, envahi par les mauvaises herbes.

Même en plein jour, la voie Appienne engendre la mélancolie. Dans la faible clarté qui précède l'aube, les esprits semblaient errer parmi les ombres ; la route n'évoquait ni l'ordre ni le savoir-faire romains. C'était un chemin qu'empruntaient les vivants pour traverser la cité des morts. Le martèlement des sabots de nos chevaux sur les pierres nous ramenait à la réalité.

Nous arrivâmes au tombeau de Publius Clodius, érigé parmi ceux de ses ancêtres. La dernière fois que j'avais parcouru la voie Appienne, c'était pour mener une enquête sur le meurtre de Clodius. Il avait été le chéri et l'espoir de la populace de la ville. Son assassinat avait déclenché des émeutes à Rome ; une foule armée de torches avait fait du Sénat un bûcher géant. Comme il fallait absolument rétablir l'ordre, le Sénat avait fait appel à Pompée, et le Grand Homme avait profité des pouvoirs extraordinaires qui lui avaient été octroyés pour introduire ce qu'il appelait des « réformes judiciaires ». En conséquence, on avait intenté des poursuites à l'encontre d'un grand nombre d'hommes puissants. Ces exilés voyaient maintenant en César leur seul espoir de revenir un jour à Rome. La classe dirigeante était divisée, la populace plus mécontente que jamais. Rétrospectivement, on pouvait se demander si le meurtre de Clodius sur la voie Appienne n'avait pas marqué le commencement de la guerre civile.

Son tombeau était d'une grande simplicité, comme il convient pour un patricien qui se prétendait proche du peuple. Sur un piédestal ordinaire se dressait une stèle de marbre de dix pieds de haut. On y avait sculpté des gerbes de blé, pour rappeler l'allocation de grain que Clodius avait fait distribuer. Le soleil franchit les collines. La lumière se fit plus vive, je pus voir par terre des offrandes votives : des restes de cierges et de

bâtons d'encens, des bouquets de plantes aromatiques et de premières fleurs printanières. Il y avait aussi un tas de quelque chose qui ressemblait à de l'excrément humain et en avait l'odeur. On s'en était servi pour tracer quatre mots sur la base du piédestal : *Clodius baisait sa sœur*.

Tiron fronça le nez. Fortex éclata de rire. Nous poursuivîmes notre route.

Un peu plus loin, nous passâmes à côté de l'endroit, de l'autre côté de la route, où était enterrée la famille de Pompée. Le tombeau de son père était un monument voyant et décoré à l'excès. Sur le fronton, tous les dieux de l'Olympe étaient représentés, serrés les uns contre les autres, comme s'ils ne voulaient pas manquer cet honneur. Ils étaient peints avec une telle habileté qu'ils paraissaient vivants. La sépulture semblait avoir été laissée à l'abandon ces derniers temps ; des mauvaises herbes avaient poussé autour du socle depuis que Pompée et les siens avaient fui vers le sud. Tout semblait en ordre, jusqu'au moment où je remarquai du crottin de cheval sur le toit de bronze.

Fortex pouffa de rire.

— Quel scandale ! grommela Tiron. Quand j'étais jeune, on se battait avec autant d'acharnement qu'aujourd'hui pour s'emparer du pouvoir, mais personne n'aurait osé profaner un tombeau. Que doivent penser les dieux ? Nous méritons les souffrances qu'ils nous infligent. Allez, toi ! Grimpe là-haut et enlève-moi tout ça.

— Qui, moi ? demanda Fortex.

— Oui. Enlève-moi ça tout de suite.

Fortex fit la grimace, mit pied à terre en grognant et chercha quelque chose qui puisse lui servir de pelle.

Pendant que nous attendions, je laissai mon cheval se promener librement sur le bord de la route en quête d'herbe parmi les tombes des Pompée. Les yeux fermés, je sentais la chaleur du soleil matinal sur mes paupières, et les mouvements du cheval à qui j'avais lâché la bride et qui allait à son gré me berçaient agréablement. Derrière moi, j'entendis l'esclave grimper sur le toit de bronze, puis un raclement, et le bruit mat que faisait le crottin en tombant sur la route.

Je m'assoupis et perdis la notion du temps. Quand j'ouvris les yeux, la tombe de Numérius Pompeius apparut devant moi. C'était une stèle simple, du genre de celles que l'on trouve toutes faites. On y avait gravé une tête de cheval, symbole du grand départ. La stèle se dressait un peu en retrait de la route, derrière une rangée de tombeaux qui ne pouvaient passer inaperçus. En comparaison, elle était petite et modeste. Je ne l'aurais jamais remarquée si mon cheval ne m'y avait amené directement. La première chose qui attira mon regard fut l'épithaphe :

*Numérius Pompeius
Présent des dieux qui l'ont jalousement réclamé quand il
eut passé vingt-trois années parmi les vivants*

C'était certainement à l'initiative de sa mère que ces mots avaient été récemment gravés. N'ayant personne d'autre sur qui rejeter la responsabilité de sa mort, Mécia accusait les dieux. Une bouffée de honte me monta au visage.

Je baissai les yeux. Après tout, il n'était pas surprenant que ma monture se soit dirigée vers cet endroit. Au pied de la stèle, quelqu'un, sans aucun doute Mécia, avait planté des fleurs qui n'étaient pas encore en boutons. Le cheval trouva les feuilles tendres à son goût.

Je tirai sur la rêne et le réprimandai. Au même moment, je vis du coin de l'œil quelque chose bouger. Une silhouette surgit de derrière une sépulture voisine.

Mon sang ne fit qu'un tour. Avec l'aube, les ombres avaient disparu, mais l'atmosphère était sinistre. Rien d'étonnant à ce que l'âme de Numérius quittât les enfers pour me défier au moment même où les oiseaux commençaient à chanter et où le monde reprenait vie.

Mais l'individu en haillons qui s'était caché derrière le tombeau n'était pas l'âme d'un mort. Plusieurs du même acabit le rejoignirent rapidement.

Je fis virevolter mon cheval dans l'espace étroit entre les monuments.

— Tiron ! criai-je. Des bandits !

Chacun sait que certaines parties de la voie Appienne sont mal famées. Ainsi le voisinage du tombeau de Basilius, à une bonne distance des murs de la cité, est particulièrement dangereux. Là, jadis, j'étais tombé dans un guet-apens et on m'avait enlevé. Mais nous n'étions pas allés aussi loin et je n'avais jamais entendu dire qu'il y eût des bandits si près de la porte Capène. Comme ces hommes devaient être prêts à tout pour oser attaquer des voyageurs à peine distants d'une portée voix de la ville où l'anarchie commençait à régner ! C'était notre faute. Je n'aurais jamais dû fermer les yeux et laisser mon cheval errer à sa guise. Les bandits s'étaient aperçus que nous n'étions plus sur nos gardes et avaient décidé de frapper.

Je fis des efforts désespérés pour ramener mon cheval sur la route. Un moment auparavant, je l'avais tancé parce qu'il mangeait les fleurs de Mécia. Maintenant il regimbait. Une main me saisit la cheville. Je décochai un coup de pied et, perdant l'équilibre, je faillis tomber. Je m'éraflai le visage contre un obélisque en pierre. Une autre main me tira par le pied. Je me retournai et vis un masque hideux, édenté, qui me dévisageait d'un air furieux. Le bandit avait le regard farouche d'un homme prêt à tuer s'il le fallait.

Un instant plus tard, une boule de crottin durci au soleil frappa l'individu, juste entre les deux yeux. Il poussa un cri et me lâcha le pied. Avec assurance, ma monture galopa entre les sépultures et regagna la route.

Tiron fit volte-face, un long poignard à la main. Avec un hurlement, Fortex sauta du toit du monument funéraire et enfourcha son cheval. Un des bandits arriva jusqu'à lui par derrière. Le cheval apeuré lui lança une ruade en pleine poitrine. L'assaillant fut projeté en l'air comme une poupée de chiffons, sa tête heurta le mur du tombeau et il retomba inerte sur le sol.

Accourus des deux côtés de la route, dix hommes au moins se précipitèrent sur nous. En un instant, ils auraient pu nous submerger et nous jeter à terre. Mais ils ne semblaient pas avoir de chef et, voyant que l'un des leurs gisait à terre, ils hésitèrent. D'un commun accord, nous fîmes faire demi-tour à nos chevaux et nous éloignâmes dans un grand fracas de sabots.

Quelques-uns des bandits se lancèrent à notre poursuite. L'un d'eux réussit à saisir la cheville de Tiron. La lame d'un poignard étincela, des gouttes de sang m'éclaboussèrent le visage, un cri bref retentit. Je tournai la tête. L'homme qui avait été blessé se tenait le bras. Plusieurs de ses compagnons continuèrent de courir après nous. Ils n'avaient pour armes que des pierres. L'une d'elles frappa la monture de Fortex en pleine croupe. L'animal hennit, fit un écart, mais ne ralentit pas.

L'un après l'autre, les bandits renoncèrent à nous rejoindre. Je les vis rapetisser dans le lointain, comme les tombeaux de Clodius et du père de Pompée, comme la porte Capène. La stèle de Numérius Pompeius ne se distinguait plus parmi toutes les autres.

À côté de moi, Fortex éclata de rire et poussa un cri de joie. Un instant plus tard, Tiron en fit autant ; il exultait à son tour. Pourquoi une telle gaieté ? Ce qui venait de se passer pouvait être interprété comme un présage, un fort mauvais présage. Au tout début de notre voyage qui devait durer plusieurs jours, nous avions failli perdre la vie. Les dieux m'avaient dirigé vers la tombe de Numérius Pompeius, puis avaient précipité sur nous une horde de bandits prêts à tout. Cet épisode dramatique s'était terminé par une effusion de sang et mort d'homme.

Mais l'euphorie était contagieuse. Bientôt, je me mis à rire et à crier ma joie. En ce matin d'une nouvelle journée, le soleil étincelait sur les champs, et nous étions en vie ! Pas seulement en vie, nous laissions derrière nous Rome, nous laissions la mère de Numérius en deuil et sa maîtresse enceinte, ma fille en larmes et ma femme de méchante humeur, les marchands consternés et le forum en proie à la panique. Nous galopions vers l'avenir, vivifiés par le vent qui nous fouettait le visage.

J'en avais la certitude, cette sensation de liberté ne pouvait durer car elle est toujours éphémère. C'était peut-être la dernière fois que j'éprouvais une telle euphorie.

J'éperonnai mon cheval pour le faire galoper encore plus vite. Je dépassai Tiron et Fortex, jusqu'à ce que j'eusse l'illusion d'être seul sur la route, d'être l'unique cavalier, invincible, qu'aucun obstacle ne pouvait arrêter. La tête rejetée en arrière, je lançai un grand cri vers le ciel.

Après avoir dépassé le tombeau de Basilius, nous ralentîmes l'allure pour laisser reposer les chevaux. Alors que la route commençait à monter en direction des contreforts du mont Alba, nous arrivâmes au village de Bovillae et passâmes à l'endroit où Clodius avait été tué. Le terrain devint plus accidenté, le chemin moins rectiligne. Nous dépassâmes la route qui menait à la villa que Clodius avait commencé de construire en pleine montagne, mais qui ne devait jamais être terminée. C'était là que j'avais fait la connaissance de Mopsus et Androclès.

À Aricia, nous nous procurâmes des montures fraîches à l'écurie où Tiron montra un document officiel, un passeport signé de Pompée lui-même et marqué du sceau de la chevalière du Grand Homme. Le parchemin donnait droit au porteur d'échanger gratuitement les chevaux conformément au sénatus-consulte. Tandis que Tiron chicanait sur la qualité des chevaux que lui offrait en échange le maître d'écurie, mon estomac se mit à gargouiller, et je remarquai une taverne de l'autre côté de la route.

Tout en mangeant du pain rassis et un ragoût de mouton, j'entamai une conversation avec un propriétaire des environs. Je lui demandai ce que devenait le vieux sénateur Tédus.

— Parti combattre avec Pompée.

— Tu dois te tromper, dis-je. Sextus Tédus est bien trop vieux et trop faible. Cet homme est infirme.

— Je dis vrai, citoyen, rétorqua l'inconnu en éclatant de rire. Il a laissé la garde de la villa à sa fille célibataire et il est parti à la guerre. J'en suis sûr, car il a rassemblé tout le monde dans le forum de la ville et nous a harangués : nous devons faire comme lui ; quiconque restait en arrière se déshonorait. Et nous qui n'étions que des fermiers, et la saison des semailles qui approchait ! Qui, d'après lui, nourrit les soldats ? Quel vieux fou ! Peut-être les choses seront-elles différentes quand ce sera César qui commandera. Qu'en penses-tu, citoyen ? ajouta l'homme en baissant la voix.

Après le mont Alba, le chemin descendait en pente douce. Comme la nuit tombait, Tiron nous fit quitter la route principale et nous conduisit à un bourg appelé Forum Appii, au bord des marais pontins. Je croyais qu'il avait l'intention de chercher des chambres pour la nuit ; le passeport donnait droit à son porteur à une chambre et à la pension aussi bien qu'à des chevaux frais. Mais nous passâmes devant plusieurs auberges sans nous arrêter jusqu'au moment où nous atteignîmes l'extrémité d'un large canal. Là on avait construit des entrepôts, des écuries, une taverne et une plate-forme d'embarquement pour le chaland.

Le canal que longeait un chemin de halage surélevé traversait des marais. Le chaland était un long bateau plat entouré d'un garde-fou qui arrivait à la hauteur de la taille. Un attelage de mulets sur le chemin de halage le tirait, et des bateliers le dirigeaient à l'aide de grosses perches.

— Il y a un enclos pour les animaux à l'arrière, nous pouvons donc emmener les chevaux avec nous, expliqua Tiron. Nous nous installerons à bord et partirons à la tombée de la nuit. Nous dînerons tranquillement et voyagerons pendant que nous dormirons. Le lendemain matin, nous serons presque arrivés à Tarracina, bien reposés et prêts à continuer jusqu'à Formiae. C'est la façon de voyager la plus civilisée du monde.

Cela paraissait assez raisonnable. Seulement Tiron ne mentionna pas différents inconvénients : le prix exorbitant des provisions vendues à bord – elles étaient encore plus chères que dans les tavernes voisines, et leur prix doublait une fois qu'on était en route ; le nombre excessif de passagers – le propriétaire ne cessait d'en embarquer jusqu'à ce que le chef batelier refusât des retardataires susceptibles de faire sombrer le bateau ; l'incompétence du muletier – il lui fallut une heure pour atteler ses mulets une fois le dernier passager monté sur le chaland ; le dégoût qu'on éprouvait à manger – du marécage s'exhalaient des effluves pestilentiels, et les odeurs des animaux parqués à l'arrière étaient d'autant plus déplaisantes que nous avions le vent dans le dos ; les insectes – moucheron et petites mouches invisibles – qui nous harcelaient ; les conditions déplorables dans lesquelles nous dormions – les passagers étaient allongés

les uns contre les autres, tête-bêche, comme des cadavres après une bataille, seulement les cadavres ne pètent pas, ne ronflent pas, ni ne chantent d'une voix avinée toute la nuit ; enfin la perversité des bateliers qui semblaient prendre un malin plaisir à nous réveiller en sursaut toutes les cinq minutes en faisant buter le chaland contre la rive.

Je réussis à dormir à peu près une heure cette nuit-là. Quand nous arrivâmes à quai le lendemain matin, j'allai en trébuchant parmi les autres me baigner dans une source située dans un bosquet voisin consacré à la nymphe Féronia, la déesse protectrice des affranchis. Puis nous reprîmes la route.

A Tarracina, nous retrouvâmes la voie Appienne. J'avais mal aux fesses et aux cuisses à force d'avoir voyagé à cheval. Fortex souffrait aussi, je crois, car je le voyais sans cesse faire des grimaces et froncer les sourcils. Mais peut-être s'exerçait-il tout simplement à prendre un air féroce au cas où nous rencontrerions d'autres bandits. Tiron, habitué à voyager à la dure, était plein d'entrain. Dans quelques heures, il retrouverait Cicéron.

Nous arrivâmes à Formiae l'après-midi. Tiron, ne voulant pas être vu, évita la ville et la route principale qui menait à la villa de Cicéron. Au lieu de cela, nous prîmes un itinéraire qui nous mena à travers bois. La route se réduisit à une simple piste cavalière, puis à un sentier à peine visible entre les églantiers et les ronces. La nuit tombait. Les ombres devenaient de plus en plus épaisses. Je craignais que nous ne nous perdions, mais Tiron connaissait le chemin. Juste au moment où le soleil disparaissait, nous sortîmes des bois et arrivâmes dans un vignoble. Au-delà des vignes, j'aperçus une belle villa avec des murs blancs et un toit rouge.

A l'arrière de la maison, sous un petit porche couvert, était assis un homme en longue tunique blanche, un rouleau de parchemin sur les genoux. Il levait une main pour montrer à un jeune esclave où accrocher une lampe afin de poursuivre sa lecture. L'esclave nous vit approcher à travers les vignobles, il poussa un cri et nous signala du doigt. L'homme se retourna et se leva brusquement. Le rouleau de parchemin tomba à ses pieds et se déroula.

Jamais auparavant je n'avais vu un tel air de terreur sur un visage, ni un changement aussi rapide quand il reconnut ses visiteurs. Il se mit à sourire puis à rire et s'avança à grandes enjambées pour nous accueillir, laissant l'esclave ramasser le rouleau de parchemin.

Nous étions parvenus à la retraite de Cicéron.

13

Après les souffrances endurées toute la nuit à bord du chaland, la chambre toute simple dans la villa de Cicéron me parut d'un luxe inouï.

S'ils avaient été seuls ce soir-là, notre hôte et sa famille se seraient sans doute contentés d'une collation ; mais pour fêter notre arrivée, on avait préparé en toute hâte un repas en règle. Nous dînâmes, allongés sur des divans dans une salle spacieuse qui donnait sur le jardin central. Cicéron m'avait octroyé la place d'honneur à sa gauche. La femme de Cicéron, Térentia, semblait de fort méchante humeur et parla peu, sauf pour donner des ordres aux jeunes servantes. Marcus, qui n'avait pas tout à fait seize ans, après une journée de chasse en compagnie du régisseur de la propriété, avait un appétit féroce. Pendant les années au cours desquelles mes relations avec Cicéron s'étaient dégradées, le jeune garçon était devenu un homme. C'est à peine si je le reconnaissais. Tullia était aussi vorace que son jeune frère. Elle mangeait pour deux, souligna Cicéron en plaisantant. On commençait à voir qu'elle était enceinte, et son père paraissait assez content de la mettre en valeur. Quelle merveille qu'un petit-fils, semblait dire son visage, même si le mariage s'était fait à son insu et si le père était un propre à rien, un débauché et, de surcroît, un partisan de César. Chaque fois que je regardais la jeune femme avec son visage rayonnant et son ventre légèrement arrondi, je pensais à Émilia.

La nourriture était simple, mais meilleure que celle à laquelle nous étions accoutumés depuis quelque temps à Rome, où il était difficile de se procurer de la viande et des épices. Comme plat principal, nous avons deux lapins que le jeune Marcus avait tués ce jour-là. Il y avait aussi des asperges cuites dans du vin raisiné et une soupe aux pois chiches très épicée avec du poivre noir et du fenouil.

La conversation sans prétention porta surtout sur notre voyage. Marcus fut particulièrement avide de détails sur l'embuscade dans laquelle nous étions tombés après avoir quitté la ville. Tiron décrivit l'escarmouche et fit l'éloge de Fortex, qui n'était pas là car il mangeait dans la cuisine.

A mon tour, j'expliquai comment Fortex avait atteint l'assaillant entre les deux yeux. Le jeune Marcus éclata de rire et applaudit. Cicéron haussa les épaules.

— L'esclave n'a fait que son devoir. C'est un garde du corps, après tout. Quand je l'ai acheté, on m'a assuré qu'il avait de bons réflexes et qu'il visait très bien. Je me félicite de cet achat judicieux.

La nuit blanche à bord du chaland et le long voyage pendant la journée m'avaient épuisé. Après le dessert – des gâteaux à l'anis avec des raisins secs –, je m'excusai. Un esclave me conduisit dans ma chambre, m'aida à me déshabiller et à mettre une tunique de nuit. Je m'affalai sur mon lit et m'assoupis presque aussitôt.

Comme cela arrive souvent au cours d'un voyage, je ne dormis pas d'un trait. Un besoin pressant m'éveilla, sans que j'eusse la moindre idée de l'heure qu'il était. Ma petite chambre était plongée dans les ténèbres. Cela faisait sans doute des heures que je dormais. Mais quand j'ouvris la porte dans l'espoir qu'un rayon de lune m'aiderait à trouver le pot de chambre, j'aperçus une trouée de lumière de l'autre côté du jardin. J'entendis parler à voix basse. Tout le monde n'était pas couché.

Je trouvai le pot de chambre, me soulageai et me recouchai, mais je n'avais plus sommeil. Au bout d'un moment, je me levai et ouvris à nouveau ma porte. La lumière brillait toujours dans la pièce d'en face. J'entendis rire doucement.

Je sortis de ma chambre et, me dissimulant dans l'ombre de la colonnade, je dirigeai mon regard de l'autre côté du jardin éclairé par la lune. La pièce illuminée était de toute évidence le bureau de Cicéron. La lumière vacillante d'un feu éclairait les casiers d'une bibliothèque bourrée de rouleaux de parchemin. Une des voix était celle de Cicéron, l'autre celle de Tiron. Tous

deux, restés tard à bavarder, buvaient probablement une dernière coupe de vin avant de se coucher. Ils avaient passé leur vie ensemble : d'abord comme maître et esclave, puis comme homme d'État et secrétaire, maintenant comme maître espion et espion. Ils devaient avoir beaucoup à se dire.

La nuit était calme. La voix de l'orateur bien entraîné qu'était Cicéron portait comme un son de cloche dans l'air pur. J'entendis distinctement prononcer mon nom. Tiron lui répondit, mais sa voix portait moins bien, et je ne distinguai aucune parole. Ils s'esclaffèrent puis gardèrent le silence un moment. Sans doute buvaient-ils à petites gorgées.

Quand Cicéron reprit la parole, son ton était sérieux :

— Crois-tu qu'il sait qui a tué Numérius ?

Je tendis l'oreille pour entendre la réponse de Tiron, mais ne perçus qu'un murmure.

— Pourtant il doit savoir quelque chose, poursuivit Cicéron. Sinon pourquoi ferait-il avec toi tout le voyage jusqu'à Brundisium pour voir Pompée ?

— Mais va-t-il jusqu'à Brundisium ? repartit Tiron. Quelque part entre ici et là-bas...

— Se trouve César, interrompit Cicéron. Et avec César, le fils de Gordianus. Je vois ce que ni veux dire. Qu'est-ce que Gordianus peut bien manigancer ?

— Et après, quelle importance ?

Le ton de Tiron était plutôt dubitatif.

— Je n'aime pas les surprises, Tiron. J'en ai eu bien trop au cours de l'année passée. Le mariage de Tullia avec Dolabella, le passage du Rubicon par César, cette sale affaire avec Numérius Pompeius. Cela suffit ! Découvre ce que sait Gordianus, Tiron.

— Peut-être ne sait-il rien.

— Gordianus en sait toujours plus qu'il ne le prétend. Il te cache quelque chose, j'en suis sûr.

J'entendis des pas et me retirai dans l'ombre. Un esclave traversa le jardin.

— Parfait, voici les lampes qu'on attendait ! s'exclama Cicéron. Allume la tienne, Tiron, et je vais allumer la mienne. Avec chaque année qui passe, ma vue faiblit... Maintenant nous avons assez de lumière pour lire. Regarde cette dernière lettre

de Pompée. Il ne fait que fulminer contre Domitius Ahenobarbus, qu'il tient pour responsable de la chute de Corfinium...

La lumière entraît maintenant à flots par la porte ouverte. Elle chassait les ombres de la colonnade qui pouvaient me cacher. Je retournai dans ma chambre pour ne pas être vu. Allongé sur le lit, je décidai de me reposer un moment avant de retourner pour les épier, mais je dormis jusqu'à midi le lendemain.

L'odeur de porc rôti me réveilla.

Une heure plus tôt, un autre invité était arrivé à la villa de Cicéron, accompagné d'une escorte importante. Cicéron avait ordonné de tuer un cochon pour nourrir tout le monde.

Après m'être aspergé le visage d'eau et habillé, j'allai derrière la maison, là où l'on faisait rôtir la viande. Un grand nombre d'hommes étaient occupés à se passer de main en main une outre de vin tout en regardant l'animal empalé sur un tournebroche. On avait l'impression que ce corps de garde était un ramassis d'affranchis et d'esclaves. Leurs tentes étaient déchirées et rapiécées ; les armes et les armures qu'ils avaient empilées semblaient de piètre qualité. Certains hommes jouaient à la balle dans une clairière près des vignobles. Le jeune Marcus, qui se trouvait parmi eux, riait et accaparait la balle en cuir. Je n'aurais pas imaginé le fils de Cicéron sous les traits d'un chasseur et d'un sportif passionné. Son père approuvait-il qu'il fraie avec ce genre de canaille ?

J'allai trouver Tiron et le questionnai : qui était cet individu flanqué d'une escorte minable mais pourtant digne de l'hospitalité de Cicéron ? Avant que Tiron ait pu répondre, le visiteur sortit du petit édicule réservé aux bains et relié au bâtiment principal par une allée couverte. Il ne portait qu'une grande serviette enroulée autour de ses reins. Son visage rougeaud et ses bras épais étaient congestionnés par la chaleur. Des gouttes d'eau perlaient sur sa barbe rousse et sur la toison qui recouvrait sa poitrine. Il disparut à l'intérieur de la maison.

— Mais ce ne peut pas être..., commençai-je.

— Mais si, c'est Lucius Domitius Ahenobarbus, précisa Tiron.

— Je croyais que César avait capturé Barberousse à Corfinium.

— Oui, c'est vrai, mais il n'a pu le retenir. Du moins c'est ce qu'affirme Domitius. Pour ma part je soupçonne César de l'avoir laissé partir simplement pour faire étalage de sa clémence, poursuivit Tiron en baissant la voix. Mais Domitius a sa propre version des événements. Plusieurs, même. D'après Cicéron, dans l'heure qui a suivi son arrivée, il a déjà raconté trois histoires différentes concernant sa fuite. Je suis sûr qu'il t'en raconterait volontiers une autre, si tu avais envie de l'écouter. Mais ne lui pose pas de questions sur son suicide manqué. Il risque d'éclater en sanglots.

Je jetai un regard de côté à Tiron, incapable de deviner s'il plaisantait.

— En aucune circonstance, ne parle de ma présence ici, poursuivit-il.

— Domitius n'est pas au courant de ton retour en Italie ?

— Non. Nous préférons ne pas le mettre dans le secret pour le moment.

— Pourquoi ne partons-nous pas d'ici ? Je suis reposé et j'ai hâte de m'en aller.

Tiron sourit et secoua la tête.

— Cicéron aura peut-être de nouvelles directives à me donner une fois qu'il aura conversé avec Domitius. Nous partirons demain. Repose-toi encore, Gordianus. Détends-toi, tant que tu le peux. La route sera peut-être difficile entre ici et Brundisium.

Un peu plus tard, Cicéron et Domitius s'en allèrent tranquillement faire une promenade à cheval dans la propriété pour discuter de leurs affaires, loin des oreilles indiscrètes. Tiron disparut comme par enchantement. Pendant tout l'après-midi, le jeune Marcus joua à la balle. Quant à moi, je passai la journée de façon assez agréable dans le bureau de mon hôte. Cicéron avait ordonné à ses esclaves de me laisser entrer librement dans sa bibliothèque, mais il avait aussi dû les avertir que je risquais de fouiller dans ses affaires, car l'un d'eux était

toujours présent dans la pièce. Il traçait des colonnes sur une tablette de cire ou feuilletait un grand livre, sans jamais me quitter des yeux.

J'aurais préféré jeter un coup d'œil à la correspondance de Cicéron, mais me contentai de relire le premier volume de *La Guerre des Gaules*. L'exemplaire de Cicéron était dédié :

*À M. Tullius Cicéron
Qui a apprécié la prose de l'auteur,
A défaut de sa politique.
G. Julius César*

Ce soir-là, pendant que les gardes du corps de Domitius festoyaient à l'extérieur et entonnaient des chansons militaires, on m'invita de nouveau dans la salle à manger réservée aux réceptions, mais on donna la place d'honneur à Domitius. Tiron était absent.

On nous servit les meilleurs morceaux du cochon rôti accompagnés d'une sauce au romarin, puis des asperges marinées dans de l'huile d'olive aromatisée aux fines herbes et des carottes sautées assaisonnées de graines de cumin et d'une marinade de poisson que Cicéron avait laissée fermenter pendant dix ans dans une jarre enterrée dans la cave.

Domitius était d'une humeur aussi capricieuse que la Fortune. Il se montrait tour à tour exubérant et fort maussade. Une succession de chocs et d'échecs l'avait traumatisé, comme on pouvait s'y attendre. Il avait eu la hardiesse de rompre les relations avec Pompée pour résister à Corfinium, et puis ses propres hommes l'avaient trahi pour passer dans le camp de César. A la suite de son suicide manqué, il avait été fait prisonnier par César, puis libéré tout aussi rapidement.

— Je l'ai échappé belle ! me confia Domitius, content d'avoir un nouvel auditeur. Tu sais, César prétendait que j'étais libre de partir, mais dès le début, il m'avait préparé un guet-apens.

— Pourquoi donc ? demandai-je.

— Pour ne pas avoir à exécuter son successeur légal aux fonctions de gouverneur de la Gaule ! Il répugnait à cette sale besogne et aurait pu déclarer que le garde nous avait pris pour

des déserteurs et m'avait tué accidentellement, ou inventer quelque autre histoire du même acabit. D'abord, il m'a proposé de choisir. « Tu es libre de te joindre à moi, Lucius. Peut-être pourrais-je même t'envoyer en Gaule. Avec les parents que tu as là-bas, tu pourrais rendre de grands services. » Comme si c'était à lui de décider ! Comme si le Sénat ne m'avait pas déjà nommé gouverneur ! Comme si la Gaule était son propre royaume et n'appartenait pas au Sénat et au peuple romain pour qu'ils l'administrent comme ils l'entendent, suivant la loi !

Bien sûr, Cicéron avait déjà entendu ces sornettes. Domitius, se rendant compte qu'il ne prêtait pas attention, s'adressa surtout à moi et au jeune Marcus.

— J'ai dit non au scélérat ; il n'était absolument pas question que je serve sous ses ordres à quelque moment, ou à quelque titre que ce soit. « Très bien, a-t-il répondu froidement avec l'air si hautain, si supérieur qu'il affectait. Cours vers Pompée. S'il le faut, je te permettrai même d'emmener des gardes du corps. Pas de soldats réguliers, cependant ; je ne peux m'en passer. Choisis-en quelques-uns parmi les affranchis et les esclaves qui ont servi les tiens à Corfinium. Comme j'ai besoin des meilleures armes et des meilleures armures pour mes hommes, il leur faudra se contenter du reliquat. » *Mes hommes*, c'est-à-dire les cohortes qu'il m'a volées, les soldats que j'avais recrutés, entraînés et équipés avec mon argent ! Alors, j'ai trouvé quelques braves types prêts à partir avec moi. Cette nuit-là, nous avons évité de justesse une des patrouilles de reconnaissance. César avait dû les envoyer à notre poursuite. Nous nous sommes cachés dans les broussailles le long de la route. Ils sont passés si près que j'ai entendu leur souffle.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas battus contre eux ? demanda Marcus avec impatience.

— Pour donner à César la satisfaction de m'amener par la ruse à livrer une bataille que je ne pouvais absolument pas gagner ? Non, je ne suis pas entré dans son jeu. C'est toujours ainsi qu'il a procédé avec ses ennemis au Sénat. Prétendre vouloir parvenir à un accord, discuter avec eux sur des points de détail jusqu'à les embrouiller, et puis les poignarder dans le

dos ! termina-t-il en saisissant le couteau à découper sur le plat et en l'enfonçant rageusement dans le porc.

Cicéron arracha d'un coup de dents une pointe d'asperge et acquiesça d'un signe de tête.

— Personne n'a jamais été plus doué que César pour les embrouilles en politique.

Domitius fut à nouveau pris d'un accès de mélancolie. Je vis ses lèvres frémir, il entamait en silence un débat, se lançait dans quelque récrimination ou ressassait des souvenirs.

— Mais si tu as quitté César pour te joindre à Pompée, pourquoi n'es-tu pas là-bas ? demanda innocemment le jeune Marcus. Tu as pris la direction opposée.

Je vis son père tressaillir.

— Me joindre à Pompée ? Pourquoi ? rétorqua Domitius. Sans hommes à commander, à quoi pourrais-je servir ? Pompée peut se débrouiller tout seul.

— Pompée a-t-il l'intention de résister à Brundisium ? Ou bien va-t-il traverser l'Adriatique ? reprit Marcus.

— Tout le monde en Italie aimerait connaître la réponse, mon garçon, repartit Domitius avec un rire amer. Je crains que le Grand Homme n'ait pas l'habitude de faire connaître sa stratégie secrète à mon humble personne. Mais nous serons bientôt tous fixés. César progresse avec une telle rapidité qu'il sera à Brundisium d'ici à quelques jours. Alors Pompée se rendra compte des difficultés qui l'attendent, et je ne serai pas là pour l'aider ! Le sot aurait dû me rejoindre à Corfinium. C'était là qu'il fallait résister.

— Le comportement de Pompée nous a tous laissés perplexes, déclara Cicéron.

— Il a l'intention de se diriger vers l'est, affirma soudain Domitius. Ce doit être ce qu'il a toujours projeté de faire. Eh bien, qu'il le fasse ! S'il peut attirer César dans un piège en Grèce ou en Asie, tant mieux pour lui ! Pour ma part, j'ai l'intention d'aller en Gaule m'acquitter de la tâche que m'a confiée le Sénat. On m'a nommé gouverneur de la Gaule ; j'en serai le gouverneur.

— Si tu t'y rends par voie de terre, le chemin ne sera-t-il pas bloqué par des troupes loyales à César ? questionna Marcus.

— J'ai l'intention de m'y rendre par la mer, si je peux trouver des bateaux à louer, et de mettre le cap directement sur Massilia. Les habitants ne sont pas des gens ordinaires. Leur État a été fondé par des colons grecs, il y a des centaines d'années. Ce ne sont pas des barbares.

— Mais te feront-ils bon accueil ?

— Bien sûr ! Ils ont conclu des traités avec le Sénat, pas avec César. Les Massiliens connaissent César ! Ils ont eu affaire à lui pendant qu'il assumait illégalement les fonctions de gouverneur. Ils ont vu par eux-mêmes ce qu'il est : un hypocrite orgueilleux, imbu de lui-même, qui se glorifie de ses exploits chaque fois qu'il conquiert une autre tribu de demeures et de vieilles folles édentées.

— Je viens de lire son récit de la guerre des Gaules, déclarai-je après m'être éclairci la voix. Tu ne peux pas nier que l'homme a...

— Quoi ? Du génie militaire ? Oui, moi je le nie et je n'y vais pas par quatre chemins ! Ce livre ne vaut strictement rien, ce n'est que de l'autoglorification écœurante du début à la fin, de la publicité personnelle qui veut passer pour de l'histoire. Il parle de lui à la troisième personne, tant sa prétention est insupportable ; mais as-tu jamais vu un livre qui fasse un tel étalage de suffisance ? Pas un mot sur les grands hommes qui sont venus avant lui, qui ont colonisé la côte sud de la Gaule et construit les routes qu'il a empruntées, pas une marque de gratitude à l'égard de ceux qui, au Sénat, ont voté en dépit du bon sens la prolongation de son commandement. On croirait qu'il a gagné toute la province en la jouant aux dés avec Vercingétorix ! Écoute ce que je vais te dire : tout commandant romain compétent, qui aurait eu à sa disposition les mêmes moyens que ceux octroyés par le Sénat à César, aurait pu accomplir la même chose, et probablement en moins de temps.

Ce discours dépassait les bornes, même pour Cicéron.

— Il me semble, Lucius, que nous devons rendre justice à César. Du moins en ce qui concerne les questions militaires...

— Je t'en prie, Marcus Tullius, tu ne peux tout de même pas espérer que je m'en remette à ton jugement, en ce qui concerne les questions militaires, railla Domitius.

— Tout de même..., poursuivit Cicéron en lui jetant un regard hostile.

Je m'éclaircis à nouveau la voix.

— Tu m'as mal compris, Domitius. Je ne voulais pas dire qu'on ne peut nier le génie militaire de César. Je voulais dire qu'on ne peut nier son génie littéraire.

— Et moi, je dis qu'il n'en a pas ! rétorqua Domitius. Son style est médiocre, c'est un amateur. Il n'y a aucune recherche dans sa prose, aucune image. Elle est aussi dépouillée que son crâne ! À ce qu'on dit, il dicte quand il est à cheval. Si l'on en juge par le résultat, on ne saurait guère s'en étonner.

— Certains trouvent élégante la prose limpide et dénuée d'ornements de César. On peut excuser notre ami Gordianus d'avoir des préjugés à cet égard. Quelles que soient les qualités que possède l'écriture de César, le mérite en revient en partie au fils de Gordianus, précisa en souriant Cicéron.

— Je ne te suis pas, Cicéron, s'étonna Domitius en me regardant d'un air ébahi.

— Le fils adoptif de Gordianus, Méto, est assez célèbre pour l'aide qu'il apporte à César en tant que rédacteur. Il rend autant de services à César, prétendent certains, que Tiron m'en rend à moi.

Le regard de Domitius en disait long : il commençait à comprendre.

— Oh ! je vois, tu es ce Gordianus-là. Oui, je comprends.

Puis, l'œil lubrique, il poursuivit :

— Mais sûrement, Cicéron, tu ne laisses pas entendre que Tiron a fait pour toi ce que, selon la rumeur, Méto fait en privé pour son commandant bien-aimé ?

Térentia fut choquée. Le jeune Marcus gloussa de rire. Tullia retint son souffle et me regarda d'un air compatissant. Cicéron piqua un fard.

Tout le monde à Rome était-il au courant de ces rumeurs sur César et mon fils ? Les croyait-on ? Tandis que je grinçais des dents et essayais de trouver la meilleure façon de lui clouer le bec, Domitius passa à un autre sujet.

— Si vous le voulez bien, je suis prêt à concéder que César est le génie militaire que sa prose révèle avec l'aide de son

candide secrétaire. Dans ce cas, que va-t-il advenir de notre Pompée ? Vous savez, j'en viens presque à espérer que César va vraiment piéger Pompée à Brundisium. Qu'il dépouille le Grand Homme de ses légions et lui donne le même choix indigne que celui qu'il m'a réservé ! Pompée serait alors obligé de se suicider. Après toutes les bêtises qu'il a commises, il ne pourrait avoir d'autre issue honorable. Alors où en serions-nous ?

Domitius entrecroisa ses doigts sous son menton, caressa sa barbe rousse, et poursuivit :

— Le Sénat aura besoin d'un autre champion, un sauveur venu de l'ouest, pas de l'est. L'homme de la situation pourrait rapatrier d'Espagne les troupes de Pompée et rallier les Gaulois contre leur prétendu roi. Massilia serait l'endroit idéal pour mettre un tel projet à exécution, qu'en penses-tu ? Oui, rallier l'Espagne et la Gaule puis, sans attendre, pénétrer en Italie ; le Rubicon serait franchi une seconde fois, des troupes armées envahiraient le pays, non pas pour anéantir la constitution et le Sénat, mais pour rétablir leur pouvoir. Si on lui accordait les moyens nécessaires, l'homme de la situation pourrait mettre en fuite cette fripouille de César !

Domitius se mit à réfléchir, le regard perdu dans le vague.

— En attendant, que vais-je faire pour mon triomphe ? s'interrogea Cicéron.

— Ton triomphe ? demandai-je, stupéfait par le changement subit de sujet.

— Oui, le défilé triomphal qui m'est dû pour mes victoires en Cilicia. Normalement, le Sénat aurait dû voter un triomphe en mon honneur à mon retour. J'aurais dû franchir les portes de la cité dans un char, au son des trompettes. À quoi bon être gouverneur d'une province s'il n'y a pas de triomphe à la fin du mandat ? Bien sûr, cette année n'a pas été comme les autres. J'ai décidé de renoncer à mon triomphe, compte tenu de la crise. Mais maintenant... Eh bien ! il faut que je le célèbre tôt ou tard. Je ne peux pas le remettre indéfiniment. Mais si César chasse Pompée d'Italie et occupe Rome ? Si je célèbre mon triomphe pendant que César gouverne la cité, on peut considérer que je cautionne sa tyrannie. Je ne devrais pas

retourner à Rome, tant que César s'y trouvera, me semble-t-il. Je devrais refuser de reprendre mon siège au Sénat...

Cicéron s'interrompt pour avaler une gorgée de vin. Térentia prit la parole :

— C'est bien dommage que tu aies dû remettre à plus tard ton triomphe. Mais qu'en sera-t-il de la prise de la toge virile de ton fils ? Marcus va avoir seize ans cette année. Toutes les meilleures familles célèbrent la majorité de leur fils pendant les fêtes de Bacchus, juste après les ides de mars. Serons-nous de retour à Rome à ce moment-là pour fêter la majorité de Marcus, oui ou non ?

À la façon dont les enfants réagirent, je devinai que c'était un sujet sensible dans la famille. Cicéron soupira.

— Tu sais bien que ce sera impossible, Térentia. Les fêtes de Bacchus ont lieu d'ici seulement douze jours. Pourquoi faut-il que tu soulèves ce problème ? Tu sais comme je souhaite vivement que Marcus célèbre sa prise de toge à Rome, en présence de tous les représentants de la meilleure société. Mais c'est hors de question. Ces personnes sont éparpillées aux quatre coins de la terre. Et puis, mon retour à Rome ne peut être célébré avec faste, du moins pas encore. On ne peut plus prendre les dispositions à temps pour les fêtes de Bacchus.

— C'est pourtant la date idéale, insista Térentia. Pour honorer le Père de la Liberté, les prêtres portent le phallus de Bacchus depuis les champs jusqu'à l'intérieur de la cité, et les jeunes gens, vêtus de leur toge virile, les suivent en entonnant des chansons paillardes. Cette cérémonie religieuse est pour un garçon le symbole du passage à l'âge adulte en compagnie de ses pairs.

— C'est sans importance, maman, sans aucune importance, intervint Marcus, en rougissant et en regardant son assiette, l'air sombre. Nous en avons déjà parlé. Si la cérémonie ne peut avoir lieu pendant les fêtes de Bacchus, un autre jour conviendra tout aussi bien. Elle peut avoir lieu à Arpinum plutôt qu'à Rome. C'est le berceau de la famille.

— De la famille de ton *père*, Marcus, précisa Térentia d'un ton glacial. Nous ne pouvons guère espérer que les Térentius fassent tout le trajet jusqu'à Arpinum, quand des brigands et

des déserteurs détroussent les voyageurs sur les grands chemins. Qui plus est, la villa d'Arpinum ne convient pas pour recevoir des visiteurs. Le toit fuit, la cuisine est trop petite et il n'y a pas assez de lits. Du moins ici, à Formiae, tout est en ordre.

— Tu ne suggères tout de même pas que nous célébrions sa prise de toge ici ? protesta Cicéron. Nous n'avons pas de famille dans la région. Je connais à peine les sénateurs de la ville. Non, si ce n'est pas à Rome, ce sera à Arpinum.

— Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas retourner à Rome demain, soupira Tullia en regardant sa mère pour solliciter son appui. Tout le monde est rentré. Ton cousin Gaius est reparti, et mon amie Aufélia et son mari sont sur le chemin du retour. L'ami de père, Atticus, y est resté.

Alors que la conversation à table dégénérait en querelle de famille, j'attendis le moment opportun pour m'excuser. Domitius semblait totalement absent. Il tenait une pointe d'asperge entre son pouce et son index comme s'il l'interrogeait. Quelle pitié de voir un homme fasciné par la gloriole et maladivement envieux de César ! Pourtant, il n'était pas plus pitoyable que Cicéron, le grand orateur, que tourmentaient l'ajournement de son triomphe et la prise de toge de son fils. Comme leurs préoccupations étaient loin de la réalité, risibles même !

Cette nuit-là, je ne pus m'endormir, incapable de digérer la marinade de poisson. Je me demandai avec inquiétude si, à ma façon, je ne me leurrais pas autant que Cicéron et Domitius. Quelle relation y avait-il exactement entre Jules César et mon fils ? Autrefois j'avais cru la comprendre, mais peut-être quelque chose m'avait-il échappé. En ces jours où nous étions exposés à toutes sortes de dangers, je ne pouvais me fourvoyer à ce point. À mesure que nous approcherions du camp de César et de celui de Pompée, je pourrais encore moins me le permettre.

Le sommeil vint enfin, un sommeil peuplé de cauchemars. Des horreurs à n'en plus finir. À la suite d'une méprise, j'avais commis une erreur impardonnable. Quelqu'un était mort. J'étais couvert de sang. Béthesda et Diana dans leur linceul pleuraient. La terre trembla, et une pluie de feu tomba du ciel.

Je m'éveillai, ruisselant de sueur, et me jurai de ne plus jamais avaler de marinade de poisson.

14

Nous partîmes avant l'aube. N'ayant pas assez dormi, je me sentais fatigué, l'estomac brouillé, mais Tiron était d'excellente humeur.

— Je suppose que toi, tu n'as pas eu de marinade de poisson hier soir, lui dis-je.

— Non, j'ai eu un repas tout à fait simple. Rien que de la bouillie de millet et du porc rôti au tournebroche.

— Tu es resté dehors avec les hommes de Domitius ?

— Bien sûr. Sinon, comment aurais-je pu recueillir des renseignements auprès d'eux ? Je me suis fait passer pour un affranchi logé à la villa.

— Tu as espionné Domitius ? Je croyais qu'il était l'allié de Cicéron.

— Je ne l'ai pas espionné. Je me suis contenté de parler à ses hommes. Ils avaient des tas de choses à dire sur le moral des anciennes troupes de Domitius, l'importance des forces de César, l'état des routes, et cetera.

— Et l'embuscade que César avait tendue à Domitius après l'avoir laissé partir ?

— D'après les hommes, répondit Tiron avec un sourire, il y a vraiment eu un incident. Un messenger les a dépassés sur la route juste à la sortie de Corfinium.

— Un messenger ?

— Oui, un cavalier seul. Domitius s'est affolé. Il a essayé de se cacher avec ses hommes dans les buissons. Ils ont cru qu'il allait mourir d'une crise cardiaque. L'embuscade n'a existé que dans son imagination !

— Tout comme l'accueil qui l'attend à Massilia, je suppose.

— Cela ne me surprendrait pas outre mesure que les Massiliens l'accueillent à bras ouverts, ou du moins les mains ouvertes, déclara Tiron qui prit soudain un air énigmatique.

— Que veux-tu dire ?

Tiron ralentit sa monture et laissa Fortex prendre de l'avance.

— J'ai apprécié ta discrétion hier soir, Gordianus. Tu n'as rien dit sur moi à Domitius, même lorsque mon nom a été mentionné.

— J'ai simplement fait ce que tu m'avais demandé.

— Et je t'en remercie. Je te serais reconnaissant d'être tout aussi discret au sujet de la visite de Domitius chez Cicéron.

— Cicéron ne veut pas qu'on en parle ? Pourquoi ?

— Il a ses raisons.

— Cicéron ne veut pas rejoindre Pompée, il ne veut pas qu'on sache qu'il a accueilli Domitius, grommelai-je. A-t-il si peur d'offenser César ?

Tiron fit la grimace.

— Ce n'est pas cela. Bon, je vais te faire une confidence. Domitius n'est pas parti de Corfinium les mains vides.

— On lui a enlevé ses légions.

— Oui, mais pas son or. Quand Domitius est arrivé à Corfinium, il a déposé six millions de sesterces dans le trésor de la cité. La plus grande partie consistait en fonds publics qu'il avait apportés de Rome pour les dépenses militaires. César aurait pu s'en emparer, mais je suppose qu'il ne veut pas être considéré comme un voleur. Il a rendu la somme intégrale à Domitius quand il l'a libéré.

J'en eus le souffle coupé.

— Tu veux dire que Domitius et la racaille qui lui sert d'escorte transportent six millions de sesterces ?

— Dans des malles chargées sur des chariots. Tu comprends maintenant pourquoi il se méfiait tant de César et avait si peur sur la route.

— Que va-t-il faire de tout cet argent ? Le restituer au trésor à Rome ?

— Il va l'utiliser pour aller à Massilia et rallier les Massiliens, bien sûr ! s'esclaffa Tiron. Mais tu saisis pourquoi Cicéron ne veut pas que sa visite s'ébruïte. Si l'argent disparaît — et qui sait ce qui pourrait se passer dans les jours à venir ? — et si la piste mène à Formiae, on pourrait supposer que Domitius a laissé ce trésor chez Cicéron pour qu'il soit en sécurité. De nos

jours, les gens sont prêts à tout. Ce genre de rumeur pourrait attirer des bandits comme des mouches. Des maisonnées entières ont été massacrées pour des sommes bien inférieures, Gordianus. Cicéron n'a pas honte d'accueillir Domitius chez lui, et il n'a pas peur pour lui-même. Mais il doit penser à sa famille. C'est compréhensible.

Ce jour-là, nous fîmes quarante-quatre milles à cheval avant d'atteindre Capua. Le lendemain, nous parcourûmes trente-trois milles et fîmes halte à Beneventum. Chemin faisant. Tiron prit des chevaux frais à plusieurs reprises, en montrant toujours son passeport signé par Pompée. Dans certains relais, il n'y eut aucun problème. D'autres fournisseurs nous traitèrent avec un mépris à peine dissimulé et essayèrent de nous refiler des haridelles. L'un d'eux refusa tout bonnement d'avoir affaire à nous. Il considéra longuement le document, nous dévisagea d'un air glacial et nous pria de déguerpir. Tiron était furieux.

— Sais-tu quelle peine tu encours pour avoir fait fi de ce document officiel ? demanda-t-il à l'homme. La peine de mort !

La gorge de l'homme se serra, mais il ne dit mot. Nous partîmes à la recherche d'un autre relais.

Après une bonne nuit de sommeil à Beneventum, Tiron décida qu'il fallait quitter la voie Appienne et emprunter une vieille route de montagne qui traversait les Apennins d'ouest en est. Tiron appelait cela « un raccourci ». Il insista pour que nous échangeons nos chevaux contre un chariot et un charretier. Au relais de Beneventum, le patron fit la moue quand il vit le sceau de Pompée sur le document. Il essaya d'opposer un refus, mais Tiron n'était pas d'humeur à marchander. Finalement, l'homme nous donna un chariot avec une bâche en toile, et un esclave édenté pour le conduire.

Le chariot ne me paraissait pas nécessaire. Les sacoches de selle convenaient très bien pour nos provisions et, sur des routes escarpées et sinueuses, nous irions plus vite à cheval. C'est ce que j'expliquai à Tiron au moment du départ. Il secoua la tête et me montra du doigt les gros nuages gris qui couronnaient le sommet des montagnes. Un peu plus tard dans la journée, il s'avéra qu'il avait eu raison. Au bout de quelques

milles, alors que nous atteignions les contreforts de la montagne, un déluge de pluie, de neige fondue et de grêle s'abattit sur nous. Tandis que nous étions assis dans le chariot couvert, enveloppés dans des couvertures sèches, le malheureux charretier frissonnait en aiguillonnant les chevaux.

La tempête se déchaîna au point que, pour finir, il fallut s'arrêter dans une petite auberge au bord de la route. Nous y passâmes la nuit, et aussi les trois jours qui suivirent, dans l'énervement, car la tempête continuait de faire rage. Les récriminations ne servaient à rien, mais je ne pus m'empêcher de glisser à Tiron que nous aurions mieux fait de rester sur la voie Appienne. Selon lui, la tempête aurait eu toutes les chances de nous immobiliser, quel que fût notre itinéraire, et nous avions eu de la chance de trouver un endroit confortable. Pour lutter contre l'ennui, l'aubergiste avait dans une petite bibliothèque des rouleaux de parchemin en mauvais état – des romans grecs sans intérêt et de la poésie érotique médiocre – ainsi que plusieurs jeux de société. Au bout de trois jours, je sus que je pourrais mourir heureux si je ne lisais jamais plus d'histoires d'amants naufragés. J'enviais Fortex et le charretier, qui semblaient tous les deux satisfaits de dormir jour et nuit dans l'écurie comme des marmottes.

Tout en jouant au Grand Cirque ou au Pharaon du Nil, je me rendais compte que Tiron, suivant les recommandations de Cicéron, essayait de me tirer les vers du nez. Avec toute la subtilité dont j'étais capable, je le détournais de son objectif.

Enfin la tempête s'apaisa. Une journée plus tard, nous atteignîmes le versant oriental de la montagne. Nous passâmes la nuit dans une auberge nichée au pied d'escarpements rocheux, dans une pinède. Le lendemain matin, en regardant le soleil se lever de la fenêtre de notre chambre au dernier étage, j'aperçus au loin une bande d'un bleu argenté. Tiron déclara que c'était l'Adriatique. Onze jours s'étaient écoulés depuis que nous avions quitté Rome.

Le ciel était limpide. Nous partîmes sans bâcher le chariot. Au bout d'une heure environ, alors que nous franchissions un col étroit, nous nous trouvâmes face à des soldats.

Tout d'abord nous les entendîmes. Les parois de la montagne renvoyaient l'écho sourd de tambours en marche. Tiron donna l'ordre au charretier de s'arrêter. Je tendis l'oreille. En même temps que les tambours, résonnaient au loin le bruit des pas et le cliquetis des armures. Tiron et moi laissâmes le charretier et Fortex dans le chariot. Nous gravâmes un éperon rocheux pour regarder en contrebas. Des milliers d'hommes montaient de la plaine côtière. Dans la lumière du matin, leurs casques formaient comme un ruban étincelant qui serpentait au flanc de la montagne, passait par-dessus les crêtes, franchissait les cols, zigzagait, occupant la route sur toute sa largeur.

— Les hommes de César, ou de Pompée ? demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit Tiron en plissant les yeux pour mieux voir. Je connais les insignes de toutes les cohortes et de toutes les légions, mais ils ne sont pas assez près pour que je puisse les identifier.

— Tu le pourras bientôt, car ils avancent vite. Ils doivent être des milliers. La colonne s'étire en longueur, je n'en vois pas la fin. Je suppose qu'il faudra nous tenir en retrait pour laisser passer toute l'armée. Cela pourrait prendre la journée entière.

Tiron secoua nerveusement la tête.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Ils ne ressemblent pas à une armée vaincue, c'est certain. Ils sont trop disciplinés ! Et trop nombreux ! Si ce sont les hommes de Pompée, ils ne peuvent pas avoir atteint les montagnes sans avoir affronté César. Donc, César a été vaincu. Pompée l'a écrasé, et maintenant Pompée et les sénateurs qui ont fui retournent à Rome.

J'acquiesçai. Mais quelles seraient les conséquences pour Davus et pour Méto ?

D'instant en instant, le martèlement des pas et le cliquetis des armures augmentaient, pareils à des roulements de tonnerre dans le ciel vide.

— Et si ce sont les hommes de César ?

— Je ne sais pas, répondit Tiron en hochant la tête. Peut-être Pompée s'est-il enfui de Brundisium avant que César ait pu l'atteindre, et maintenant César rebrousse chemin, les mains vides. Ou bien est-ce que César, l'ayant pris au piège, ayant anéanti toutes ses forces, retourne vers Rome ? Mais le temps a

dû lui manquer pour faire le siège de la ville. Cela n'a pas de sens. Il s'agit certainement des hommes de Pompée... Par les couilles de Jupiter ! s'exclama Tiron en retenant son souffle.

Tiron jurait si rarement que je le dévisageai, ébahi. Son visage était livide.

— Naturellement, ce ne sont ni les hommes de Pompée ni ceux de César !

— Tiron, tu divagues.

— Tu vois ces éclaireurs, là-bas, en tête des autres ? Tu vois le cercle de cuivre qui brille autour de leur casque ?

— Je les distingue mal..., dis-je en plissant les yeux à mon tour.

— J'en suis sûr, c'est un cercle de cuivre. Et les officiers doivent porter un disque de cuivre sur le plastron de leur cuirasse, avec une tête de lion. Domitius possède des mines de cuivre. Ce sont ses cohortes, les hommes qui l'ont trahi à Corfinium.

— Et qui sont à la poursuite de Domitius pour réclamer leur solde ? suggèrai-je.

Cette remarque ne fut pas du goût de Tiron.

— Peut-être se sont-ils retournés contre César. Mais non. Si c'était le cas, ils auraient sûrement rejoint Pompée.

Affolé, il se tourna vers le chariot où le charretier et Fortex nous regardaient, l'air perplexe.

— Par Pluton ! Nous n'avons pas la possibilité de dissimuler le chariot, la route est bordée de rochers et d'arbres, et cela fait des milles que nous n'avons pas vu de croisement. J'aurais dû échanger le charretier et le chariot contre des chevaux ce matin. À cheval, nous aurions eu une chance de nous cacher.

— Est-ce que cela a de l'importance ? Nous pourrions simplement être des voyageurs innocents qui traversent les montagnes.

— Sur cette route, Gordianus, il n'y a pas de voyageurs innocents.

Il était sur le point de paniquer. J'essayai de le calmer.

— Nous allons nous cacher dans les rochers, Tiron. Le charretier peut rester dans le chariot et leur dire qu'il voyage seul.

— Le charretier leur dira la vérité dès qu'il verra une épée.
— Emmenons-le avec nous, alors.
— Et nous abandonnerions un chariot sur le bord de la route ? Cela aurait l'air encore plus suspect. Ils ne manqueraient pas de partir à notre recherche, et nous découvrirait en quelques minutes. De quoi auraient l'air quatre hommes en train de rôder dans les bois ?

— Tu as raison. Nous n'avons pas d'autre choix que de rester dans le chariot. Quand les éclaireurs arriveront, nous les saluerons d'un geste amical et, d'un sourire, nous leur parlerons du beau temps.

— C'est ce qu'il faut faire, admit Tiron en reprenant son souffle. Il faut crâner. Tu seras le maître et je serai ton esclave. Pourquoi ne rejoindrais-tu pas le camp de César ? Tu as un fils sous ses ordres.

— Oui, c'est ce que nous raconterons, d'autant que c'est en partie la vérité. Éloignons-nous du sommet. Si nous les regardons d'ici, on pourrait nous prendre pour des espions, tu ne crois pas ?

Un vague sourire se dessina sur ses lèvres.

— Retourne au chariot sans moi, j'ai besoin de me soulager.

— Vas-y. N'hésite pas.

— Non, Gordianus, ce n'est pas ma vessie. Une peur comme ça, c'est sur mon ventre que ça agit, dit-il en grimaçant de douleur.

Tiron fonça dans les bois. Je jetai un dernier coup d'œil à la multitude de soldats qui gravissaient la montagne, puis je descendis la pente tant bien que mal et rejoignis les autres.

Tiron revint au chariot juste avant que le premier éclaireur à cheval ne franchisse le col. Le soldat s'avança lentement dans notre direction, tout en scrutant les rochers et les arbres. Il s'arrêta à quelques pas de nous et remarqua la bague en fer que je portais au doigt.

— Qui es-tu, citoyen ? Que fais-tu sur cette route ?

— Je m'appelle Gordianus. Je viens de Rome. Es-tu l'un des hommes de César ?

— C'est moi qui pose les questions, citoyen. Qui sont les autres ?

— Celui-ci conduit le chariot. Je l'ai loué à son maître dans une auberge de l'autre côté des montagnes. Nous avons essuyé une sale tempête, crois-moi. Puissent les dieux vous accorder un temps plus clément que celui que nous avons eu !

— Et ceux-ci, qui sont-ils ?

— Des esclaves. L'un est garde du corps, comme tu peux le voir à sa mine. C'est une bonne chose que nous l'ayons emmené. Nous n'étions pas à un mille de Rome que des bandits nous ont attaqués ; ils nous auraient tués s'ils l'avaient pu, j'en suis sûr. Mais nous n'avons pas eu le moindre ennui depuis.

— Et celui à la peau noire ?

— Un autre esclave. Un philosophe, du nom de Soscaridès.

L'éclaireur nous toisa. C'était le genre d'homme qui n'a que faire des civils.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi vous êtes sur cette route.

Je regardai le cercle de cuivre autour de son casque et m'éclaircis la voix. Avec ses camarades, il avait naguère rejoint Domitius. Et puis il avait fait serment d'allégeance à César – du moins nous le supposons. Et si nous nous trompons ? Si les troupes de Domitius s'étaient retournées contre leur nouveau maître ? César était peut-être mort, et ces troupes retournaient à Rome avec sa tête fichée sur une pique. Mais il me fallait donner une réponse. Je me remémorai les joueurs à la *Taverne du Plaisir* à Rome, qui jetaient les dés en criant « César ! » pour se porter chance. Je respirai profondément.

— J'ai un fils qui sert sous les ordres de César, il fait partie de son état-major personnel. Soscaridès, ici présent, était le précepteur du garçon quand il était jeune. Tu peux me traiter de mauviète, mais je suis à bout de nerfs, je ne peux plus supporter d'attendre des nouvelles sans rien faire à Rome. Voilà pourquoi je suis ici.

— Tu cherches César, alors ?

— Oui.

L'homme me dévisagea longuement.

— Continue de suivre cette route, citoyen, me conseilla-t-il avec un sourire. Tu le trouveras.

Son ton avait changé, tout comme l'expression de son visage. On aurait dit qu'il avait enlevé son masque.

— Jusqu'à Brundisium ? C'est ce que j'ai entendu dire en chemin.

Il sourit mais ne répondit pas. Sa bienveillance avait des limites.

Un second éclaireur survint. Tous deux se retirèrent de l'autre côté de la route et discutèrent en nous surveillant du coin de l'œil. Le second éclaireur poursuivit sa route, le premier revint vers nous.

— Installez-vous confortablement, si vous le pouvez. Vous allez devoir attendre un bon bout de temps. Les soldats vont défiler.

— Sont-ils nombreux ?

— Vous verrez ! s'esclaffa-t-il. Je vais rester ici avec vous jusqu'à l'arrivée de la tête de la colonne. Vous n'aurez pas besoin de répondre aux questions de mon commandant. C'est lui qui décidera s'il vous coupe ou non la tête.

Il sourit : c'était une plaisanterie.

A son tour Fortex éclata de rire : il n'était pas impressionné. Tiron avait l'air calme, résigné même. Le charretier paraissait nerveux.

La colonne surgit au sommet du col ; d'abord les casques dont le cimier était en crin de cheval, puis les officiers qui les portaient, montés sur de magnifiques chevaux. Suivaient les tambours. Le battement régulier se répercutait d'une montagne à l'autre. L'officier qui portait le casque cimier le plus ouvragé fit signe aux autres de continuer, tandis qu'il se détachait de la colonne et s'approchait du chariot au petit galop. Sur le disque en cuivre du plastron de sa cuirasse, brillait une tête de lion qui semblait rugir.

— Dis-moi ce qui se passe ! ordonna-t-il à l'éclaireur, qui lui adressa un bref salut.

— Un voyageur venu de Rome et trois esclaves. L'homme s'appelle Gordianus.

— Gordianus ? reprit l'officier en me jetant un regard pénétrant. Il me semble que j'ai déjà entendu ce nom quelque part ?

— Il a un fils qui fait partie de l'état-major personnel de César.

— Bien sûr ! Gordianus Méto, l'affranchi. Je l'ai rencontré à Corfinium. Tu es donc le père de Méto ? Tu ne lui ressembles pas du tout. Mais c'est tout à fait normal. Je suis Marcus Otacilius, commandant de cohorte. Par Pluton, que fais-tu ici ?

— J'aimerais beaucoup voir mon fils. Comment va-t-il ?

— Il allait bien la dernière fois que je l'ai vu.

— Il n'est pas avec toi, alors ? Cette armée n'est-elle pas celle de César ?

— Si, c'est bien elle. Tous les hommes que tu vois ont fait serment d'allégeance à Gaius Julius César. Mais ayant des affaires à régler sur la côte, César a envoyé ces cohortes en Sicile, pour préserver ses intérêts là-bas.

Cette décision était typique de César : ne pas mettre tout de suite à l'épreuve la loyauté de troupes qui avaient servi sous un général hostile en les lançant à la poursuite de Pompée, mais les affecter ailleurs.

— Mon fils est donc avec César ? Où se trouvent-ils ?

Otacilius hésita, puis fit un signe de tête à l'éclaireur.

— Poursuis ta route. Je vais régler ce problème.

L'éclaireur salua et partit au galop vers la tête de sa colonne. En rangées interminables, les soldats franchissaient le col et continuaient de gravir la montagne. Ils avaient rejeté leur manteau d'hiver en arrière comme une cape, leur armure en écailles métalliques étincelait sur leur poitrine.

— Je ne pense pas qu'il y ait aucun mal à te dire ce que fait César, dit l'officier en souriant. Il est déjà...

Le charretier sortit soudain, fit volte-face et, nous désignant du doigt, s'écria :

— Ils mentent !

Le cheval d'Otacilius prit peur et se mit à galoper nerveusement. Avant même que le commandant ait fait un signe de la main, deux rangées d'hommes se détachèrent de la colonne. En un rien de temps, le chariot fut entouré d'un cercle de lances.

Otacilius reprit le contrôle de sa monture. Il nous foudroya tour à tour du regard.

— Que signifie ?

— Ils mentent ! répéta le charretier édenté en montrant Tiron du doigt. Cet individu trame quelque chose. Mon maître à Beneventum m'a dit de le surveiller. Il possède un document qui porte le sceau de Pompée le Grand.

— Est-ce vrai ? demanda l'officier en me regardant d'un air glacial.

Je sentis mes cheveux se hérissier sur ma tête. J'ouvris la bouche ne sachant pas ce que j'allais répondre.

— Maître, puis-je dire ce que je sais ? demanda Tiron en prenant la parole.

— Bien sûr, Soscaridès.

— C'est ce bon à rien de conducteur qui ment ! expliqua-t-il en s'adressant à l'officier. Lui et moi ne cessons de nous disputer depuis que mon maître l'a engagé. Il m'en veut, il pense que je me la coule douce parce que je suis resté au sec pendant qu'il se faisait mouiller et qu'il peinait à conduire dans les montagnes. Le froid a dû lui monter au cerveau. Donne-lui quelques coups de fouet, et vois s'il continue de raconter la même histoire !

Le charretier fit une moue d'indignation.

— Non, non, je te le jure, ce sont tous des hommes de Pompée. Mon maître me l'a dit. Cela ne lui plaisait pas de donner le chariot, mais il y a été forcé à cause du document que possède ce menteur. Fouille-le, si tu ne me crois pas !

L'officier eut l'air vraiment affligé. Méto était le lien qui nous rapprochait, à la seule condition que je dise la vérité quand je prétendais être son père.

— Qu'as-tu à me dire sur ce document... Gordianus ?

— Par Hercule, Soscaridès, de quoi parle cet esclave ? demandai-je à Tiron en le regardant.

— Je n'en ai aucune idée, maître, répondit Tiron en me regardant à son tour. L'officier peut me fouiller, s'il le désire.

— Je vais être obligé de vous fouiller tous, je le crains.

Otacilius commença par nous confisquer nos armes. Tiron et moi avions chacun un poignard, et Fortex en avait deux. On nous interdit de quitter le chariot pendant que les soldats triaient les affaires qui se trouvaient dans nos sacs. Ils ne

trouvèrent rien d'intéressant. Puis nous dûmes rester debout dans le chariot pendant qu'on nous enlevait nos vêtements un par un.

— Nos pagnes aussi ? demandai-je, en jouant les citoyens scandalisés.

— Je le crains, répondit Otacilius en fronçant les sourcils.

Il tourna la tête et vit des soldats ricaner en passant.

— On regarde droit devant soi, vociféra-t-il.

J'étais là, tout nu, les bras levés.

— Comme tu peux le voir, je n'ai rien à cacher, commandant. Les deux esclaves non plus.

Otacilius eut l'air contrarié, à juste titre.

— Rendez-leur leurs vêtements. Et toi, qu'en dis-tu ? hurla-t-il au charretier qui recula, muet de confusion.

Je me sentis mieux une fois que mon pagne me couvrit les reins.

— J'espère seulement, commandant, qu'en compensation, tu voudras bien me prêter les hommes qu'il faut... et les instruments appropriés... pour châtier comme il se doit ce menteur de charretier.

— Non ! gémit l'homme. Rends-moi à mon maître à Beneventum. Lui seul a le droit de me punir.

— Assez de bêtises ! répondis-je d'un ton sévère. Je t'ai engagé en même temps que j'ai loué le chariot. Tant que tu es à mon service, j'ai le droit de te châtier.

— Pour avoir trompé un officier de l'armée romaine en temps de crise grave, cet esclave risque d'être exécuté selon la loi militaire, et son maître est passible d'une amende, pour le moins, ajouta Otacilius d'un ton glacial.

J'éprouvais une pitié profonde pour le charretier humilié, qui était maintenant à son tour entouré de soldats armés de lances. Si seulement il avait gardé le silence !

— Non, attends ! cria-t-il en se précipitant vers Otacilius avec l'énergie du désespoir.

Un des soldats lui donna un coup de lance. Du sang gicla sur son épaule. Il la serra très fort en gémissant et s'écria :

— Là-haut, sur cet escarpement. Ils sont montés là, tous les deux, avant l'arrivée des troupes, pour vous espionner !

— La curiosité n'est pas un crime, répondit Otacilius.

— Mais ne comprends-tu pas ? C'est à ce moment-là qu'ils ont dû cacher le document ou le détruire. Ils vous ont vus arriver, et ils s'en sont débarrassés. Va voir ! C'est là que tu le trouveras.

— Cet esclave, avec ses mensonges, te fera fouiller chaque arpent de terrain entre ici et Beneventum, si tu l'écoutes, intervint Tiron écoeuré, en roulant les yeux. Espèce d'imbécile ! Si tu cesses de mentir et si tu dis la vérité, le commandant se montrera peut-être clément et t'accordera une mort rapide.

Otacilius serra les dents et me regarda fixement. Je fis l'offensé et le dévisageai à mon tour. Otacilius ne nous avait pas rendu nos poignards. Cela signifiait qu'il n'avait pas encore pris de décision à notre sujet. Enfin il appela d'autres soldats dans la colonne.

— Vous, allez fouiller ces rochers là-haut. Rapportez tout ce qu'un voyageur aurait pu laisser : ce qui ressemblerait à un sac ou à une bourse, et tout parchemin, même si ce n'est qu'un fragment ou s'il est en partie brûlé.

Ils ne trouveront sûrement rien, pensai-je. Tiron avait été en ma compagnie sur le gros rocher. Il n'avait pas parlé du passeport, et je ne l'avais pas vu le cacher. La seule trace du passage d'un homme que les soldats avaient des chances de trouver, songeai-je avec regret, c'était ce qu'avait déposé Tiron lorsqu'il s'était esquivé pour aller se soulager...

Tout à coup il me vint à l'esprit que Tiron n'était pas resté en arrière à cause de son dérangement intestinal. Il était parti se débarrasser du document.

Le parchemin brûle facilement. On peut aussi le déchirer, l'écraser à coups de bâton, le mâchonner entre ses dents, même l'avalier. Mais Tiron l'avait-il détruit sans laisser de trace ou simplement caché, en pensant le récupérer après le passage des troupes de César ? J'évitai de le regarder, craignant que mon expression ne me trahisse. J'observai plutôt les soldats qui gravissaient tant bien que mal l'escarpement. Enfin, incapable de supporter plus longtemps l'incertitude, je jetai un coup d'œil dans la direction de Tiron. À l'instant où nos regards se croisèrent, je sus, comme s'il me l'avait dit, qu'il n'avait pas

détruit le document, mais qu'il s'était contenté de le cacher. J'eus un pincement au cœur.

Peut-être, pensai-je, les soldats se contenteraient-ils d'examiner le sommet dénudé. Mais, je le savais en mon for intérieur, c'était un vain espoir ; ces hommes étaient entraînés à suivre des pistes, à repérer des traces, à dénicher des cachettes. Leur commandant leur avait ordonné d'aller chercher quelque chose et de le rapporter. Ils s'exécuteraient.

Tiron, Fortex et moi attendions, debout dans le chariot. Le charretier serrait d'une main son épaule blessée et sanglotait. Rangée après rangée, les soldats défilaient. L'attente angoissée se prolongeait comme au théâtre lorsqu'on pressent un revirement de situation.

Enfin, les soldats redescendirent de la colline. Ils avaient découvert non pas un seul objet, mais plusieurs. Près de quelle route romaine ne trouve-t-on pas de détritius ? Il y avait des débris de vieille chaussure, qu'un animal avait mordillée de ses dents pointues ; un morceau d'ivoire, sans doute le manche d'une sorte de strigile, qui sert à se nettoyer la peau ; des lambeaux de tissu, restes d'un pagne d'enfant qu'on avait jeté. La trouvaille qui avait le plus de valeur était une drachme grecque en argent, tellement ternie qu'elle était devenue toute noire.

— Nous avons également trouvé ceci, commandant : un rouleau très serré, coincé entre des rochers sur l'autre versant de la montagne.

Le soldat tendit un parchemin à Otacilius, qui le déroula. Son visage s'allongea.

— Un passeport, dit-il d'une voix posée. En conformité avec le sénatus-consulte. Signé de Pompée lui-même. Avec le cachet de sa chevalière.

Otacilius me dévisagea par-dessus le parchemin.

— Comment expliques-tu cela, Gordianus ? Si tu es vraiment Gordianus...

Les soldats défilaient toujours. L'un après l'autre, ils lançaient de côté de rapides coups d'œil où l'on devinait tantôt le mépris, tantôt la simple curiosité. Quelques-uns nous regardaient même avec pitié. Quatre hommes aux bras liés derrière le dos, attachés les uns aux autres par les chevilles et conduits par un commandant à cheval, quel spectacle affligeant ! Un fantassin fermait la marche, les aiguillonnant à coups de lance.

Le charretier, le dernier des quatre, à bout de forces à cause de sa blessure à l'épaule, traînait la jambe. Le sentier qui longeait la route pavée était rocailleux et inégal. De temps à aune, le charretier trébuchait, imprimant une secousse à la corde qui reliait nos chevilles ; aussi Fortex était-il projeté en avant contre Tiron, lequel était à son tour projeté contre moi. À chaque fois, le fantassin donnait au charretier un petit coup de lance, et celui-ci gémissait.

Otacilius m'observait de temps à autre par-dessus son épaule, mais son visage était impénétrable. Une autre corde nous reliait l'un à l'autre. Otacilius avait enroulé une extrémité autour de mon cou et tenait l'autre serrée dans son poing. Malgré tous mes efforts pour hâter le pas et laisser du mou à la corde, j'eus bientôt le cou terriblement endolori, la peau à vif. J'avais de la chance d'avoir encore la tête sur les épaules.

Nous aurions pu mourir quelques instants après qu'Otacilius eut découvert nos mensonges. Notre présence sur la route était une anomalie à laquelle personne ne s'attendait, un obstacle à la progression de l'armée, un problème qu'il fallait régler. Le commandant aurait pu nous faire tous exécuter sur-le-champ. Dès qu'était apparu le passeport de Pompée, j'avais pris mon courage à deux mains et décidé de faire face. Pour oublier l'horreur de la situation, je laissai monter en moi une vague de récriminations. Si seulement Tiron avait eu

l'intelligence de détruire le passeport plutôt que de le cacher. Si seulement nous étions restés sur la voie Appienne plutôt que de prendre le « raccourci » de Tiron. Si seulement nous avions traîné le charretier dans les bois et lui avions tranché la langue avant l'arrivée du premier éclaireur. Si seulement nous avions laissé le chariot ce matin... Les regrets tourbillonnaient dans mon esprit tandis que nous descendions péniblement.

— Qui sont ces misérables ? demanda un soldat.

— Des espions, répliqua un autre.

— Que va-t-on leur faire ?

— Les pendre la tête en bas et les écorcher vifs !

Terrifié, le charretier hurla et trébucha à nouveau. Une fois encore, les soldats qui passaient pouffèrent de rire. La plus minable troupe de mimes d'Alexandrie n'aurait pu donner spectacle plus drôle.

Quelles étaient les intentions d'Otacilius ? Il ne nous avait pas encore tués, ce qui nous laissait quelque espoir. Il supposait que nous étions des espions. Mais je soupçonnais que l'armée romaine, quand il s'agit d'espions, comme les juges quand il s'agit d'esclaves, ne connaît qu'un seul moyen d'arracher des secrets : la torture.

On nous avait épargnés, mais pour terminer comment ? Il m'était plus facile de ressasser une multitude de récriminations que d'envisager des réponses à ces questions.

— Gordianus, murmura Tiron derrière moi. Quand nous arriverons...

— Silence ! cria Otacilius en jetant un regard furieux par-dessus son épaule.

Un homme plus cruel que lui aurait pu tirer violemment sur la corde qui m'enserrait le cou pour faire bonne mesure, mais le doute assombrissait son visage. Si j'étais celui que je prétendais être, j'étais le père d'un confident de César, un homme que connaissait Otacilius. Par ailleurs, j'avais menti à propos du passeport, qui établissait un lien avec Pompée, et si le charretier disait la vérité, Tiron n'était pas mon esclave Soscaridès, mais le véritable chef de notre petit groupe. Avais-je également menti en prétendant être le père de Méto ? Otacilius était confronté à

un dilemme. Son instinct de soldat lui conseillait d'en référer à un supérieur.

Il me vint à l'esprit que je pourrais peut-être m'en sortir sans qu'on me coupe le cou, en proclamant obstinément mon identité, mais à la seule condition de trahir Tiron. Comment expliquer le passeport autrement ? Une fois son nom révélé, on pourrait appeler des officiers supérieurs pour l'identifier malgré son déguisement. En tant que secrétaire de Cicéron, Tiron était bien connu dans le forum. Serait-il relâché comme l'avait été Domitius et renvoyé auprès de Cicéron sans qu'on lui fasse le moindre mal ? J'en doutais. Tiron n'était pas Domitius. C'était un citoyen et un membre de la maison d'un sénateur, mais seulement parce qu'il avait été affranchi par Cicéron. Qu'advierait-il d'un ancien esclave qui voyageait sous une fausse identité et avait menti effrontément à un officier romain ? Impossible de croire qu'on le libérerait purement et simplement.

Notre marche était toujours aussi pénible. Enfin nous atteignîmes une large prairie qui dominait la plaine côtière et l'Adriatique pareille à un miroir dans le lointain. C'était vraisemblablement dans cette prairie qu'on avait installé le camp, la nuit précédente. Une seule grande tente se dressait encore.

Malgré ma confusion d'esprit, je me demandais combien de soldats j'avais vus au cours des dernières heures. Si l'armée comprenait toutes les forces de Domitius venues de Corfinium, elle se composait de trente cohortes en tout, avec six cents hommes dans chaque cohorte. Maintenant, je savais à quoi ressemble un corps d'armée de dix-huit mille hommes. De combien d'hommes César disposait-il en Italie pour pouvoir se passer de tant de troupes et les envoyer en Sicile ?

Otacilius nous conduisit vers la tente, où des soldats avaient commencé à enlever les piquets. Un jeune officier revêtu d'une splendide armure en sortit. Il avait sous le bras un casque avec un élégant cimier en crin de cheval. Mais pas de disque en cuivre avec une tête de lion sur le plastron de sa cuirasse : ce n'était pas un homme de Domitius. Pourtant, Otacilius sauta promptement à terre et le salua avec respect.

— Par les couilles de Jupiter ! marmonna Tiron derrière moi.

Je regardai l'officier plus attentivement. La peur et la fatigue, probablement, m'empêchèrent de le reconnaître immédiatement. Pourtant, on ne pouvait se tromper en voyant son visage de brute qui avait gardé quelque chose d'enfantin. Vus de profil, son nez cassé, son menton proéminent et ses sourcils broussailleux le faisaient ressembler à un lutteur en colère. De face, ses joues bien remplies, sa bouche souriante, ses yeux expressifs lui donnaient l'air d'un poète sans prétention. Les femmes le trouvaient fascinant, les hommes lui faisaient confiance ou s'en méfiaient instinctivement.

Otacilius s'entretint avec lui à voix basse. J'entendis mentionner mon nom. L'homme se tourna vers moi. Son regard traduisit la surprise, puis la stupeur. Il écarta Otacilius d'un geste brusque et s'élança à notre rencontre en ôtant son casque et en dégainant sa courte épée. Il m'empoigna par l'épaule et pointa la lame sur mon cou. Je retins mon souffle.

L'instant d'après, ses bras velus m'enlaçaient, me serraient contre son torse puissant. La corde que j'avais eue autour du cou gisait par terre, coupée en deux.

— Gordianus ! s'écria-t-il, en s'écartant de moi pour que je voie de près les traits familiers de son visage.

— Marc Antoine, murmurai-je, et je m'écroulai sur le sol, évanoui.

J'entendis des voix et, petit à petit, me rendis compte que je me trouvais dans un espace clos, pas exactement une pièce, mais une sorte d'abri éclairé d'une lumière douce.

— Passer une corde autour du cou d'un citoyen de cet âge et lui imposer une marche forcée, c'est impensable !

— Il fallait attacher les prisonniers, tribun. C'est la procédure habituelle quand on soupçonne quelqu'un d'être un insurgé ou un espion.

— Si tu avais tué le père de Gordianus Méto, cela n'aurait auguré rien de bon pour toi qui commences ta carrière dans l'armée de César, commandant.

— Je n'ai fait que suivre le règlement, tribun.

Je me trouvais dans une vaste tente, allongé sur une paillasse, couvert d'une mince couverture.

— Il reprend conscience.

— C'est heureux pour toi ! Tu peux disposer, Marcus Otacilius. Rejoins ta cohorte.

— Mais...

— S'il te voit, il risque fort de rendre l'âme ! Tu as fait ton rapport. Maintenant, va-t'en.

J'entendis un froissement d'étoffe, un pan de tente se souleva, le jour entra dans la tente, puis le visage de Marc Antoine m'apparut soudain.

— Comment vas-tu, Gordianus ?

— J'ai soif. J'ai faim. Mes pieds me font mal.

— Tu parles comme un soldat qui a fait une marche pénible ! s'esclaffa Marc Antoine.

Je réussis à me mettre sur mon séant. J'avais la tête qui tournait.

— Je me suis évanoui ?

— Ça n'a rien d'étonnant. Une marche forcée, ni eau ni nourriture. Et à voir les marques sur ton cou, on dirait que cet imbécile d'Otacilius t'a à moitié étranglé.

Je me tâtai le cou. La chair était sensible et meurtrie, mais il n'y avait pas de sang.

— J'ai cru un instant qu'il allait m'exécuter.

— Il n'est pas assez sot pour ça. Nous en reparlerons plus tard quand tu auras eu à manger et à boire. Ne te lève pas. Reste assis sur le lit de camp. Je vais te faire apporter quelque chose. Mais dépêche-toi. Il faut démonter la tente. J'ai l'intention de partir dans moins d'une heure.

— Et moi ?

— Tu m'accompagnes, bien sûr.

— Pas pour remonter tout là-haut, dis-je d'une voix plaintive.

— Non. Jusqu'à Brundisium. César a besoin de moi pour encercler l'ennemi et lui porter le coup de grâce.

La compagnie de Marc Antoine se composait d'une centaine de cavaliers. César l'avait envoyé escorter les soldats qui

devaient se rendre en Sicile jusqu'au pied des Apennins, puis il devait rejoindre le gros des troupes. Son contingent était réduit afin de pouvoir se déplacer rapidement. Chaque homme était un vétéran de la guerre des Gaules, endurci à la bataille. Marc Antoine se vantait de ce que sa centurie triée sur le volet valait bien deux cohortes.

Il m'invita à chevaucher à ses côtés, à la tête de la compagnie. Les esclaves eurent la permission de voyager dans le chariot à bagages. Marc Antoine supposa que Fortex était mon garde du corps personnel. Il ne démasqua pas Tiron, même en s'en approchant. J'en fus d'autant plus surpris qu'aucun homme à Rome ne détestait davantage Cicéron, et je craignais qu'il ne reconnaisse son secrétaire sous son déguisement ; mais Marc Antoine accepta l'explication que je lui donnai :

Tiron était l'ancien précepteur de Méto, Soscaridès. Il lui jeta à peine un regard. « Marc Antoine n'est pas naïf, m'avait dit un jour Méto, mais il n'est pas compliqué, il est aussi facile à comprendre que le latin de César. » Apparemment, il s'attendait à ce que tout le monde fût, comme lui, sans détours.

Quant au charretier, il était arrivé à la prairie épuisé et fiévreux à la suite de sa blessure à l'épaule. Sous l'emprise du délire, il ne pouvait répondre à des questions ou dire ce qu'il avait sur le cœur. On le mit dans le chariot à bagages avec Tiron et Fortex. Je trouvai judicieux de prétendre que son délire avait commencé avant notre rencontre avec Otacilius.

— Le malheureux a attrapé une fièvre quand nous avons franchi la montagne. Sans doute n'avait-il plus tous ses esprits quand il s'est réveillé ce matin. Il a raconté des tas de balivernes au commandant de la cohorte.

— Pourtant il avait raison pour ce passeport, n'est-ce pas ? remarqua Marc Antoine en regardant droit devant lui et en me montrant son profil de lutteur.

— Oui. Je ne suis pas très fier de moi. J'ai dit à mon esclave, Soscaridès, de cacher le passeport jusqu'à ce que les troupes soient passées. C'était peut-être stupide de ma part, mais je pensais que cela pourrait nous éviter bien des ennuis. Au lieu de cela, on m'a pris en flagrant délit de mensonge. Je ne peux

reprocher au commandant d'avoir eu alors des soupçons à mon égard.

— Mais, Gordianus, comment diantre as-tu pu te procurer un tel document ? Signé par Pompée lui-même, qui plus est !

Je décidai d'éluder la question plutôt que de mentir.

— Je ne sais pas comment j'aurais pu autrement me procurer de nouveaux chevaux à chaque étape. J'ai pu avoir ce privilège... grâce à Cicéron.

Ce n'était pas tout à fait un mensonge.

— J'ai passé deux nuits dans sa villa à Formiae.

— Cette ordure !

Marc Antoine se tourna pour me regarder droit dans les yeux. Son visage vu de face était devenu aussi terrifiant que son profil.

— Tu sais comment j'aimerais que tout ceci se termine ? Avec la tête de Cicéron fichée au bout d'une pique ! Depuis que ce salaud a assassiné mon beau-père, en réprimant la prétendue conjuration de Catilina, il a passé son temps à me calomnier. Je ne sais pas comment un homme bien comme toi peut rester ami avec une créature aussi immonde.

— Cicéron et moi, nous ne sommes pas exactement des amis...

— Inutile de te justifier. César est comme toi. Toutes les fois que le nom de Cicéron survient dans la conversation, nous nous disputons. Il me dit de cesser de divaguer. Je lui demande pourquoi il éprouve de la sympathie pour ce scélérat. « Un jour, Cicéron peut s'avérer utile », répond-il, comme si c'était un argument de poids.

« Eh bien, je suppose qu'il t'a été utile en te donnant ce passeport signé de Pompée ! dit en riant Marc Antoine. Mais pour finir il t'a causé pas mal d'ennuis. Tu as gravi à cheval un versant de l'Italie, mais il t'a fallu descendre l'autre à pied ! Tu as vraiment de la chance que Marcus Otacilius t'ait amené directement à moi, sinon on aurait bien pu te trancher la tête. En fait, tu as toujours eu de la chance. Imagine donc, le père de Gordianus Méto soupçonné d'espionner pour Pompée ! Quel monde étrange !

— Peut-être est-il plus étrange que tu ne le supposes, marmonnai-je entre mes dents.

— Bon, nous ferons le point quand nous arriverons à Brundisium.

Il semblait soulagé d'en avoir fini avec cette question, mais ses paroles me troublèrent. Que restait-il à régler, si Marc Antoine avait cru mon histoire ?

Il y avait bien sûr le problème du charretier. Que se passerait-il quand son délire cesserait ? Et si on reconnaissait Tiron ? Comment pourrais-je expliquer qu'il s'était déguisé en Soscaridès avec ma complicité ? Maintenant il n'était plus question de trahir Tiron.

— Tu as l'air pensif, Gordianus, dit Marc Antoine. Ne t'en fais pas, tu vas bientôt voir Méto ! Après cette nuit, il nous restera trois journées de voyage harassantes pour arriver à Brundisium. Si ta chance se poursuit, nous arriverons juste à temps pour assister à la dernière bataille de Pompée.

Cette nuit-là, nous campâmes à un demi-mille de la route, dans un vallon niché entre des collines. Marc Antoine fit remarquer que l'endroit était facile à défendre.

— Courons-nous vraiment le danger d'être attaqués ? demandai-je. Les montagnes sont à notre droite, la mer à notre gauche. Derrière nous, Corfinium est bien protégé par les troupes de César. Devant nous, Brundisium est encerclé par nos soldats. Nous ne craignons rien, nous sommes comme des lapins au fond de leur terrier.

— C'est vrai. Mais après tant d'années passées en Gaule, je n'établis jamais un camp sans penser que quelque ennemi invisible peut rôder aux alentours.

— Dans ce cas, pourrais-tu me rendre mon poignard ? Celui que m'a confisqué Otacilius. Il a également pris les poignards de mes esclaves.

— Naturellement. Dès que nous aurons installé le camp.

Les hommes enlevèrent rapidement leur armure et se mirent à dresser les tentes, creuser une fosse pour les latrines, et allumer un feu. J'allai à la recherche du chariot à bagages.

Tout près, des soldats s'étaient rassemblés pour regarder quelque chose par terre, tout en conversant.

— La fièvre a dû l'emporter.

— Cela peut arriver très vite, avec une blessure comme la sienne. J'ai vu des hommes plus forts saigner moins et mourir plus vite.

— De toute façon, ce n'était qu'un vieil esclave. Et d'après ce que j'ai entendu dire, un fauteur de troubles.

— Voici l'ami du tribun. Laissez-le passer.

La foule s'écarta. Je m'approchai et vis le corps du charretier par terre. Il avait les bras croisés sur la poitrine et les yeux fermés.

— Il a dû mourir pendant la journée, expliqua un soldat qui regardait le cadavre. Il était mort quand nous sommes venus décharger le chariot.

— Où sont les deux esclaves qui étaient avec lui dans le chariot ? demandai-je en jetant un regard circulaire.

Tiron et Fortex apparurent. Aucun d'eux ne dit mot.

Appelés à une autre tâche, les soldats se dispersèrent. Je m'agenouillai à côté du corps et le retournai. En dehors de la blessure à l'épaule, il y en avait plusieurs autres, là où on lui avait donné des coups de lance pour le faire avancer, mais elles semblaient superficielles. Ses chaussures étaient minces, ses pieds couverts d'ampoules saignaient. La corde avait entaillé la peau autour de ses chevilles. Il semblait avoir autour du cou de légères ecchymoses, à peine visibles en cette fin de journée. Instinctivement, je portai la main à mon cou, là où la corde l'avait écorché. Mais on n'avait pas passé de corde autour du cou de l'esclave.

Tiron et Fortex m'observaient. Je levai les yeux et leur adressai la parole à voix basse.

— Il a été étranglé, n'est-ce pas ?

Tiron arqua un sourcil.

— Tu as entendu ce qu'ont dit les soldats. Il est mort de la fièvre qu'il avait contractée à la suite de sa blessure. Il était vieux et faible. La descente de la montagne l'a tué. Tout était sa faute.

— Ces plaques sur son cou...

— C'est peut-être son foie, suggéra Tiron.
Je me redressai et le regardai droit dans les yeux.
— Je crois qu'il a été étranglé. C'est toi, Tiron ?
— Bien sûr que non. Fortex est entraîné à ce genre de
besogne.
Fortex évita de croiser mon regard.
— Il fallait le faire, Gordianus, murmura Tiron. Et s'il s'était
remis et avait recommencé à parler ?
Je le dévisageai.
— Ne me juge pas, Gordianus ! Dans une période comme
celle-ci, un homme est contraint de commettre des actes qui
vont à l'encontre de sa propre nature. N'aurais-tu pas agi de
même ?
Je détournai la tête et me dirigeai vers le feu de camp.

Marc Antoine ne posa jamais de questions sur le décès prématuré du charretier. Il était habitué à voir des hommes mourir subitement à la suite de blessures qui ne paraissaient pas mortelles. Et sans doute avait-il d'autres soucis.

Le lendemain matin, les soldats jetèrent le cadavre dans la fosse des latrines et le recouvrirent de terre. La mort d'un esclave ne méritait pas d'autre cérémonie.

Au moment du départ, Marc Antoine fit une simple remarque : il serait souhaitable de contacter le propriétaire de l'esclave quand j'en aurais la possibilité, pour lui faire savoir ce qu'il était advenu de son chariot et du charretier.

— Si tu crois qu'il est du genre chicanier, tu pourrais lui offrir une somme symbolique ; de toute évidence, l'esclave n'avait pas grande valeur. Et puisque le propriétaire honorait ton passeport officiel, en principe tu ne lui dois rien. S'il est mécontent, qu'il intente donc un procès à Pompée ! s'esclaffa Marc Antoine. Les civils subissent toujours des pertes en temps de guerre : leurs biens sont endommagés, leurs esclaves s'enfuient. Dans un pays comme la Gaule, les habitants ont dû se débrouiller tout seuls. Ici en Italie, ce sera différent. Quand tout rentrera dans l'ordre, il y aura une multitude de litiges : des procès en dommages et intérêts, des demandes d'indemnités, des requêtes pour des dégrèvements. Les cours de justice seront embouteillées. César devra régler de nombreux problèmes.

— Il en sera de même pour les avocats ; Cicéron, par exemple.

— Oui, s'il est encore de ce monde, précisa Marc Antoine.

La route côtière, droite et plate, n'était pas en très bon état. Les tempêtes de l'hiver avaient endommagé certains tronçons, les ruissellements avaient arraché les pierres et détruit l'infrastructure. Le déferlement d'une multitude de soldats, de

véhicules et de chevaux – d’abord l’armée de Pompée, puis celle de César – avait aggravé la situation. Mais malgré la boue et le crottin, nous parcourûmes plus de quarante milles ce jour-là, de même que le lendemain et le surlendemain.

Quelques années auparavant, j’avais escorté Marc Antoine de Ravenna à Rome. De nouveau, je trouvais sa compagnie fort agréable. On le disait grand amateur de beuveries, que ce soit sur un champ de bataille en Gaule, dans une folle soirée sur le Palatin, ou dans l’enceinte du Sénat à Rome. Il avait une foule d’histoires à raconter et il appréciait les miennes, du moment qu’il s’agissait de femmes à scandale, de polémiques entre politiciens, de procès pour meurtre, ou, mieux encore, des trois à la fois. C’est à peine si je voyais Tiron, qui voyageait dans le chariot à bagages et gardait profil bas.

Nous approchâmes de Brundisium en fin de soirée, le troisième jour – un jour après les ides de mars, un jour avant les fêtes de Bacchus. Des hommes de guet postés au sommet d’une petite colline à l’est de la route nous repérèrent. Un centurion vint accueillir Marc Antoine. L’homme était rouge d’excitation.

— Tribun, tu es arrivé juste à temps !

— Pourquoi donc ?

— Je ne suis pas sûr, mais les hommes postés sur l’autre flanc de la colline poussent des hourras. Il se passe quelque chose dans la baie.

— Montre-nous le chemin, répliqua Marc Antoine.

J’hésitai à les suivre, ne sachant pas quel était mon statut, maintenant que nous avions atteint le théâtre des opérations. Marc Antoine se retourna vers moi.

— Tu ne viens pas, Gordianus ?

Nous gravâmes la petite colline. On avait dressé plusieurs tentes au sommet, et un contingent assez important de soldats faisait le guet. Vers le nord, dans la direction d’où nous étions venus, on embrassait d’un coup d’œil toute la plage et la route côtière sur des milles et des milles. C’est pourquoi le centurion nous avait vus approcher depuis des heures.

Vers le sud, on dominait la cité, la baie et la mer. Le centurion nous conduisit à un emplacement stratégique où la vue était parfaitement dégagée. Tout semblait paisible.

— On dit que c'est à cet endroit même que se trouvait César quand il a préparé le siège, annonça-t-il fièrement.

La ville fortifiée de Brundisium est située sur une péninsule au fond d'une baie. Un petit détroit relie cette baie protégée à l'Adriatique. La façon la plus simple de se représenter la ville, telle qu'elle pourrait apparaître sur une carte, est de lever la main droite et de former un C à l'envers. L'espace entre l'index et le pouce figure la péninsule sur laquelle est bâtie la ville ; l'index et le pouce, les chenaux nord et sud ; le poignet, le détroit à travers lequel les navires doivent passer pour atteindre la mer.

De notre promontoire, nous pouvions voir la ville, un ensemble de maisons d'habitation, d'entrepôts et de temples, serrés les uns contre les autres à l'intérieur de hautes murailles. Nous apercevions nettement les soldats de Pompée sur les tours et les parapets ; leurs casques et leurs lances étincelaient au soleil couchant. Tout au long de la muraille ouest, qui se dressait entre les chenaux nord et sud, campait l'armée de César. Les forces qui assiégeaient la ville étaient impressionnantes. On avait rassemblé sur plusieurs rangées des catapultes et des machines de guerre, ainsi que des tours montées sur des roues, plus hautes que les murs de la ville.

Mais je ne vis rien qui fût susceptible d'attirer l'attention des hommes de guet sur le flanc de la colline. Les tours et les machines de guerre étaient au repos.

— Regardez là-bas ! cria Marc Antoine en désignant la mer.

Une flotte de gros navires approchait, venant du large. Plusieurs avaient déjà atteint l'entrée de la baie et semblaient manœuvrer pour y pénétrer en file indienne. Je trouvai cela d'autant plus surprenant que, dans le passé, j'étais entré en bateau dans le port de Brundisium et en étais ressorti. Je savais que l'ouverture était assez profonde et assez large pour permettre à plusieurs navires d'avancer de front. Pourtant ceux-ci essayaient, semble-t-il, d'entrer un à un en restant aussi près du centre que possible.

Quand le premier navire pénétra dans le détroit, je compris la raison d'une telle manœuvre. Ce que je voyais était si insolite que j'eus de la peine à en croire mes yeux. À l'endroit le plus

étroit, on avait construit de grandes jetées qui partaient des deux promontoires et se prolongeaient loin dans la mer. Ces brise-lames se rejoignaient presque au centre – du moins est-ce l'impression qu'on avait de loin – et fermaient presque le port. Des petites tours érigées à intervalles réguliers de chaque côté de ces constructions étaient équipées de catapultes et de balistes.

— Par Hercule, que vois-je là ? chuchota Marc Antoine, aussi déconcerté que moi par ce spectacle, il tourna la tête et promena son regard sur les autres guetteurs. Debout sur un rocher voisin, un petit homme barbu observait la scène, les bras croisés.

— Vitruvius ! cria Marc Antoine.

L'homme cligna des yeux et regarda vers nous.

— Vitruvius ! Dis-moi ce qui se passe !

L'homme descendit tant bien que mal du rocher et accourut. Il salua Marc Antoine.

— Tu nous a rejoints, tribun !

— Cela, c'est évident, Marcus Vitruvius. Ce que nous voyons là-bas l'est beaucoup moins. Que diantre se passe-t-il ?

Vitruvius tourna son regard vers le port, mais il était si petit que le sommet de certains arbres sur la colline lui bouchait la vue.

— Si nous pouvions aller dans un endroit plus élevé, tribun...

Nous le suivîmes jusqu'à un gros rocher. Il grimpa dessus, croisa les bras et embrassa le port du regard.

— Maintenant, tribun, si je peux t'expliquer la situation...

Il avait le ton condescendant typique des soldats du génie, même quand ils s'adressent à des supérieurs, si ces supérieurs en savent moins qu'eux sur l'art des fortifications et les mathématiques.

— Il y a sept jours, nous sommes arrivés devant Brundisium, commença Vitruvius en s'éclaircissant la voix. César s'est mis immédiatement à encercler la ville et le port, plaçant la plus grande partie de ses six légions devant la muraille, mais s'assurant aussi le contrôle des promontoires nord et sud de l'entrée de la baie. Notre commandant espérait

prendre au piège non seulement Pompée, mais aussi les deux consuls et les nombreux sénateurs qui se trouvaient avec lui, pour les contraindre à négocier immédiatement et à parvenir à un accord qui mettrait fin à la crise.

— Mais..., souffla Marc Antoine.

— Selon nos services de renseignements, Pompée avait rassemblé une flotte considérable, ce qui nous semblait de mauvais augure. Pourtant il n'y avait que quelques navires dans le port. Où était partie la flotte ?

Hélas ! Avant notre arrivée, Pompée avait embarqué les consuls, les sénateurs et une bonne partie de son armée sur des navires à destination de Dyrrachium, de l'autre côté de l'Adriatique, pour les mettre en sûreté. Toujours à la recherche de la paix, César a essayé de négocier directement avec Pompée. Le Grand Homme a répondu qu'aucun accord légitime ne pouvait être conclu en l'absence des consuls. Donc il n'a plus été question de négociations.

« Grâce aux renseignements en provenance de Brundisium, où Pompée a traité avec mépris les habitants, devenus très désireux d'aider César, nous avons su que Pompée avait gardé vingt cohortes. Non pas pour tenir la ville indéfiniment – comment serait-ce possible avec seulement douze mille hommes contre un nombre trois fois supérieur ? –, mais assez longtemps pour que sa flotte arrive à Dyrrachium, débarque la première série de passagers et revienne à Brundisium le chercher, lui et ses hommes.

« Notre commandant, après avoir poursuivi Pompée jusqu'ici, n'avait aucune intention de le laisser échapper. Il est venu me trouver. « Toi, Vitruvius, officier du génie, tu dois les arrêter ! Nous devons empêcher les navires de Pompée de rentrer dans le port quand ils reviendront, ou s'ils y parviennent, nous devons les empêcher de reprendre la mer. Je n'ai pas de navires, et mes hommes ne peuvent pas marcher sur l'eau, ce problème concerne donc le génie, Marcus Vitruvius. Peux-tu fermer le port ? » Je lui ai répondu que c'était possible. « Alors, mets-toi à la tâche, Vitruvius ! »

Le petit homme agita le bras en direction du port.

— Vous voyez d’ici le résultat. Nous avons commencé par construire de grands brise-lames de terre et de pierre de chaque côté de l’entrée du port, là où l’eau est peu profonde. Malheureusement, à mesure que le travail avançait et que nous atteignions une zone plus profonde, il était impossible d’empêcher les ouvrages de terre de se désagréger. Alors nous avons construit un radeau de trente pieds carrés à l’extrémité de chaque brise-lames, et nous avons ancré chaque radeau aux quatre angles pour qu’il ne soit pas emporté par les vagues. Une fois ces plates-formes mises en place, nous avons ajouté d’autres radeaux, nous les avons reliés solidement et les avons couverts d’une chaussée de terre, afin qu’ils soient aussi stables qu’un véritable brise-lames, même s’ils flottent sur les vagues. Si vous regardez attentivement, vous verrez qu’on a mis des claies tout au long des chaussées de chaque côté, pour protéger les soldats qui vont et viennent. Tous les quatre radeaux, nous avons construit une tour de deux étages pour nous défendre si nous sommes attaqués depuis la mer. Notre objectif, naturellement, consiste à fermer complètement le port.

— Et c’est toi qui as eu cette idée ? repartit Marc Antoine.

— En fait, à en croire les historiens grecs, Xerxès, le roi de Perse, a fait quelque chose de semblable quand il a construit un pont sur l’Hellespont et fait passer son armée d’Asie en Europe, expliqua Vitruvius, un large sourire aux lèvres. Je me suis toujours demandé comment il avait réalisé un tel exploit. Sans doute a-t-il employé une technique identique, en ancrant des radeaux et en les reliant les uns aux autres.

Méto m’avait souvent dit que César, du temps où il livrait bataille aux Gaulois, avait fait appel aux soldats du génie qui avaient accompli des prouesses. Sous son commandement, des hommes avaient jeté des ponts sur les rivières et les gouffres, creusé d’énormes tranchées, des canaux et des tunnels, et construit de grandes tours et des engins pour assiéger les villes. Mais il innovait en essayant de boucler complètement un port.

Marc Antoine était manifestement impressionné.

— Comment a réagi Pompée en voyant tous ces travaux ? Tu ne vas pas me dire qu’il a tout observé sans rien faire, une fois qu’il a compris ce qui se passait.

— Bien sûr que non, répondit Vitruvius. Une fois passé l'étonnement, le Grand Homme a réquisitionné les plus grands navires marchands restés au port et les a équipés de tours de siège de trois étages. Les navires font chaque jour des sorties jusqu'à l'entrée du port pour essayer de briser nos radeaux. Ils sont parvenus à ralentir le travail mais pas à l'anéantir. Chaque jour, on peut assister au spectacle : nos tours sur les radeaux et leurs tours sur leurs navires se bombardent de pierres et de projectiles enflammés. On peut voir des traînées de sang sur l'eau... des volutes de fumée nauséabonde... des jets de vapeur !

— Mais le blocus n'est pas total, le chenal est encore ouvert, remarqua Marc Antoine en fronçant les sourcils.

Vitruvius croisa les bras et prit l'expression de celui qui n'a rien à se reprocher.

— Hélas ! Nous n'avons pas eu le temps de terminer, surtout parce que les navires de Pompée nous ont malmenés. Mais l'idée était bonne ! Si seulement nous avions eu cinq jours de plus, ou même trois !... déplora Vitruvius. Et voilà que la flotte de Pompée est de retour. Ses vaisseaux s'alignent les uns derrière les autres pour entrer dans le port. Et là-bas ! Regarde les navires marchands avec leurs tours, ils sortent de la ville pour harceler nos hommes sur les radeaux et s'interposer afin de permettre aux navires d'entrer !

Alors que le soleil disparaissait derrière les collines à l'ouest, nous assistâmes à la bataille navale. L'un après l'autre, les navires de transport de Pompée se glissaient dans la brèche et subissaient les attaques. De grosses pierres traversaient l'air, lancées par les catapultes arrimées aux radeaux. La plupart manquaient leur but et tombaient dans l'eau en soulevant des gerbes immenses. Certaines atteignaient les mâts ou les proues, déchiraient les voiles ou faisaient voler le bois en éclats.

En même temps, au sommet des tours qui se dressaient sur les radeaux, des hommes chargeaient des machines de guerre de projectiles énormes qu'ils envoyaient en direction des navires. On aurait dit des flèches taillées dans des troncs d'arbres entiers, et les machines qui les lançaient ressemblaient à d'énormes arcs tendus par des treuils. Avant de les lancer, on enflammait certains projectiles, qui fendaient l'air en crachant

des flammes et de la fumée. Ces machines de guerre semblaient plus précises que les catapultes. Elles causaient plus de dommages aux navires qui entraient dans le port, pourtant elles n'en coulaient aucun.

Pendant ce temps, les navires de combat venus de la ville attaquaient à leur tour, répandant une averse de flèches et de pierres sur les radeaux ; les soldats essayaient même de monter à l'abordage, comme s'il s'agissait de navires ennemis en mer. Sur les radeaux, les hommes de César parvenaient à repousser ces attaques mais, ce faisant, ne pouvaient continuer de harceler les navires de transport. Les soldats affairés ne cessaient d'aller et venir sur la chaussée qui recouvrait les radeaux et d'apporter de nouveaux projectiles. Des deux côtés, des archers tiraient des centaines de flèches, et les vagues étaient encombrées d'épaves, de projectiles égarés et de cadavres.

De loin, toute cette agitation donnait l'impression d'un chaos indescriptible. Pourtant, des hommes déterminés menaient une opération méthodique, en ayant recours à tous les moyens ingénieux qu'ils pouvaient imaginer pour s'anéantir les uns les autres. Le spectacle était aussi fascinant qu'un orage. Une fatalité inexorable semblait présider à la bataille.

Tandis que le soleil se couchait et que la fumée et la vapeur nauséabondes s'épaississaient, la bataille devenait de plus en plus confuse. Apparemment, tous les navires de transport de Pompée réussiraient à pénétrer dans le port. Cependant, les radeaux de César avaient résisté à l'assaut et étaient restés à l'endroit où ils avaient été ancrés.

Enfin, il ne resta plus qu'un seul navire de transport à l'entrée du port. Le vent s'était levé et le vaisseau avait de la peine à manœuvrer. Il y eut une accalmie dans la bataille. Les soldats de chaque camp s'épuisaient. Peut-être les munitions diminuaient-elles de part et d'autre, à moins qu'il fût plus difficile de viser à mesure que le soir tombait.

Alors survint un de ces incidents qui prouvent quelle folie est la guerre. Un des navires d'attaque de Pompée lança un projectile incendiaire avec sa catapulte. Le transport de substances inflammables à bord d'un navire est terriblement dangereux, et aucun des navires n'avait lancé une telle boule de

feu auparavant. Pourquoi le capitaine prit-il cette décision ? Était-ce une façon cavalière de faire ses adieux ? Voulait-il utiliser ses dernières munitions avant la fin de la bataille ? Ou bien était-ce une ultime tentative destinée à détruire les radeaux ?

Quelle que fût l'intention du capitaine, le résultat lui échappa. Telle une comète, la boule de feu fila au-dessus de la tête des hommes de César et, après avoir décrit un arc de cercle, tomba droit sur le pont du dernier navire de transport de Pompée, qui attendait pour franchir le détroit. Le navire tout entier s'embrasa, depuis la ligne de flottaison jusqu'au faite de la voile, avec une rapidité stupéfiante. Des corps enflammés sautèrent du pont. Du haut de la colline, nous entendîmes les hurlements des rameurs coincés en dessous, bientôt recouverts par les hourras des soldats de César massés sur toute la longueur du brise-lames.

Puis les acclamations cessèrent. Privé de pilote, battu par le vent, le navire en flammes donna soudain de la bande du côté des radeaux de César, et fila droit sur la tour même qui aurait dû être atteinte par la boule de feu. Les hommes l'évacuèrent, comme des fourmis chassées d'une fourmilière. Quelques instants plus tard, le navire s'écrasa contre la rangée de radeaux. Le mât brisé par le choc s'abattit sur le brise-lames. Les soldats qui tentaient de fuir se trouvèrent pris au piège sous la voile qui tomba sur eux comme un rideau de flammes agité par le vent.

Tous ceux qui, auparavant, transportaient des munitions d'un bout à l'autre de la chaussée, se passaient maintenant des seaux d'eau de mer, s'efforçant avec l'énergie du désespoir d'empêcher que le feu se propage. Les navires d'assaut de Pompée ne profitèrent pas du tumulte qui s'ensuivit ; ils s'étaient déjà éloignés de l'ennemi et battaient en retraite vers la ville, escortant les navires de transport.

La nuit tomba. La bataille avait pris fin.

Nous campâmes et dînâmes cette nuit-là avec l'homme que nous avions trouvé au poste de guet. Je croyais que Marc Antoine serait aussi désireux d'informer César de son retour que je l'étais de retrouver Méto. Mais Marc Antoine n'était pas homme à se priver de son souper, même réduit à une ration de gruau accompagnée de vin, au terme de trois journées épuisantes à cheval.

Nous dînâmes à la belle étoile, assis à flanc de coteau sur des petites chaises pliantes en toile. Le vent tomba. Un grand calme s'abattit sur le port et la mer, semblable à un miroir noir qui réfléchissait les étoiles. L'incendie du navire s'éteignit peu à peu. Ramassée à l'intérieur de ses grandes murailles, la petite ville rougeoyait comme si le sol lui-même était illuminé. Des soldats couraient allumer des torches une à une au sommet des tours et le long des parapets, jusqu'à ce que toute la muraille se profilât, pareille à un serpent lové. A l'extérieur, du côté de la terre, des centaines de petits feux scintillaient dans le camp de César. Plus à l'ouest, au-delà de l'armée qui assiégeait Brundisium, les contreforts des Apennins dressaient leur silhouette menaçante dans l'obscurité ; seule la ligne de crête était encore éclairée par les dernières lueurs du couchant.

— Aujourd'hui, nous avons assisté à une bataille ! déclara Marc Antoine qui paraissait tout à fait réconforté, bien que la flotte de Pompée eût réussi à pénétrer dans le port.

— Et demain, il y a toutes les chances que nous assistions à un siège, remarqua Vitruvius.

Marc Antoine l'avait invité à dîner pour qu'il continuât de nous expliquer comment les soldats du génie avaient accompli de véritables prouesses pour construire le brise-lames. Vitruvius nous détailla les différentes machines de guerre auxquelles César pourrait avoir recours au moment de lancer l'assaut contre Brundisium : échelles pour escalader les murs, tours de

siège montées sur roues, béliers... Sans compter le génie, qui creuserait des sapes sous les fondations afin d'affaiblir les murailles, et des soldats qui avanceraient en formations de tortues hérissées de lances et protégées par des boucliers.

Je me mis à songer à Davus. Où était-il en cet instant précis ? Était-il encore au nombre des gardes du corps de Pompée ? C'est ce que j'espérais, mais qui sait où il avait pu échouer ? Peut-être montait-il la garde sur les murailles de la cité, à moins qu'il n'ait pris part à la bataille navale, comme membre de l'équipage d'un des navires d'assaut de Pompée. Davus ne savait pas nager, d'après Diana. Moi non plus d'ailleurs. La vue des blessés qui se débattaient dans les vagues ce jour-là m'avait horrifié plus que toute autre chose, plus que le navire de transport en flammes. Davus avait-il été l'une de ces créatures qui luttèrent en hurlant pour ne pas se noyer ?

Et Méto ? Je revis la voile en flammes s'abattre sur les soldats qui s'enfuyaient. Mon fils se trouvait-il parmi eux ? Cela semblait peu probable. César le gardait près de lui. Il devait camper avec la majeure partie de l'armée en dehors des murs de la ville. Sans doute, en ce moment, dînait-il au cercle privé du commandant et prenait-il scrupuleusement des notes tandis que César discutait avec ses lieutenants de la stratégie à adopter le lendemain.

Qui courait le plus grand danger, Davus ou Méto ? À en juger d'après les apparences, c'était Davus, je suppose. Mais, au fond de moi, je n'en étais pas si sûr.

Longtemps après avoir terminé son bol de gruau, Marc Antoine ne cessa de tendre sa coupe pour qu'on lui versât encore du vin. Passablement éméché, il insista ensuite pour que Vitruvius et le centurion de garde cette nuit-là se joignent à lui pour chanter des chansons paillardes.

Alors je pris congé et me rendis dans la tente des officiers, où l'on m'avait réservé une place. Je m'affalai sur ma paille mais ne pus dormir, car je me tracassais pour Méto et Davus, et me demandais ce que les jours à venir nous réservaient. En quittant Rome, je croyais avoir un plan. Maintenant, épuisé par le voyage et confronté à la dure réalité, il me semblait que les vagues projets que j'avais échafaudés avaient disparu comme la

brume du matin. J'étais hors de mon élément. Je me sentais tout petit et insignifiant, submergé par les forces qui m'entouraient. À l'approche du moment critique, je n'étais pas aussi courageux que je l'avais espéré.

Le rabat de la tente se souleva. Quelqu'un entra furtivement et se faufila d'un pas hésitant entre les lits de camp. J'entendis murmurer :

— Gordianus ?

C'était Tiron. Je me levai, m'enveloppai dans ma couverture et sortis avec lui.

— Tu ne peux pas dormir non plus ? Le chariot à bagages n'est-il pas assez confortable ?

— Le plancher est inégal, grogna Tiron. Fortex et moi, nous nous assoupissons chacun à tour de rôle. Je ne suis toujours pas convaincu que Marc Antoine ne m'ait pas reconnu.

— Marc Antoine ne t'a même pas regardé. Personne ne prête attention aux esclaves, sauf lorsqu'ils sont jeunes et beaux.

— Pourtant, je m'attends chaque nuit à être étranglé pendant mon sommeil.

Je pensai au charretier étranglé alors qu'il délirait, mais ne dis mot.

— Que va-t-il se passer demain, Gordianus ?

— Je ne sais pas. Si j'ai de la chance, je verrai Méto.

— Et César aussi ?

— Peut-être.

— Emmène-moi avec toi.

— Je croyais que tu étais venu jusqu'ici pour voir Pompée, pas César, remarquai-je en fronçant les sourcils.

— Tu as raison. C'est ma seule chance de quitter l'Italie, Gordianus. J'ai l'intention d'être à bord du navire de Pompée lorsqu'il partira pour Dyrrachium.

— Tu ne m'as jamais dit cela.

— Tu n'avais pas besoin de le savoir. Mais avant de partir, si l'occasion se présente, j'aimerais jeter un coup d'œil dans la tente de César.

— Pour l'assassiner ?

— Ne dis pas de bêtises, Gordianus. Je veux simplement regarder. On ne sait jamais ce que l'avenir réserve.

- Tu veux que je t'aide à espionner César ?
 - Tu me dois une faveur, Gordianus. Aurais-tu pu faire si rapidement le trajet depuis Rome, sans moi ?
 - Aurais-tu pu survivre durant les quatre derniers jours, si je n'avais pas menti à ton sujet, Tiron ? Je crois que nous sommes quittes.
 - Alors accorde-moi cette faveur, et je te le revaudrai. N'as-tu pas l'intention d'entrer dans Brundisium, pour délivrer ton gendre des mains de Pompée ?
 - Si c'est possible.
 - Comment comptes-tu pénétrer dans la ville, avec l'armée de César d'un côté et celle de Pompée de l'autre ?
 - Je ne sais pas trop, avouai-je.
 - Moi, je connais un moyen sans risque. Tu viendras avec moi et avec Fortex. Mais je veux que tu m'emmènes quand tu iras voir Méto – et César.
 - Impossible, répondis-je en secouant la tête. César a encore plus de chances que Marc Antoine de te reconnaître. César a dîné chez Cicéron ! Il a dû te voir bien des fois, et pas simplement quand tu consignais les débats au Sénat.
 - Il m'a vu, c'est certain, mais il ne m'a jamais vraiment regardé. Tu l'as dit toi-même, Gordianus : personne ne prête attention aux esclaves.
 - César remarque tout. Tu risques ta tête, Tiron.
 - Peut-être pas. Et puis s'il me reconnaît ? César désire qu'on sache qu'il est clément.
 - Clément pour les sénateurs et les généraux, Tiron. Pas pour les affranchis et les espions.
 - Je tenterai ma chance. Si on te demande qui je suis, tu répondras que je suis Soscaridès, l'ancien précepteur de Méto.
 - Et Méto ? Est-il censé mentir lui aussi ?
 - Fais cela pour moi, Gordianus ! Si tu veux entrer dans Brundisium avant que ton gendre soit mort sur les remparts ou à bord d'un bateau en partance pour Dyrrachium, fais-moi cette faveur.
 - La nuit porte conseil, murmurai-je, soudain très las.
- Je bâillai. Quand j'ouvris les yeux, Tiron avait disparu. Je retournai dans la tente.

Malgré mes soucis, malgré les horreurs dont j'avais été témoin ce jour-là, le sommeil vint rapidement, mais j'eus un cauchemar. Je rêvai non pas de flammes ou de noyade, de cols impraticables ou de marches forcées, mais d'Emilia, l'amante de Numérius. Je la vis avec un bébé dans les bras, souriante et satisfaite. J'éprouvai un grand soulagement et m'approchai pour mieux voir, mais trébuchai. Je regardai par terre et vis le corps de Numérius qui, je ne sais comment, était aussi le corps du charretier, avec un garrot serré autour du cou. Le bébé d'Emilia avait disparu. Elle frémit, fondit en larmes. Le devant de sa robe était trempé de sang qui coulait entre ses jambes. Je m'éveillai en sursaut. La silhouette de Marc Antoine se profila au-dessus de moi.

— C'est l'aube, Gordianus. Il est temps que j'aille signaler ma présence à César et que tu ailles voir ton fils. Nous emmènerons tes deux esclaves.

Avant de descendre au camp principal, Marc Antoine voulut voir une dernière fois le brise-lames du haut de la colline. Au-dessus de nous, le ciel était nuageux, mais l'horizon clair. Le soleil levant qui faisait scintiller l'eau nous éblouissait, aussi avions-nous de la peine à voir. L'épave du navire incendié semblait avoir été enlevée pendant la nuit. Des hommes s'affairaient à réparer les dommages causés au brise-lames, dont la construction se poursuivait.

— Vitruvius se trouve là-bas maintenant, remarqua Marc Antoine. Hier soir, il espérait rétrécir le passage, en ajoutant un autre radeau à chaque extrémité du brise-lames. Les navires qui sont entrés dans le port auront plus de mal à en sortir !

Nous descendîmes dans la plaine. Marc Antoine était suivi de quelques officiers. J'étais accompagné de Tiron et de Fortex, à qui on avait trouvé des chevaux. Le camp ressemblait à une ville, mais il était probablement plus peuplé que Brundisium et certainement plus ordonné. Des tentes s'alignaient sur plusieurs rangées à égale distance les unes des autres. Quelques soldats attendaient leur ration du matin. D'autres, qui avaient déjà mangé, partaient occuper leur poste dans les tranchées, les

ouvrages de terre et les machines de guerre sous les murailles de la ville.

La rapidité avec laquelle César avait pu déplacer des troupes si nombreuses et tant de matériel me stupéfiait. Dix jours plus tôt, la plaine de Brundisium était déserte ; maintenant elle abritait trente-six mille hommes, et chacun semblait savoir exactement où il devait être et comment il devait agir à ce moment précis. Un mois plus tôt, aucun de ces hommes ne s'était trouvé à moins de deux cents milles de Brundisium, et Domitius tenait encore Corfinium. Deux mois plus tôt, César franchissait le Rubicon. L'ampleur et la rapidité de l'opération étaient impressionnantes. J'éprouvais de la pitié pour les Gaulois qui s'étaient trouvés confrontés à une telle force. A mes yeux, le cas de Pompée était désespéré.

À un poste de contrôle, Marc Antoine se porta garant de ma personne. A l'approche du centre du camp, il vint chevaucher à mes côtés. Je le vis jeter un coup d'œil circonspect à Tiron et à Fortex, comme s'il les voyait pour la première fois.

— Tu es certain, Gordianus, que tu peux répondre de tes deux esclaves ?

— Tout à fait. Pourquoi poses-tu la question ? répliquai-je en hésitant à peine.

— Je n'ai aucune raison particulière. Seulement, depuis que nous avons franchi le Rubicon – un peu avant, à vrai dire –, une rumeur s'est répandue...

— Quel genre de rumeur ?

— Un complot. Pour assassiner César. C'est absurde, évidemment.

Un frisson me parcourut l'échine.

— Est-ce que César prend cela au sérieux ?

— César se croit immortel ! Mais quel homme n'est pas fait de chair et de sang ? Bien sûr, tu es au-dessus de tout soupçon, Gordianus. Cela va sans dire. Mais les esclaves qui voyagent avec toi...

— Je prends l'entière responsabilité de mes esclaves, tribun, répondis-je en regardant droit devant moi.

— Naturellement, Gordianus, je ne voulais pas te blesser, précisa-t-il en me donnant une grande tape amicale dans le dos.

Puis il alla rejoindre ses hommes sans un regard de plus pour Tiron et Fortex.

Je me calmai en respirant profondément, et jetai un coup d'œil à Tiron de côté. Il me sembla qu'il serrait trop ses rênes, mais son visage ne trahissait pas ses sentiments. Il avait entendu, c'était certain. Marc Antoine n'était pas du genre à baisser la voix pour des esclaves. Tiron tenait le coup malgré sa peur. Et moi, pourrais-je m'armer d'autant de courage dans les heures à venir ?

Nous arrivâmes à une grande tente, plus ornée que les autres ; elle était en toile rouge brodée d'or et décorée de fanions. Des messagers à cheval attendaient, alignés devant l'entrée. A notre approche, un soldat transmit un ordre au premier, qui s'éloigna aussitôt. Puis un autre arriva à cheval, descendit de sa monture et se précipita dans la tente.

— C'est la patrouille du matin, expliqua Marc Antoine. Les rapports des services de renseignements arrivent, les ordres partent. C'est une véritable ruche là-dedans.

— Peut-être devrais-je attendre dehors.

— Tu déraisonnes. Veille simplement à ne pas te faire piétiner.

Il mit pied à terre et me tendit la main.

— Laisse tes esclaves à l'extérieur.

Je regardai Tiron et haussai les épaules. J'avais joué mon rôle. Il n'était pas censé voir l'intérieur de la tente de César, après tout. Mais c'était sous-estimer son obstination.

— S'il te plaît, maître ! Laisse-moi t'accompagner, demanda Tiron en sautant de son cheval.

— Tu as entendu ce qu'a dit le tribun, Soscaridès.

— Mais tu m'as amené jusqu'ici pour faire une surprise à Méto, pour voir quelle tête il ferait. Si tu parles à Méto et si par hasard tu mentionnes ma présence, où sera la surprise ? Et plus tu attends, plus la journée peut devenir mouvementée. Dans une heure peut-être, si on doit livrer bataille...

— Le précepteur a raison, déclara Marc Antoine. *Vite fait, bien fait.* Qui a dit cela, précepteur ? demanda Marc Antoine en jetant à Tiron un regard pénétrant.

— Euripide, répondit Tiron.

— En es-tu sûr ? J'ai entendu un jour Cicéron employer l'expression dans l'enceinte du Sénat.

— Sans aucun doute, tribun. Mais Euripide l'a dit avant lui, répliqua Tiron dont le visage se crispa.

— Tu parles comme un vrai précepteur ! s'esclaffa Marc Antoine. Je suppose qu'après tout tu n'es ni un espion ni un assassin. Emmène-le, Gordianus. Fais une surprise à Méto.

— Oui, maître, s'il te plaît, insista Tiron.

— Ou bien tu l'emmènes, ou bien tu le fais fouetter pour son insolence, suggéra Marc Antoine qui ne plaisantait pas.

Je jetai un regard noir à Tiron et considérai sérieusement le choix qui m'était proposé. Une lueur brilla dans ses yeux.

— Tu oublies la date ! s'écria soudain Tiron.

Marc Antoine le regarda d'un air perplexe.

— Il y a deux jours, c'étaient les ides de mars, précisa Tiron. Aujourd'hui ce sont les fêtes de Bacchus !

Je me rappelai seulement que Cicéron et sa femme s'étaient disputés à propos des fêtes de Bacchus toutes proches et de la cérémonie de la prise de toge de leur fils.

— Tu ne peux fouetter un esclave parce qu'il a dit ce qu'il pensait le jour de la fête du Père de la Liberté, maître. En ce jour, les esclaves ont le droit de parler librement, expliqua Tiron d'un air fort satisfait.

— On célèbre déjà Bacchus ? grogna Marc Antoine. J'oublie les fêtes pendant les campagnes militaires. Nous comptons sur les augures pour surveiller le calendrier et faire les sacrifices qui conviennent, et nous en restons là. Eh bien ! j'ai fêté le dieu de la vigne à ma façon, hier soir, et je souhaite qu'on puisse défiler dans le camp en exhibant un phallus géant et en chantant des chansons paillardes, bien que je doute que nous en ayons le temps. Mais l'esclave a raison, Gordianus, fais-lui plaisir. Nous devons solliciter les faveurs de tous les dieux, y compris Bacchus.

— Très bien. Viens, Soscaridès. Fortex, tu vas rester ici avec les chevaux.

À l'intérieur de la tente, des messagers s'affairaient de-ci, de-là, et des officiers conversaient dans le plus grand brouhaha, mais la scène donnait une impression d'ordre à laquelle je ne

m'étais pas attendu. Marc Antoine avait raison : ce n'était pas l'agitation frénétique d'une fourmilière que l'on a dérangée, mais l'animation contrôlée d'une ruche.

La plupart des officiers semblaient de l'âge de Marc Antoine, la trentaine à peine. J'en reconnus quelques-uns, bien que je fusse plus habitué à les voir vêtus de leur toge de sénateur. Avec leur armure, ils me donnaient l'impression d'être des adolescents. Leur visage rayonnait de bonheur. Je pensai au vieux sénateur infirme, Sextus Radius, qui se traînait pour encourager Pompée. Le contraste était saisissant.

Soudain j'aperçus dans la foule un crâne dégarni qui contrastait singulièrement avec toutes ces chevelures, et reconnus le maître des lieux. On était en train de fixer sur sa poitrine un plastron de cuirasse doré, encore plus ouvragé que celui de Marc Antoine. Mais ce qui attirait surtout l'attention, c'était la célèbre cape rouge. César la portait sur le champ de bataille afin que ses hommes, tout comme l'ennemi, puissent toujours le voir.

Tandis qu'on l'habillait, il semblait écouter trois messagers à la fois. Ses yeux caves regardaient droit devant lui. De temps à autre, il acquiesçait d'un signe de tête en passant distraitement ses doigts sur son front et en ramenant en avant ses cheveux clairsemés sur les tempes. Il avait l'air calme et résolu, attentif mais distant. Ses lèvres minces esquissaient un vague sourire.

J'avais dix ans de plus que César et, par habitude, je le considérais d'après la réputation qu'il s'était faite jadis au Sénat : un jeune fauteur de troubles radical et aristocratique. César était toujours un fauteur de troubles, mais il avait atteint la cinquantaine. Pour les jeunes gens ambitieux et dynamiques qui se trouvaient dans la tente, il devait représenter une figure paternelle, l'homme d'action brillant qu'ils aspiraient tous à être, le commandant qui leur ouvrirait le chemin de l'avenir. Quel attrait des hommes du passé, des vieilles barbes comme Pompée et Domitius, pouvaient-ils exercer sur des hommes si jeunes ? Les conquêtes de Pompée appartenaient toutes au passé. La gloire de Domitius était de seconde main, héritée d'une génération défunte. César incarnait le présent. La flamme qui illuminait son regard était l'étincelle divine du destin.

Je jetai un coup d'œil à l'entour. Tiron se tenait derrière moi, rien ne lui échappait. Marc Antoine avait disparu. Je l'aperçus enfin à l'autre extrémité de la tente, étreignant un homme qui avait presque la même armure que lui. Quand ils se séparèrent, je reconnus son confrère, le tribun Curion. C'étaient des amis de toujours. Plus que des amis, disaient certains. Lorsque leur amitié d'enfance avait donné naissance à des ragots, Cicéron avait incité le père de Curion à les éloigner l'un de l'autre, sous prétexte que Marc Antoine corrompait Curion. On leur avait interdit de se fréquenter. Peine perdue : Marc Antoine s'était introduit dans la chambre du jeune homme par le plafond. C'est ce qu'on racontait, et Marc Antoine ne l'avait jamais nié. L'année précédente, ils avaient tous deux été élus tribuns et étaient aujourd'hui des soldats aguerris. Au moment de la crise, ils avaient fui Rome ensemble pour rejoindre César avant qu'il ne franchisse le Rubicon.

La tente semblait peuplée d'hommes de la même trempe, débordant d'énergie et de passion. A les voir, on aurait cru la jeunesse invincible. Et moi, je me sentais vieux et mal dans ma peau.

Je me retournai, cherchant le visage que je désirais ardemment découvrir. Je sursautai. Méto se tenait devant moi, l'air consterné.

Mon fils ne paraissait pas content de me voir.

— Père, qu'est-ce que tu fais ici ?

Comme les officiers qui nous entouraient, Méto me donna l'impression d'être un adolescent, bien qu'il eût maintenant près de trente ans et des cheveux prématurément gris sur les tempes. Il avait les yeux d'un homme cultivé, mais les mains hâlés et le front rugueux d'un vétéran aguerri. La balafre sur son visage, obtenue à l'âge de seize ans en se battant aux côtés de Catilina, avait été presque effacée par les vents, la pluie et le soleil brûlant de la Gaule. Comme toujours, quand je le revoyais après une absence de plusieurs mois, je le regardai rapidement de haut en bas et chuchotai une prière de remerciements à Mars parce qu'il était sain et sauf.

Submergé par l'émotion, incapable de parler, je tendis les bras vers lui. Il resta impassible un instant, puis m'étreignit à son tour. Me souvenant du petit garçon d'autrefois, je fus surpris par sa force. Quand il s'écarta, il souriait d'un air triste.

— Qu'est-ce que tu fais ici, père ? Tu as dû voyager pendant des jours. Le danger...

— Je suis venu ici pour Davus.

— Davus ?

— Il est avec Pompée. Du moins j'espère qu'il l'est encore, et qu'il n'est pas déjà parti à Dyrrachium...

— Avec Pompée ? Ne me dis pas que Davus s'est enfui pour aller combattre avec son ancien maître ! Nous, les anciens esclaves, sommes trop sentimentaux.

Il y avait une amertume inhabituelle dans le ton de sa voix.

— Non. Pompée a emmené Davus de force.

— De force ?

— Pompée a prétendu qu'il avait un droit légal sur lui – cela a quelque chose à voir avec le transfert de propriété et le contrat d'affranchissement de Davus. Que ce soit légitime ou non, je n'ai pu trouver aucun moyen de l'en dissuader.

— Mais pourquoi a-t-il fallu que Pompée te vole Davus ?
— En partie par malveillance. En partie pour avoir prise sur moi.

Le visage de Méto se durcit.

— Est-ce que le reste de la famille va bien ? Eco, Béthesda, Diana ? Les enfants ?

— Ils étaient tous en bonne santé quand je suis parti.

— Que les dieux en soient remerciés ! Mais Pompée, que veut-il de toi ?

Je regardai la foule qui se pressait autour de nous. Derrière moi, je sentais la présence silencieuse de Tiron, qui tendait l'oreille pour tout entendre. Il m'était impossible de parler à cœur ouvert. Je baissai la voix.

— La veille du jour où Pompée a quitté Rome, un de ses parents a été... tué chez moi.

— Et Pompée t'a accusé du crime.

— Non, non ! Mais il m'en a tenu pour responsable. Il m'a ordonné de trouver l'assassin. Je lui ai affirmé que cela m'était impossible. Pompée était hors de lui. L'idée lui est venue d'emmener Davus, pour exercer une pression sur moi.

— Pauvre Diana, murmura Méto.

— C'est pourquoi je suis venu à Brundisium, afin de récupérer Davus pendant que c'est encore possible.

— Comment ?

— Je trouverai un moyen. Et toi, Méto ? Je me suis fait beaucoup de mauvais sang pour toi...

Méto recula soudain. Tiron s'était rapproché, et Méto semblait le remarquer pour la première fois.

— Cet homme est-il avec toi, père ?

— Oui.

— C'est un de tes esclaves ? Je ne le connais pas.

— Laisse-moi t'expliquer...

— Attends une minute..., dit Méto en dévisageant Tiron. Par Hercule, c'est...

À ce moment-là, quelqu'un me donna une tape sur l'épaule qui me saisit d'effroi. C'était Marc Antoine.

— Voilà le père et le fils bien partis à chuchoter et à conspirer entre eux, déclara-t-il.

Je clignai des yeux. A côté de Marc Antoine, je vis une silhouette rouge et doré, puis le visage serein de Jules César.

— Gordianus ! Quand nous sommes-nous rencontrés la dernière fois ? À Ravenne, je crois. Tu faisais une enquête sur le meurtre de notre ami Publius Clodius. Tu travaillais alors pour Pompée, si mes souvenirs sont exacts.

Il se souvenait toujours de moi, ce qui ne manquait pas de me surprendre, puisqu'il me connaissait surtout comme étant le père de Méto et que nous n'avions jamais eu de conversation sérieuse. Selon Méto, la mémoire qu'avait César des noms et des visages faisait partie de son charisme. Il pouvait rencontrer un fantassin dans le feu du combat, n'échanger que quelques mots avec lui et, des années plus tard, le saluer par son nom et lui demander des nouvelles de sa ville natale.

— Général, dis-je en inclinant la tête avec respect.

— L'esclave qui l'accompagne est un ancien précepteur de Méto, expliqua Marc Antoine.

L'étonnement se lut sur le visage de Méto, mais il ne dit mot.

César jeta un coup d'œil à Tiron par-dessus mon épaule. Je retins mon souffle. Son visage resta impassible. Il me regarda à nouveau droit dans les yeux, fronçant les sourcils.

— J'espère que tu n'es pas à nouveau employé par Pompée, Gordianus. Marc Antoine me dit que tu as voyagé avec un passeport diplomatique signé par le Grand Homme lui-même.

Je respirai profondément.

— Je me suis procuré ce document par l'intermédiaire de Cicéron, ce n'est pas Pompée qui me l'a donné. En dépit des apparences, général, le Grand Homme et moi ne nous adressons plus la parole.

— Je pourrais dire la même chose de mes relations actuelles avec Pompée, déclara César avec un sourire forcé. Tu es un homme intrépide, Gordianus, pour avoir fait ce long voyage, et un bon père, si tu es venu t'enquérir de la santé de Méto. Mais je prends bien soin de lui, sois-en certain. Il m'est aussi cher qu'à toi. Je te suggère maintenant de retourner au poste de guet où tu as campé la nuit dernière. Tu y seras à l'abri du danger. De là,

tu pourras suivre les événements. Cela pourrait être une journée fort intéressante. Observe en particulier les toits de la ville.

— Les toits de la ville, général ?

— Les citoyens de Brundisium sont furieux de la façon dont les traitent les troupes de Pompée. Il n'a jamais appris à discipliner correctement ses hommes. Par conséquent, certains habitants sont désireux, impatients même, de nous alerter quand les navires de Pompée commenceront à évacuer le port. Ils nous feront des signaux du haut des toits. Alors il nous appartiendra de frapper. Rien n'est plus difficile à réussir qu'un repli stratégique quand il s'agit d'abandonner une ville assiégée, même par mer. Quand il aura tourné le dos et commencera à fuir, ce sera le moment où Pompée sera le plus vulnérable. Si les dieux le veulent, il ne m'échappera pas.

J'acquiesçai d'un signe de tête et sentis la sueur ruisseler le long de mon dos : derrière moi, Tiron ne perdait pas une seule parole. César avait une totale confiance en moi. Dans son enthousiasme, il me révélait des secrets, alors qu'un espion que j'avais amené dans sa tente était tout proche de lui. Je fus pris de vertige, comme cela m'était arrivé à la fin de la marche forcée, quand je m'étais évanoui aux pieds de Marc Antoine.

— Tu ne te sens pas bien, Gordianus ? questionna César. Prends un peu de repos. Mais pour moi, il n'en est pas question ! Le signal de l'attaque peut nous parvenir à tout instant. Viens, Marc Antoine. Méto, apporte ton style et tes tablettes.

— Peut-être, général, mon fils pourrait-il rester avec moi un moment. J'ai fait une longue route pour le voir. C'est à peine si nous avons eu le temps de bavarder...

— Pas aujourd'hui, Gordianus.

César sourit à Méto et l'entoura de son bras, puis lui tira affectueusement le lobe de l'oreille. Je crus voir Méto se raidir quand César le toucha. Ce dernier ne sembla pas y prêter attention.

— Aujourd'hui, ton fils est à moi ; chaque heure, chaque minute de son temps m'appartiennent. Il est mes yeux, mes oreilles, mon témoin, ma mémoire. Il doit tout voir, tout

entendre, tout noter. Plus tard, il aura le temps de bavarder. Viens, Méto, ordonna-t-il.

La tente commença à se vider rapidement. Méto suivit César pendant quelques pas, puis resta en arrière. Il jeta un coup d'œil à Tiron par-dessus son épaule, puis me regarda, l'air interrogateur.

— Père, que se passe-t-il ?

— Je voulais te poser la même question, répondis-je.

— Allons, Méto, viens ! cria Marc Antoine.

Mon fils me jeta un dernier regard énigmatique, puis s'en alla avec les autres. Je regrettais de ne pas l'avoir serré dans mes bras une dernière fois.

— Je suppose que tu es très content de toi, dis-je à Tiron, alors qu'avec Fortex nous faisons le tour du camp à cheval pour la seconde fois.

Tiron était tout yeux et tout oreilles, ne manquant pas un seul détail.

Quand nous avons quitté la tente de César, un de ses aides de camp m'avait remis un disque en cuivre à l'effigie de Vénus. L'homme m'avait précisé qu'il me servirait de passeport au cas où l'on nous poserait des questions. Le disque signifiait que j'étais l'hôte du général et que j'avais le droit d'aller et venir librement dans le camp, à condition de ne gêner personne. Le disque me permettait même d'obtenir des rations en me rendant à la cantine.

Si j'avais eu le choix, nous n'aurions pas passé plus de temps dans le camp qu'il n'en fallait pour en sortir. J'avais hâte d'entrer dans Brundisium. Une fois que Pompée commencerait de se replier par bateau et que le siège serait effectif, la situation deviendrait chaotique. Tout espoir de retrouver Davus pourrait s'évanouir en un instant. Je voulais connaître le plan de Tiron. Mais Tiron insistait pour profiter d'abord pleinement de l'hospitalité de César.

— Tu as voyagé en utilisant le passeport de Pompée, insinua-t-il avec un sourire. Maintenant c'est à mon tour d'utiliser celui de César.

— Tiron, nous devons faire vite pour entrer dans la ville.

— Fais-moi plaisir, Gordianus. Aujourd'hui c'est la fête de Bacchus, tu sais !

— J'aimerais te faire plaisir en t'asseyant sur l'un de ces phallus géants que portent les prêtres de Bacchus.

L'idée fit glousser Fortex et s'esclaffer Tiron. Ce dernier était d'excellente humeur, la tête lui en tournait presque. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Sa mascarade avait parfaitement réussi. Il avait côtoyé Marc Antoine sans que rien lui arrive, il était entré dans la tente de César ; il avait recueilli des renseignements précieux des lèvres du général en personne. Maintenant, il complétait ses informations en observant la disposition des troupes de César et le nombre des machines de guerre destinées au siège.

Les nuages s'étaient dissipés, un vent de terre s'était levé. C'était un jour idéal pour naviguer. A tout instant, Pompée pourrait amorcer son repli. Peut-être ses soldats chargeaient-ils en ce moment même les navires de transport.

— A quoi vont servir tous ces renseignements que tu recueilles, Tiron, si nous attendons trop longtemps pour entrer dans Brundisium ? Il se peut que Pompée parte sans toi, ou qu'il soit piégé, faute d'informations que tu aurais pu lui communiquer.

— Tu as raison, Gordianus, il faut avancer. J'ai un creux dans l'estomac et j'aimerais manger quelque chose. Qui sait à quelles sortes de rations les troupes de Pompée ont été réduites à l'intérieur de la ville ? Rassasions-nous aux frais de César, et entrons discrètement dans Brundisium, l'estomac plein.

— Où se trouve la tente de la cantine ? grommelai-je.

— Trois rangées plus haut, c'est la deuxième à droite.

Tiron avait parfaitement en tête le plan du camp.

On nous donna une bouillie de millet toute fumante, sucrée avec une bonne cuillerée de miel. Je trouvai même quelques raisins secs dans ma ration. Fortex se plaignit du manque de viande.

— Méto m'a raconté qu'un homme se bat mieux quand il mange des céréales, lui expliquai-je. Trop de bœuf gonfle l'estomac, ralentit la digestion, rend apathique. Jadis, en Gaule, les soldats de César ont manqué de céréales. Pendant plusieurs

jours d'affilée, ils n'ont rien eu d'autre à manger que le bétail réquisitionné sur place. Ils ont rechigné au point de se révolter. Ils exigeaient leur bouillie de céréales !

— Ton fils doit être quelqu'un de remarquable, lança Tiron.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Méto est né esclave, n'est-ce pas ?

— Toi aussi, Tiron.

— Oui, mais j'ai été éduqué et formé très tôt pour devenir le compagnon de Cicéron. J'ai eu la vie d'un scribe. Grâce à ce métier, un esclave peut faire ses preuves, cultiver ses dons naturels et réussir dans le monde. Mais Méto est né esclave ; il appartenait à Marcus Crassus, n'est-ce pas ? On ne peut avoir plus mauvais maître. Crassus a peut-être été l'homme le plus riche du monde, mais il n'a jamais connu la vraie valeur des choses.

— Méto ne faisait même pas partie de la maisonnée de Crassus, expliquai-je en acquiesçant. Il était chargé de faire les courses dans l'une des villas de Crassus sur la côte, à Baiae. C'est là que je l'ai rencontré pour la première fois, pendant la révolte des esclaves de Spartacus. Un meurtre avait été commis, sans doute par des fugitifs. Crassus avait l'intention de tuer tous ses esclaves en guise de châtiment, y compris Méto. Imagine cela, massacrer un enfant innocent !

— La justice romaine est parfois impitoyable, admit Tiron.

— Crassus n'a pas été totalement satisfait de la tournure des événements. Il a fini par envoyer Méto dans une de ses propriétés en Sicile. Sais-tu ce que faisait Méto, quand j'ai fini par le retrouver ? Il jouait le rôle d'épouvantail. C'était terrible. Des journées entières sous le soleil accablant, des nuées d'insectes qui bourdonnaient autour de lui, des vols de corbeaux toujours affamés, un contremaître qui le fouettait s'il y avait des dégâts dans les champs. Cela lui a donné des cauchemars pendant des années. Peut-être en a-t-il encore.

— Depuis qu'il est à l'année, il a dû voir tant d'horreurs qu'il doit être obsédé par d'autres cauchemars, fit observer Tiron. Qu'est-ce qui lui a donné l'envie d'être soldat ?

— Catilina.

Tiron fronça le nez en entendant le nom de cet extrémiste qui avait été l'ennemi de Cicéron.

— Quand il a eu seize ans, il s'est épris de Catilina, ou plutôt de l'idée que représentait Catilina. Il s'est alors enfui pour combattre à ses côtés. Je me trouvais là aussi, à la bataille de Pistoria, où les rêves de Catilina ont pris fin. Méto et moi, nous avons survécu, grâce aux dieux. J'avais goûté à la guerre, et ma curiosité était largement satisfaite, mais Méto n'était pas rassasié. Il lui fallait suivre un autre chef, participer à d'autres batailles. Cela avait sans doute quelque chose à voir avec son origine : bien que je l'eusse affranchi, que j'eusse fait de lui mon fils, il n'a jamais été bien dans sa peau. Le soir qui a précédé sa prise de toge, quand il a eu seize ans...

Je me surpris moi-même. Pourquoi parlais-je avec autant de franchise ? Dans un camp militaire, avant de livrer bataille, règne un état d'esprit particulier ; les langues se délient.

— A la veille de sa prise de toge, le cauchemar de l'épouvantail a ressurgi, continuai-je. Je lui ai dit que tout cela, c'était du passé, mais il n'en était pas persuadé. Devenir mon fils, devenir un citoyen, cela lui paraissait irréel. En son for intérieur, il était toujours un jeune esclave apeuré, incapable de se défendre. C'est seulement lorsqu'il est allé en Gaule et s'est attiré les bonnes grâces de César qu'il a enfin semblé oublier ses origines. Il a trouvé sa vraie place et le chef qu'il cherchait. Et pourtant, maintenant...

Je décidai de ne pas me confier davantage.

— Je ne prétends pas le comprendre, Tiron, pas totalement ; mais je suis son père, c'est comme si je l'avais engendré.

— Tu l'aimes beaucoup, dit Tiron d'une voix posée.

— Plus que tout au monde. Trop, peut-être.

— Je ne sais pas nager, rappelai-je.

Après le repas, Tiron, Fortex et moi étions retournés à cheval jusqu'au poste de guet sur la colline, au nord de la ville. Il y avait eu des changements depuis la veille : une multitude de navires de transport étaient amarrés dans la baie dont l'entrée avait été étrécie par de nouveaux radeaux ajoutés en toute hâte à l'extrémité de chaque brise-lames. Tiron voulait examiner une dernière fois la configuration du site et la disposition des forces de César, mais je commençais à soupçonner qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire pour pénétrer à l'intérieur de la ville.

Tiron n'avait point les ailes de Dédale. Il avait donc le choix entre deux façons d'atteindre l'objectif : la voie de terre ou la voie de mer. Dans le premier cas, il lui faudrait traverser la première ligne de tranchées où les troupes de César étaient nombreuses, franchir le terrain découvert à proximité de la ville et pratiquer une ouverture dans la muraille, ou l'escalader. Nous ne pouvions rien faire de tout cela à l'abri des regards. Bien avant que nous ayons dépassé la ligne de front, les attaquants nous auraient intimé l'ordre de nous arrêter ou tués, considérant que nous étions des transfuges. Même si nous parvenions vivants jusqu'aux murailles, les défenseurs pourraient nous tirer dessus longtemps avant que nous soyons en mesure de nous expliquer. Et il était inutile d'espérer les voir ouvrir les portes ou descendre vers nous des échelles, même pour nous aider.

Restait la possibilité de s'approcher de Brundisium par la mer. Le rempart était moins haut et moins bien gardé côté port que côté terre, mais tout aussi inaccessible. Devant cette muraille, une route étroite qui longeait le front de mer permettait d'accéder au port situé à l'extrémité de la péninsule, mais, sur toute sa longueur, cette route avait été hérissée d'innombrables pieux et chausse-trapes pour empêcher le

passage et dissuader même les petits bateaux de débarquer. Il n'y avait qu'une possibilité : le port, où les portes des murailles s'ouvraient sur une large passerelle en bois, et plusieurs grands quais qui s'avançaient dans l'eau. Une activité intense régnait dans les parages mais, jusqu'à présent, rien ne laissait penser qu'on préparait les navires pour le départ.

— Qu'as-tu dit, Gordianus ? marmonna Tiron, les yeux rivés sur le port.

— J'ai dit que je ne savais pas nager. J'ai toujours été un enfant de la ville, tu sais. Je suis né et j'ai été élevé à Rome.

— Il y a tout le temps des gens qui nagent dans le Tibre, affirma Tiron en clignant des yeux. En tout cas, ils remontent le courant depuis le grand égout.

— Non, Tiron. Les gens pataugent sur le bord du Tibre et le traversent en flottant sur des planches. Les années de sécheresse, ils le franchissent à gué. Ce n'est pas la même chose que de traverser une baie à la nage, alors qu'une grêle de flèches tombe autour de vous.

— Qui a parlé de nager ? demanda Tiron. Tu vois ces petites cabanes de pêcheurs en contrebas, à une portée de flèche de notre côté du chenal ? Elles font face à la ville située de l'autre côté de la baie.

Je fis signe que oui. Il y avait plusieurs cabanes fort éloignées les unes des autres. Je ne les avais même pas remarquées la veille au crépuscule, tout occupé à observer la bataille à l'entrée de la baie.

— Les cabanes semblent abandonnées, continua Tiron. On ne voit aucun signe de vie. Les pêcheurs se sont tous retirés à l'intérieur de la ville. Mais ils ont laissé leurs bateaux. Ce ne sont que des barques, trop petites pour servir à César, c'est pourquoi ils les ont échouées là, sur le sable de la plage. J'en vois cinq ou six d'ici. Nous pouvons en choisir une. Je préfère celle qui a une voile blanche. Ce sera plus discret qu'une voile orange.

— Tu sais manœuvrer ce genre de bateau ?

— Tu serais surpris de voir tout ce que je sais faire, Gordianus.

— Quand nous serons dans la baie, que se passera-t-il ?

— Nous nous dirigerons droit vers le quai. Le chenal ne peut avoir plus d'un quart de mille de large.

— Et si le courant est contre nous ? Si les hommes de César nous poursuivent ?

— Alors, il faudra que Fortex rame avec plus d'énergie, rétorqua Tiron.

Fortex se frotta le menton.

— Et il se peut que tu sois obligé de nager, ajouta Tiron.

Cette réflexion m'inquiéta.

Nous étions à mi-pente, nos chevaux se frayaient un chemin à travers les ronces, quand derrière nous une voix nous héla depuis la crête de la colline.

— Vous ne pouvez pas descendre là-bas ! C'est interdit !

C'était le centurion de service au poste de guet. Tiron se retourna et agita la main. Puis il la mit en cornet contre son oreille, fit un sourire niais et haussa les épaules, comme pour montrer qu'il ne comprenait pas.

— Continuez, chuchota-t-il. Regardez droit devant vous. Ne faites pas attention au centurion. Dirigez-vous droit vers la barque. Plus vite !

Nous éperonnâmes nos montures jusqu'en bas de la colline et atteignîmes l'étroite plage. Derrière nous, j'entendis le martèlement des sabots d'un cheval au galop.

— Ils sont combien ? demanda Tiron en continuant de regarder devant lui.

Fortex jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Juste l'homme du poste de guet.

— Bien. Il nous croit inoffensifs, alors. Nous allons lui laisser ses illusions aussi longtemps que possible. Tu sais que faire, Fortex.

Arrivés sur la plage entre la cabane et la barque, nous descendîmes de cheval. Le centurion se rapprochait. Je m'avançai à côté de Tiron.

— Que comptes-tu lui faire ?

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Est-ce indispensable ?

— Nous avons conclu un marché, Gordianus. Tu m'as emmené dans la tente de César, et moi, je dois te faire entrer à Brundisium. Veux-tu y arriver, oui ou non ? Nous sommes en temps de guerre. Tu croyais qu'il n'y aurait pas de sang versé ? Réjouis-toi que ce ne soit pas le tien.

— C'est un meurtre, Tiron. Tout comme la mort de ce charretier était un meurtre.

— Le mot meurtre est un terme légal, Gordianus. Il ne s'applique pas aux esclaves, et il est dénué de sens sur un champ de bataille.

— Peut-être pouvons-nous simplement l'assommer pour qu'il perde conscience... l'entraîner dans la cabane...

— La lecture des romans grecs pendant que nous attendions la fin de la tempête dans les montagnes t'a troublé l'esprit. C'est toujours la même chose : on l'échappe belle et tout se termine bien. Ici nous sommes dans la réalité, Gordianus. Il n'y a qu'une seule façon de se débarrasser de cet homme. Fortex va s'en occuper. C'est à cela qu'il a été formé. Mais souris donc : nous avons de la compagnie.

Le centurion mit pied à terre et s'avança à notre rencontre. Il marchait d'un pas souple ; la courte chevauchée l'avait stimulé. Son sourire était un peu dédaigneux mais pas hostile. Je n'étais qu'un civil ignorant, après tout, une simple brebis égarée. Il s'adressa à moi sans faire attention aux autres.

— Les civils ne sont pas admis en bord de mer.

— Mais César en personne m'a donné..., répliquai-je en montrant le disque de cuivre.

— Le général a donné des ordres formels concernant le bord de mer. Aucune exception, expliqua-t-il en élevant la voix, car il devait penser que j'étais un peu sourd.

— Je voulais seulement aller voir cette curieuse cabane de pêcheur.

Le centurion secoua la tête et esquissa un sourire narquois. J'étais comme un grand-père gâteux auquel il fallait faire plaisir, mais seulement dans une certaine mesure. Il ne prêta aucune attention à Fortex qui avançait derrière lui.

Le sang battait dans mes oreilles. Dans quelques instants ce serait terminé. Fortex saisisait par surprise le jeune centurion

au visage rougeaud et au sourire suffisant. Il lui trancherait la gorge, la lame brillerait, le sang jaillirait. Le centurion ouvrirait de grands yeux sous le choc et ne verrait plus rien. Un homme plein de vie mourrait en ma présence.

Derrière l'épaule du centurion, j'apercevais tout juste Fortex, mais d'après ses mouvements je devinai qu'il dégainait furtivement son poignard. Sur le côté, Tiron, jouant le rôle de l'esclave soumis, retenait son souffle.

Je mis la main sur l'épaule du centurion et l'attirai vers moi. Fortex, ne sachant que faire, resta en arrière.

— As-tu un grand-père ? demandai-je.

— J'en ai deux, répondit le centurion.

— C'est bien ce que je pensais, dis-je, faisant en sorte qu'il s'éloigne de la barque et de Fortex et se dirige vers la cabane. L'un d'eux est-il un peu sourd ? Un peu gâteux ?

— Ils le sont tous les deux, avoua-t-il, un sourire aux lèvres.

Je l'avais fait penser à l'endroit où il habitait, bien loin d'ici.

— Eh bien, jeune homme, je ne suis ni sourd ni gâteux. Je t'entends très bien. J'ai aussi une excellente vue. Si je suis descendu ici, c'est parce que quelqu'un est entré dans cette cabane.

— En es-tu sûr ? demanda-t-il, l'air anxieux.

— Parfaitement sûr. J'ai vu un homme en haillons qui rôdait par ici, sur la plage. Son comportement m'a paru suspect. Je l'ai vu entrer dans la cabane. Je me suis senti obligé de venir vérifier.

— Tu aurais dû m'appeler tout de suite ! s'exclama le centurion exaspéré, en roulant les yeux.

— Mais tu dois être très occupé. Cela ne valait pas la peine de te déranger. C'est probablement le propriétaire de la cabane qui est revenu chercher quelque chose.

— Plutôt un pillard.

Le centurion dégaina son épée. Il alla jusqu'à la porte et l'ouvrit avec une telle violence que le gond du haut se brisa.

— Toi là-dedans, sors !

Il avança, scrutant l'obscurité. Je le suivis, dégainant mon poignard. D'une main, je poussai son casque qui lui tomba sur les yeux. De l'autre, je levai mon poignard et le frappai

violemment avec le pommeau à la base du crâne. Il s'effondra à mes pieds.

— Rends-toi utile, Fortex, dis-je en rengainant. Traîne-le à l'intérieur de la cabane. Et ne lui fais pas de mal !

Je reculai et parcourus des yeux la ligne de crête.

— Je ne crois pas que quelqu'un là-haut ait assisté à la scène. Qu'en penses-tu, Tiron ? La cabane m'a caché. Qui plus est, ils sont trop occupés à surveiller la ville et l'entrée de la baie. J'ai réussi à nous gagner un peu de temps, mais d'ici peu, ils s'apercevront de l'absence du centurion ou commenceront à se demander ce que font nos chevaux sur la plage... Qu'est-ce que tu attends ? Mets la barque à l'eau et partons.

— Gordianus, je..., commença Tiron, l'air contrarié.

— Tu devrais lire plus de romans grecs, Tiron, et moins de cette prose fade qu'écrit Cicéron.

En quelques instants, nous fûmes dans la barque et loin de la plage. Tiron déploya la voile blanche. Fortex tira de toutes ses forces sur les rames. Assis à la proue, je frissonnais. Je m'étais mouillé les pieds en montant dans le bateau. L'eau était plus froide que je l'aurais cru.

J'observai le littoral. Le centurion apparut soudain à la porte de la cabane, l'air hébété, se frottant la nuque. Je lui fis signe de la main et lui souris d'un air suffisant, comme il m'avait souri un moment auparavant. Il sortit de la cabane en titubant, secoua le poing et cria quelque chose que je ne pus entendre.

— J'aurais aimé lui trancher la gorge ! s'esclaffa Fortex. Je n'ai encore jamais tué de centurion. Eh bien, ce sera peut-être pour une autre fois.

Le vent nous était favorable. Le courant aussi. Nous effleurions la surface de l'eau parfaitement calme. Le rivage reculait et les murailles de la ville paraissaient plus hautes. Sans maintenir le cap avec beaucoup de précision, car Tiron n'était pas vraiment le marin qu'il prétendait être, nous continuions de nous diriger vers le port. C'était ridiculement facile, pensai-je en considérant que, la nuit précédente, Brundisium me semblait inaccessible.

Une autre embarcation fonça si rapidement sur nous qu'elle sembla surgir comme par magie. Tiron manœuvrait la voile ;

Fortex donnait de grands coups de rames réguliers. Je fus le premier à voir la barque, mais pas avant d'être à portée de flèche. C'était une embarcation aux lignes pures, plus grande que la nôtre, avec deux rameurs et deux archers. Chacun d'eux pointait sur nous son arc avec une flèche encochée.

J'essayai de voir d'où était venue la barque et remarquai en face du port un secteur de la côte où s'étaient rassemblés un important contingent de soldats, ainsi que quelques petits bateaux. Une autre barque se joignit à la poursuite.

Je donnai un coup de coude à Tiron pour lui montrer du doigt les embarcations. Juste au moment où il se retournait, un des archers décocha une flèche. Nous tressaillâmes tous les deux, mais la flèche tomba dans l'eau, loin de son objectif. C'était un coup d'essai pour mesurer la vitesse du vent et évaluer la distance. La flèche du deuxième archer arriva sensiblement plus près. Dans l'intervalle, la barque, qui avait deux rameurs, se rapprocha de nous.

— Par Hercule, Tiron, tu ne peux donc pas aller droit ? criai-je. Si tu continues de zigzaguer, ils vont nous rattraper avant que nous soyons parvenus au quai !

Tiron ne répondit pas. Par esprit de contradiction, me sembla-t-il, il changea de cap ; il se dirigeait maintenant tout droit vers la muraille, au lieu de continuer d'obliquer vers le port. La barque prenait rapidement de l'avance sur nous. J'entendis un bruit pareil au bourdonnement d'un frelon et baissai vivement la tête. Une flèche passa au-dessus de moi et transperça la voile dans laquelle elle se prit. Nous étions à leur merci. Je contemplai l'eau froide, prenant mon courage à deux mains en attendant le moment où il nous faudrait abandonner le bateau. Valait-il mieux mourir noyé ou transpercé de flèches ?

Soudain j'entendis des cris au-dessus de nous et, levant les yeux, j'aperçus les soldats postés sur la muraille du port. Je compris la stratégie de Tiron : il avait voulu nous amener assez près du rivage pour que nos poursuivants se trouvent à la portée des flèches des défenseurs de la ville. Nous étions poursuivis par les hommes de César, il était logique que les hommes de Pompée prennent notre défense.

Avec un bruit pareil à celui des mouettes prenant leur envol, une grêle de flèches s'abattit du haut de la muraille. Certaines tombèrent plus près de nous que de la barque lancée à notre poursuite. De petites gerbes verticales fusaient à la surface de l'eau. Aucune flèche n'atteignit la cible, mais les hommes de César avaient compris : ils changèrent de tactique.

Tiron pilotait l'embarcation parallèlement à la muraille, en direction du quai. Les poursuivants avancèrent parallèlement à nous, en gardant leurs distances, tout en s'approchant assez près pour nous décocher des flèches sans être atteints par les archers sur la muraille. Je m'allongeai tout contre le fond du bateau, non seulement pour éviter les flèches, mais pour donner assez d'espace à Tiron afin de manœuvrer.

J'entendis crier dans l'autre bateau : l'un des archers avait été touché à l'épaule. Il perdit l'équilibre et tomba à l'eau. J'espérais que nos poursuivants feraient demi-tour, mais ils laissèrent le soin à la barque qui les suivait de porter secours au soldat blessé.

Nous nous rapprochions de plus en plus du port. Une foule s'était rassemblée sur le quai pour regarder, applaudissant comme s'il s'agissait d'une course. Levant les yeux depuis le fond du bateau, j'aperçus les archers qui, courant le long du parapet, avançaient à la même allure que nous. Ils poussaient des cris et riaient toutes les fois qu'ils s'arrêtaient pour encocher une flèche, viser et tirer. Ils ne risquaient rien. C'était pour eux une distraction, un divertissement, en quelque sorte.

Soudain la barque fit un écart. Nous ralentîmes brusquement et changeâmes de direction. Touché, Tiron avait perdu le contrôle de la voile, pensai-je tout d'abord, mais il était toujours debout bien droit, presque au-dessus de moi. C'est alors que je vis Fortex, qui avait cessé de ramer et gardait les yeux grands ouverts. Ses lèvres tremblèrent comme s'il voulait parler, mais tout ce qui sortit de sa bouche fut le sang qu'il cracha en toussant. Une flèche lui avait transpercé le cou de part en part. La pointe de métal dépassait d'un côté, la hampe garnie de plumes de l'autre.

Incapable de voir ce qui s'était passé, Tiron faisait des efforts désespérés pour manœuvrer la voile.

— Rame, Fortex ! hurla-t-il. Rame, bon sang !

Les rames plongées dans l'eau et immobilisées par la poigne de Fortex nous faisaient tourner, car elles agissaient comme un gouvernail. Tiron jura. Un instant plus tard, le bateau heurta quelque chose et, sous l'impact, mes dents s'entrechoquèrent. Tiron culbuta par-dessus bord. La gerbe d'eau glacée me piqua les yeux. J'en avais plein les narines.

J'entendis des hurras : nous avions touché à quai. Je clignai des yeux et regardai en arrière. Nos poursuivants nous avaient pourchassés aussi longtemps qu'ils en avaient eu la possibilité. Ils faisaient maintenant demi-tour. Pour finir, une double volée de flèches les accompagna : des archers sur le quai s'étaient joints à ceux postés sur la muraille.

J'avais atteint le port de Brundisium sain et sauf.

Dans la foule, c'était à qui donnerait son avis.

— Il va probablement mourir, si vous arrachez cette flèche.

— Il est condamné, si vous la laissez en place !

— Êtes-vous certains qu'il soit encore en vie ?

Fortex était allongé sur le dos sur la passerelle en planches, les yeux ouverts, la barbe collée par le sang qu'il avait craché. Du sang couvrait aussi la hampe de la flèche qui dépassait de son cou. Son corps s'était raidi, mais tous les muscles tremblaient sous l'effet de la tension. Ses doigts restaient repliés comme s'ils serraient quelque chose, et les articulations étaient blanches. Il avait fallu faire de gros efforts pour lui enlever les rames, et encore plus pour le hisser sur le quai. Le devant de sa tunique était ensanglanté.

Debout à ses pieds, je regardais Fortex, comme fasciné. A mes côtés, Tiron, trempé, frissonnait.

— Qu'en penses-tu, Gordianus ?

— C'est ton esclave. Tiron.

Nous étions maintenant sur le territoire de Pompée. Je ne voyais pas l'utilité de poursuivre la mascarade suivant laquelle Tiron était mon esclave.

Tiron répondit d'une voix faible, en claquant des dents.

— Peut-être ferions-nous mieux d'abréger ses souffrances.

Rien n'indiqua que Fortex avait entendu. Ses yeux grands ouverts fixaient le ciel. Son corps était si tendu qu'il faisait peine à voir. Était-ce la peur, la bravoure, ou simplement l'instinct, qui le faisait s'accrocher à la vie avec l'énergie du désespoir ?

Nous avions appelé un médecin, mais aucun n'était venu. Je regardais la flèche et me demandais qu'en faire. Si nous en coupions une extrémité, nous pourrions enlever la hampe. Mais est-ce que cela ne causerait pas une nouvelle hémorragie ? Peut-être la flèche était-elle la seule chose qui empêchait le sang de jaillir de ses veines.

Impossible de regarder cet homme souffrir en silence le martyr sans rien faire. Je pris la décision d'enlever la flèche. Je m'apprêtai à prendre mon poignard et serrai les dents, en refusant d'imaginer les conséquences de mon acte.

Avant que j'eusse fait le moindre geste, la crise prit fin : le corps de Fortex se relâcha, ses doigts se déplièrent, ses yeux se révulsèrent, un soupir s'échappa de ses lèvres avec un sifflement. Il commençait son grand voyage vers le Styx.

Un murmure général de soulagement parcourut la foule. Chacun reprit ses occupations. Un homme vivant dont le cou est transpercé d'une flèche est une curiosité. Un mort n'intéresse plus personne.

— C'est étrange, remarqua Tiron, comme un homme vit parfois juste le temps qu'il faut, et pas un instant de plus.

— Que veux-tu dire ?

— Fortex avait pour tâche de m'amener sain et sauf à Brundisium. S'il avait été tué une minute plus tôt, nous ne serions jamais parvenus jusqu'au quai. Toi et moi, nous serions morts avec lui dans le bateau. Au lieu de cela, tout s'est passé de façon à ce que nous soyons ici. On dirait que les dieux en avaient décidé ainsi.

— Tu crois donc que chaque homme a son destin ? Même les esclaves ?

— Je ne sais pas, répondit Tiron d'un air évasif. Certes, les grands hommes ont leur destin. Peut-être avons-nous aussi le nôtre dans la mesure où nous croisons leur chemin.

— Est-ce cela qui te rend si courageux, Tiron ? Ta foi en ton destin ?

— Courageux ?

— Dans la montagne, face à Otacilius. Dans le camp de Marc Antoine. Dans la tente de César. Dans le bateau quand, debout, tu manœuvrais la voile, alors que des flèches te menaçaient en sifflant.

Tiron haussa les épaules. Je regardai les portes de la ville derrière lui : un centurion à l'air décidé et une compagnie de soldats marchaient droit sur nous.

— Au cours de ce voyage que nous avons fait ensemble, Tiron, ai-je donné un coup de pouce à ton destin, ou bien est-ce toi qui as donné un coup de pouce au mien ?

— Sans doute y a-t-il eu réciprocité.

— Et Fortex ? Son rôle était-il simplement de nous amener ici ?

— Quel autre rôle pouvait-il avoir ?

— Je me demande s'il aurait été d'accord. Et le charretier sans nom ?

— Il nous a permis de franchir les montagnes, n'est-ce pas ? Tout s'est très bien terminé.

— Pas pour lui. Pourtant, si tu as raison, les dieux nous ont protégés jusqu'ici. S'ils veulent bien que j'accomplisse ma mission, je vivrai encore un peu plus longtemps. J'essaierai d'être aussi courageux que toi.

Tiron me regarda, l'air perplexe, puis s'avança à la rencontre des soldats. Le centurion lui demanda son nom.

— Je m'appelle Soscaridès. J'espère qu'on t'a informé de mon arrivée.

— Vraiment extraordinaire, d'après ce que m'ont dit les archers.

Le centurion était un vétérinaire grisonnant, avec une grosse figure plutôt laide et un petit sourire pincé.

— Je dois me présenter directement au Grand Homme et à personne d'autre, précisa Tiron.

Le centurion hocha la tête.

— Qui est le mort ?

— Un esclave. Mon garde du corps.

— Et celui-ci ? Un autre esclave ?

— Lève la main, Gordianus, s'esclaffa Tiron, et montre ta bague de citoyen. Centurion, le Grand Homme le connaît aussi. Il va m'accompagner.

— Bon, grogna le centurion. Mais vous ne pouvez pas vous présenter devant le général dans votre état – toi trempé jusqu'aux os, et lui avec sa tunique ensanglantée. Je vais voir si je peux vous trouver des vêtements de rechange.

— Nous n'avons pas le temps, répliqua Tiron. Il faut que tu nous emmènes voir Pompée tout de suite.

— Castor et Pollux, retenez les chevaux !

Le centurion examina les gens qui flânaient sur la passerelle et désigna du doigt un civil élégamment vêtu.

— Toi là-bas ! Oui, toi et ton ami. Venez ici, tous les deux !

Comme les deux hommes hésitaient à s'approcher, le centurion fit claquer ses doigts. Des soldats se précipitèrent et les amenèrent de force.

— Oui, vous paraissez tous deux avoir la taille qui convient, déclara le centurion en toisant les deux hommes. Et vos vêtements ne sont pas trop minables. Déshabillez-vous.

Les deux hommes restèrent bouche bée. Le centurion claqua des doigts à nouveau. Les soldats aidèrent les hommes à enlever leurs vêtements.

— Ne soyez pas si brutaux ! cria le centurion. Ne déchirez pas les tuniques. Laquelle préfères-tu, Soscaridès ?

— La jaune, je suppose, répondit Tiron.

— Parfait. Toi, qui avais la tunique jaune, enlève aussi ton pagne. Mon ami Soscaridès ici présent est trempé jusqu'aux couilles et a besoin d'un pagne sec.

Puis, se tournant vers Tiron et vers moi, le centurion ajouta :

— Allez ! les gars, enlevez ce que vous portez et mettez vos nouveaux vêtements.

J'enlevai ma tunique maculée de sang par la tête.

— Quelle est cette manie qu'ont les militaires d'obliger les gens à se déshabiller ? murmurai-je tout bas à Tiron.

Je me rappelais l'humiliation que nous avait fait subir Otacilius sur le flanc de la montagne. César avait dit que les hommes de Pompée s'étaient aliéné les citoyens de Brundisium. Je compris pourquoi.

— Les chaussures aussi ! cria le centurion aux deux malheureux civils en regardant nos pieds.

Ils sursautèrent, puis s'agenouillèrent docilement et se mirent à dénouer les lanières qui leur entouraient les chevilles.

— Je peux garder mes chaussures aux pieds pendant qu'elles sèchent, déclara Tiron, qui resta tout nu un instant, tandis qu'il échangeait son pagne mouillé contre celui qui était sec.

— Crois-moi, reprit le centurion, j'ai fait marcher des hommes jusqu'aux colonnes d'Hercule et je les ai ramenés. Je m'y connais pour ce qui est des pieds. Tu seras bien content d'avoir une paire de chaussures sèches quand ça va bouger.

— Ça va bouger ? demanda Tiron en mettant la tunique jaune.

Elle lui allait parfaitement.

Le centurion cligna des yeux. En face le soleil déclinait vers l'ouest en passant au-dessus de la ligne des toits.

— Le soleil se couche. Comme le temps file ! Quand il fera nuit, cela va être l'enfer. Crois-moi, tu seras content de porter des vêtements propres et des chaussures sèches ! Souviens-toi de moi alors, ami Soscaridès, et dis une prière pour le centurion qui s'est occupé de toi avec autant de gentillesse que s'il était ta mère !

Pour ralentir la progression des hommes de César dans la ville. Pompée avait dressé des barricades dans les rues principales et avait tendu des pièges. C'étaient des tranchées creusées sur toute la largeur des rues ; le fond était hérissé de pieux pointus et, par-dessus, des claies en osier avaient été recouvertes d'une mince couche de terre. Pour atteindre le centre de la ville, il nous fallut suivre un itinéraire tortueux en empruntant des rues secondaires et des ruelles. Le centurion menait la marche, tandis que ses soldats formaient un cordon autour de nous.

Officiellement, ordre avait été donné aux habitants de rester chez eux, mais ils étaient tous dehors. Ils criaient, couraient dans tous les sens, et leur visage trahissait leur affolement. Si le camp de César avait ressemblé à une ruche où l'agitation était contrôlée, Brundisium était pareille à une fourmilière retournée par le soc d'une charrue. J'en vins à admirer le sang-froid de notre centurion, qui restait, semblait-il, imperturbable malgré les circonstances.

Nous sortîmes enfin du labyrinthe de ruelles étroites et arrivâmes au forum de la ville, où les bâtiments officiels et les temples entouraient une place dégagée. Ici, on avait l'impression à la fois d'une discipline plus stricte que jamais et

d'un chaos impressionnant. Les troupes étaient au garde-à-vous sur la place, des centurions hurlaient des ordres. Des femmes en pleurs et des hommes au visage terreux se pressaient sur les marches des temples. Une odeur de myrrhe et d'encens me parvint par les portes ouvertes, ainsi que l'écho de prières plaintives, non pas en latin, mais dans la langue curieusement modulée des Messapiens. Ceux-ci s'étaient installés dans l'extrême sud de l'Italie à l'origine des temps et avaient bâti la ville de Brundisium. Ils s'étaient battus contre Sparte, puis contre Pyrrhus qui avait conquis leur territoire au profit de Rome. Ce peuple cosmopolite de navigateurs adore toutes les divinités que l'on vénère à Rome, mais rend aussi hommage à ses propres dieux, d'anciennes divinités de Messapie, aux noms barbares. C'étaient ces dieux mêmes que les habitants de Brundisium invoquaient dans leur désespoir, alors que le destin de leur ville était en jeu.

Nous arrivâmes au sénat, à l'est du forum, là où Pompée avait installé son quartier général. Le centurion nous pria d'attendre sur les marches tandis qu'il pénétrait à l'intérieur. Ses soldats continuèrent de former un cordon autour de nous. Nous protégeaient-ils ou nous gardaient-ils prisonniers ? Épuisé, je m'assis sur les marches dures et glacées. Tiron fit de même. L'atmosphère de la ville assiégée m'avait déprimé, mais elle semblait avoir stimulé mon compagnon.

— Si Pompée réussit à mener à bien cette entreprise, remarqua-t-il, il sera vraiment le plus grand génie militaire de l'époque.

— Quelle entreprise ? demandai-je avec étonnement.

— Il s'agit de quitter Brundisium sans subir de pertes. Pompée a déjà envoyé une partie de son armée à Dyrrachium, ainsi que les consuls et la majorité des sénateurs. Maintenant commence la partie délicate. Avec César prêt à escalader les murailles et à lancer toutes ses forces à l'assaut de la ville, Pompée pourra-t-il réussir une retraite en bon ordre : faire parcourir à ses hommes les rues de la ville, les faire monter à bord des navires et sortir de la baie ? Un défi tactique stupéfiant, mais aussi un risque énorme.

— Je vois ce que tu veux dire. Quand et comment le dernier défenseur cédera-t-il le terrain à l'envahisseur et montera-t-il à bord du dernier navire en partance ?

— Cela pourrait se transformer en déroute, poursuit Tiron, en parcourant des yeux le forum. Et puis, il y a l'élément inconnu, incontrôlable, que représente la population civile. Nous savons que les habitants en ont plus qu'assez de Pompée. Mais peuvent-ils être sûrs que César ne les massacrera pas pour avoir abrité son ennemi ? La population est susceptible de se diviser en factions, à cause de vieilles rancunes. Peut-être certains ouvriront-ils les portes et aideront-ils les hommes de César à contourner en toute sécurité les barricades et les pièges, tandis que d'autres leur lanceront des pierres du haut des toits. Sans oublier ceux qui pourraient paniquer et tenter de monter à bord des navires de Pompée. Leur nombre suffirait à obstruer les rues et à rendre toute fuite impossible. On juge un général à la façon dont il réussit à relever les défis. Si Pompée peut faire sortir tous ses hommes sains et saufs d'Italie pour livrer d'aunes batailles, il aura mérité à nouveau le nom de Grand Homme.

— Tu crois ? Il me semble qu'il aurait donné une meilleure preuve de son génie en ne se faisant pas prendre au piège.

— Personne n'aurait fait mieux que Pompée, étant donné la situation. Personne n'avait prévu que César oserait franchir le Rubicon. Les propres lieutenants de César ont été pris au dépourvu ; lui-même a dû s'étonner d'avoir fait preuve d'une telle démesure.

— Et le désastre de Corfinium ?

— Pompée n'avait pas la maîtrise des événements. Il avait demandé à Domitius de se retirer et de le rejoindre, mais Domitius a laissé sa vanité l'emporter sur le bon sens, dont il n'était guère pourvu. Compare Domitius à Pompée : dans toutes les décisions qu'il a prises depuis le début de la crise, Pompée a agi en suivant la raison. Aucune trace de vanité ou d'orgueil insensé.

— D'aucuns diraient qu'il n'a pas fait preuve non plus de véritable sang-froid.

— Il faut du sang-froid pour regarder un ennemi en face et reculer pas à pas. S'il réussit sa retraite en bon ordre jusqu'au

dernier homme, Pompée aura démontré qu'il possède un courage à toute épreuve.

— Et alors ?

— Alors se manifeste sa tactique exceptionnelle ! Pompée a des alliés dans tout l'Est. C'est là qu'il est le plus fort et que César est le plus faible. Après avoir rassemblé ses renforts, Pompée est à même de faire le blocus de l'Italie depuis son bastion en Grèce et de barrer la route à tous les navires venus de l'Est, y compris ceux qui apportent les céréales d'Égypte. Que César garde l'Italie pour le moment ! Lorsque l'Égypte lui sera interdite et que l'Est s'insurgera, lorsque la famine menacera l'Italie et que les troupes de Pompée en Espagne seront sur ses arrières, nous verrons combien de temps César restera le maître de Rome.

Tout ce que disait Tiron était logique, au fond. Mais César avait-il la moindre idée de ce raisonnement ? Je songeais à l'homme extraordinairement sûr de lui que j'avais vu ce matin-là. Mais n'était-ce pas là que résidait son génie de chef : ne jamais révéler ni les doutes qui l'assaillent, ni les cauchemars qui hantent ses nuits ?

Peut-être les choses se passeraient-elles, pour finir, comme Pompée l'envisageait. À la seule condition qu'il parvînt à s'échapper de Brundisium. Nous étions arrivés à un moment crucial de ce dramatique affrontement. Dans les heures à venir, Pompée abattrait une carte qui lui permettrait d'en jouer une autre, ou qui lui ferait perdre complètement la partie.

Le centurion revint.

— Le Grand Homme accepte de te voir.

Je m'apprêtais à me lever, mais il mit la main sur mon épaule pour me retenir.

— Pas toi. Soscaridès.

— Quand tu verras Pompée, demande-lui de m'accorder une audience, dis-je à Tiron en lui attrapant le bras.

— Je ferai de mon mieux, Gordianus. Mais en pleine action militaire, tu ne peux guère espérer...

— Rappelle-lui la tâche qu'il m'a assignée à Rome. Dis-lui... dis-lui que j'ai la réponse.

— Peut-être devrais-tu me la confier, Gordianus, suggéra Tiron en levant un sourcil. Je la transmettrai à Pompée et demanderai que Davus soit libéré. C'est bien ce que tu veux ?

— Non, répondis-je en secouant la tête. Je ne révélerai la vérité concernant le meurtre de Numérius qu'à Pompée, et seulement s'il commence par relâcher Davus. S'il veut savoir ce qui est arrivé à Numérius, il doit accepter ces conditions. Sinon, il ne saura peut-être jamais rien.

— Si je lui dis tout cela et que ce soit seulement un stratagème pour t'obtenir une audience..., objecta Tiron, l'air sévère.

— Je t'en prie, Tiron.

Il me jeta un dernier regard hésitant, puis emboîta le pas au centurion.

Le soleil plongeait derrière les collines à l'ouest. Le froid du crépuscule s'abattit sur le forum. Une singulière impression de calme se répandit. Même les voix dans les temples semblaient étrangement réconfortantes.

On alluma des torches que se passèrent les soldats. Je comprenais maintenant pourquoi Pompée attendait la tombée de la nuit pour quitter la ville. Dans l'obscurité, les barricades et les pièges seraient deux fois plus dangereux. Tandis que les assiégeants reviendraient sur leurs pas et trébucheraient les uns sur les autres, les hommes de Pompée, qui connaissaient bien l'itinéraire, pourraient échapper aux dangers et gagner rapidement les navires.

Le centurion revint.

— Soscaridès ?... demandai-je.

— Toujours avec Pompée.

— Pas de message pour moi ?

— Pas encore.

Des portes en bronze claquèrent, et un brouhaha se fit entendre en haut des marches. Je me levai. Un groupe important d'officiers sortit du bâtiment et apparut sous le porche. Le centurion et ses soldats se mirent au garde-à-vous.

Pompée marchait à la tête du groupe, armé de pied en cap, avec son armure plaquée d'or. Le métal précieux chatoyait, réfléchissant la lueur des torches en contrebas sur la place. Sous

le bras, il serrait un casque également plaqué d'or et orné d'un plumet jaune en crin de cheval. Son torse musclé lui donnait l'air d'un jeune gladiateur. Ce n'était qu'une illusion démentie par les deux jambes grêles que des jambières ne pouvaient dissimuler.

Je cherchai Tiron dans son escorte. En vain. Je ne vis pas non plus Davus.

— Grand Homme ! criai-je, espérant attirer son attention.

Je me comportais comme un simple citoyen pourrait le faire sur le forum pour adresser une requête à un magistrat. Mais nous n'étions pas à Rome, et l'homme qui se trouvait devant moi n'était pas Pompée le politicien, qui quémandait les faveurs de tous les électeurs. C'était le Grand Pompée, général des légions espagnoles, l'homme qui croyait au pouvoir de l'épée et non à celui de la loi.

— Silence ! hurla le centurion.

L'homme resta au garde-à-vous. Ses yeux qui lançaient des éclairs me commandaient d'en faire autant.

Pompée s'arrêta en haut des marches. Les officiers se déployèrent en éventail derrière lui. Une fanfare retentit, intimant aux soldats l'ordre de se mettre au garde-à-vous. Je n'étais pas à plus de vingt pieds de Pompée. Il avait l'air fatigué et abattu, ses yeux bouffis étaient injectés de sang. Mais les soldats devaient voir un Pompée très différent, solidement bâti, revêtu d'or, la silhouette du dieu Mars, ou peu s'en fallait.

— Soldats de Rome ! Défenseurs du Sénat et du peuple ! Ce soir, vous allez faire la manœuvre à laquelle on vous a entraînés ces jours derniers. Chacun d'entre vous a un rôle à jouer. Vous savez tous ce que vous avez à faire. Agissez avec rapidité et efficacité, obéissez aux ordres des centurions, et tout se passera bien. L'ennemi a été frustré à tout instant. Une poignée d'archers et de frondeurs expérimentés a réussi à le maintenir loin des murs de la ville. Il n'a pas de navires. Ses efforts pour bloquer le port ont été vains. Comme toujours, il n'est pas à la hauteur de ses ambitions. Il finira par s'en mordre les doigts...

Un murmure d'approbation parcourut les troupes. Le charisme de Pompée m'avait toujours laissé indifférent, mais

ces hommes étaient sous le charme. Peut-être fallait-il être militaire pour y être sensible.

— Nous sommes sur le point de quitter l'Italie et de traverser la mer, continua Pompée. Certains d'entre vous en éprouvent peut-être de l'appréhension. N'ayez aucune crainte ! Nous allons de l'avant, nous ne reculons pas. Rome se trouve maintenant de l'autre côté de la mer. Nous nous y rendons. Une ville est faite d'hommes, non de bâtiments. Nous allons là où bat le véritable cœur de Rome, avec les consuls élus en bonne et due forme. Que l'ennemi s'empare de bâtiments vides, s'il le souhaite, et qu'il s'attribue tous les titres vides de sens que son imagination peut inventer. César a peut-être passé trop de temps au nord du Rubicon, parmi des barbares qui vénèrent des rois. Après avoir vaincu ces monarques lamentables, il croit pouvoir lui aussi en devenir un. Il devrait se rappeler le sort de tous les despotes qui se sont insurgés contre le Sénat et le peuple de Rome.

Le murmure au sein des troupes s'enfla pour devenir une acclamation. Pompée l'interrompit en levant les mains.

— Soldats ! Rappelez-vous la consigne d'aujourd'hui ! L'ennemi vous écoute, l'oreille collée aux portes de la ville. Nous devons mener cette opération dans un silence presque total. Elle débute à l'instant. Commandants de cohortes, commencez l'évacuation !

Il fit un geste à l'intention des officiers derrière lui, comme s'il donnait le départ d'une course. Quand ils s'avancèrent, Pompée recula et disparut aux yeux de ses troupes massées sur la place.

Son escorte se réduisit avec le départ des commandants. Je pus alors apercevoir Tiron qui se dirigeait vers lui. Les gardes du corps du Grand Homme l'entourèrent. Parmi eux, je remarquai un gaillard à la démarche familière. Avant même qu'il se tournât pour laisser voir le profil de son visage enfantin, je sus que c'était Davus.

J'essayai d'attirer l'attention de Tiron, mais il était occupé à s'entretenir avec Pompée. Soudain, je le vis faire un geste dans ma direction. Pompée acquiesça et se retourna. Il me regarda bien en face, puis passa devant ses gardes du corps et se dirigea

droit vers moi. Le centurion à mes côtés se figea au garde-à-vous.

— Je t'ai entendu m'appeler tout à l'heure. Fin Limier, déclara Pompée d'un ton qui trahissait la fatigue et l'irritation.

— Vraiment, Grand Homme ? Tu n'en avais pas l'air.

— Un orateur digne de ce nom ne laisse rien distraire son attention. Tiron me dit que tu as des nouvelles pour moi.

— Oui, Grand Homme.

— Parfait. Centurion, n'as-tu pas reçu un ordre d'évacuation ?

— Si, général.

— Alors va-t'en !

— Général, je dois te dire que cet homme est armé. Il a un poignard. Est-ce que je le désarme ?

Pompée parvint à sourire d'un air las.

— Tu as peur qu'il tente de m'assassiner, centurion ? Le meurtre n'est guère le genre de Gordianus. N'est-ce pas, Fin Limier ?

Il n'attendit pas ma réponse, mais congédia le centurion et ses hommes d'un geste bref.

— Viens, Gordianus. Sans doute voudras-tu dire bonjour à ton fichu gendre, puisque tu as traversé la moitié de l'Italie pour le trouver. Je ne parviens pas à imaginer les raisons qui t'y ont incité, car je n'ai jamais rencontré un individu aussi stupide. J'ai peine à croire que je l'ai jadis acheté à prix d'or.

— Et le rapport que je dois te faire, Grand Homme ? demandai-je en respirant profondément.

— Pas ici. Pas maintenant, répondit-il en grimaçant. Ne vois-tu pas que je suis sur un volcan ? Attends que nous soyons en sécurité en mer.

21

— Je ne peux pas y croire ! Je n'arrive pas à y croire !

— Davus, pas si fort... tu m'étouffes...

— Excuse-moi.

Davus me lâcha et recula. Je me frottai la joue là où sa cotte de mailles avait laissé une empreinte dans ma chair. Avec son armure en cuir et en métal, il m'impressionnait. Pourtant, le sourire qui illuminait son visage le faisait paraître aussi inoffensif qu'un enfant.

— Je n'arrive pas à y croire, répéta-t-il en riant. Tu as fait tout ce chemin, tu as franchi les montagnes et tu as affronté toutes sortes de difficultés. Comment diable as-tu fait pour entrer dans la ville ?

— C'est une longue histoire, Davus. Je te raconterai cela une autre fois.

Un des officiers de Pompée poussa un cri. Il leva le bras et désigna un grand bâtiment de l'autre côté de la place. Tout en haut du toit, une silhouette allait et venait en courant et agitant une torche.

— Par Pluton, tu avais raison, Tiron ! s'exclama Pompée en regardant du coin de l'œil. La peste soit des habitants de cette ville ! De toute évidence, c'est un signal pour que César lance son attaque. Scribonius, ordonne à un archer d'abattre cet homme.

L'officier qui l'avait signalé s'avança.

— Il est hors de portée, général.

— Alors envoie quelqu'un là-haut.

— Sans aucun doute des obstacles empêcheront d'atteindre le toit, général. Est-ce que cela vaut vraiment la peine de perdre du temps...

— Alors envoie des archers sur un toit voisin et qu'ils tirent sur lui !

— Général, l'évacuation a commencé. Quand nos archers...

— Cela m'est égal ! Regarde ce singe qui agite sa torche et se moque de nous. De la place, on peut l'apercevoir. Les soldats courageux postés sur la muraille peuvent eux aussi le voir ! Cela va leur saper le moral. Je veux la tête de cet homme. Et apporte-moi en même temps sa main tenant encore la torche !

Scribonius appela des archers, mais un moment après, l'ordre de Pompée était inutile. Dans toute la ville, des habitants surgissaient sur les toits. Certains agitaient des torches. D'autres dansaient dans la lumière vacillante, comme s'ils participaient à une fête. Pompée était hors de lui.

— La peste emporte ces gens ! Quand je reprendrai la ville, je la réduirai en cendres. Je les vendrai tous, hommes, femmes, enfants, comme esclaves !

Pompée allait et venait en regardant vers l'ouest. Au-dessus des toits apparaissaient les tours qui flanquaient la porte de la ville.

— Toi, Magius, l'officier du génie, sais-tu si la porte de la ville a été suffisamment bloquée ?

Un autre officier s'avança.

— Tu le sais bien, général. Il y a des tonnes de gravats entassés derrière elle. Aucun bélier ne la fera bouger. La seule façon dont les hommes de César peuvent pénétrer à l'intérieur de la ville, c'est en escaladant les murailles.

— Scribonius, est-ce que les archers et les frondeurs alignés le long du parapet tiendront bon ?

— Ce sont tous des vétérans expérimentés, général. Ils tiendront bon.

À cet instant, dans l'air froid du soir, nous entendîmes les premiers bruits de la bataille. Il y eut d'abord des cris, puis l'écho sinistre de l'airain qui résonne contre l'airain, et le grondement sourd d'un bélier.

En bas, la place se vida rapidement. Les derniers soldats partirent en file, sans bruit, en direction des navires. L'obscurité se fit dans le forum, excepté quelques taches de lumière aperçues par les portes ouvertes des temples. Je me pris à regretter de ne pas comprendre le messapien. Les inflexions des voix qui provenaient des temples avaient changé, me semblait-il ; ce n'étaient plus des chants de terreur ni des lamentations,

mais des hymnes de délivrance. Les mélopées se mêlaient au vacarme lointain de la bataille.

Ordre fut donné à l'escorte de Pompée de quitter la ville. Soudain, tout le monde autour de moi descendait les escaliers. L'officier appelé Scribonius tendit une torche à Davus et lui commanda de fermer la marche.

Nous nous dirigeâmes vers le port par un itinéraire différent de celui qu'avait emprunté le centurion un peu plus tôt. Cette rue était plus large, et le chemin plus direct. Je m'étonnais qu'elle n'eût pas été bloquée et le mentionnai à Davus qui me dit d'attendre. Quand nous atteignîmes un premier croisement, Magius ordonna une brève halte. Lui et quelques hommes saisirent des cordes accrochées aux bâtiments de chaque côté. En un instant, des tonnes de gravats se déversèrent dans la rue derrière nous. Un système ingénieux de poulies avait été relié à des portes en bois et à des cachettes remplies de débris emmagasinés dans les étages supérieurs.

On procéda à la même opération au croisement suivant et encore au suivant. À d'autres endroits, Magius signala qu'il fallait être prudent, et il conduisit le groupe en file indienne en lui faisant frôler le mur. Seul l'ingénieur savait exactement où se trouvaient les tranchées garnies de pieux acérés et de quel côté passer pour les éviter. Il était impossible de voir les pièges. Dans l'obscurité, la terre étalée sur les claies en osier se confondait avec le sol d'origine de la rue.

L'obscurité des rues étroites, la lumière vacillante des torches, les avalanches de gravats que déclenchaient les soldats, les pièges dissimulés sous nos pieds, tout cela ressemblait à un mauvais rêve. Avec la rapidité de l'éclair, des images de la journée traversaient mon esprit enfiévré : les flèches qui s'entrecroisaient dans le ciel bleu au-dessus de ma tête, l'eau calme et glacée de la baie annonciatrice de la mort, Fortex sur le quai, pris de tremblements, serrant des rames invisibles, regardant bouche bée le batelier qui, tel Charon, venait le chercher pour lui faire traverser le Styx.

Davus à mes côtés avait un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Pour lui, c'était une aventure extraordinaire. Je lui saisis le bras.

— Davus, quand nous arriverons au navire de Pompée, tu ne monteras pas à bord.

Il plissa le front.

— Davus, continuai-je, j'ai le renseignement que voulait Pompée au sujet de Numérius. Mais je le lui donnerai seulement s'il accepte de ne pas t'emmener.

— De ne pas m'emmener ?

— Écoute, Davus, et essaie de comprendre ! Je vais partir avec Pompée, mais toi, tu vas rester. C'est seulement ainsi que je pourrai mettre mon plan à exécution. Nous te laisserons sur la jetée. Dès que le navire appareillera, il faudra que tu enlèves ton armure. Tu saisis ? Garde seulement ta tunique et ton épée pour te défendre. Rien ne doit permettre de t'identifier comme l'un des hommes de Pompée. Sinon les habitants de la ville pourraient te tuer par pure vilenie, si les hommes de César ne te tuent pas auparavant.

— Alors je resterai à Brundisium ?

Davus ne comprenait toujours pas.

— Tu ne veux donc pas retourner à Rome ? Tu ne veux pas revoir Diana et le petit Aulus ?

— Bien sûr que si.

— Alors fais ce que je te dis ! Pendant un certain temps, le désordre va régner dans la ville. Mais tu es grand et fort ; personne ne t'importunera sans raison. Évite les querelles. Essaie de te faire passer pour l'un des habitants de la ville, du moins jusqu'à ce que tu puisses te livrer aux hommes de César.

— Me livrer ? Ils me tueront.

— Non. César fait tout son possible pour se montrer clément. On ne te fera aucun mal, pourvu que tu jettes ton épée à terre et que tu ne résistes pas. Demande à voir Méto. Et si par hasard Méto... si pour une raison ou une autre, tu ne peux pas trouver Méto, demande Marc Antoine, le tribun. Dis-lui qui tu es. Demande-lui de te protéger.

— Et toi, mon cher beau-père ?

— Je me débrouillerai.

— Je ne comprends pas. Tu vas finir par te trouver en Grèce avec Pompée. Comment rentreras-tu chez toi ?

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Mais Diana et Béthesda...
— Dis-leur de ne pas s'inquiéter. Dis-leur... que je les aime.
— Ce n'est pas juste. Je devrais aller avec toi pour te protéger.

— Non ! Ce qui importe, c'est de t'arracher à Pompée et de te ramener à Rome. Ne gâche pas tout maintenant, Davus, après le mal que je me suis donné. Fais ce que je te dis !

Soudain, une avalanche de gravats devant nous fit un fracas épouvantable. L'espace d'un instant, je crus que Pompée avait été atteint, mais il émergea de la poussière en jurant et en toussant. Quelqu'un avait déclenché une des machines infernales mises au point par Magius pour obstruer la rue.

Les hommes de Pompée escaladèrent le monceau de gravats à la recherche des coupables. Des cris perçants succédèrent à de grands éclats de rire. Les soldats revinrent avec quatre prisonniers qui se débattaient. Le plus vieux semblait avoir à peu près l'âge de Mopsus. J'étais stupéfait qu'ils aient été capables de provoquer l'avalanche. Leur succès attestait le talent de Magius en matière de génie militaire.

Pour Pompée, c'était le comble. Il s'avança vers le plus âgé des garçons et le gifla. Son visage ne reflétait plus le défi mais la terreur. Il fondit en larmes. Ses compagnons aussi.

— Gardes ! Approchez ! cria Pompée en faisant claquer ses doigts. Ce n'est pas le rôle des soldats d'exécuter des combattants civils.

Davus se porta aussitôt en avant. Je lui saisis le bras, mais il se dégagea. Je l'appelai à voix basse. Il se retourna pour me regarder et haussa les épaules, comme pour me faire comprendre qu'il n'avait pas le choix.

— Attachez-leur les mains derrière le dos et allongez-les sur les gravats, ordonna Pompée.

Davus tint sa torche en l'air pendant que les autres gardes du corps déchiraient la tunique des garçons et les ligotaient avec des bandes de tissu.

— Bâillonnez-les, ordonna Pompée. Je ne veux pas les entendre crier grâce. Puis tranchez-leur la tête.

Les garçons se mirent à pousser des hurlements. On déchira d'autres bandes de tissu, et les cris furent promptement étouffés.

— Nous allons les exécuter sur-le-champ et les laisser ici pour servir d'exemple. Que les habitants de Brundisium voient le prix que l'on paie quand on trahit le Grand Pompée. Qu'ils y réfléchissent en attendant mon retour.

Tout se passa si vite qu'on aurait cru rêver. En quelques secondes, les vêtements des garçons avaient été arrachés, à l'exception de leur pagne. Ils étaient prêts à être décapités. Tiron se retira dans l'ombre, les yeux baissés. Davus restait en arrière. Pompée le remarqua.

— Davus ! Tu vas trancher la tête du meneur.

La gorge de Davus se serra. Il jeta un coup d'œil dans ma direction, puis baissa vite le regard. Après avoir tendu sa torche à un soldat, il dégaina lentement son épée. Je le voyais sautiller nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Non, Grand Homme !

— Gordianus ! J'aurais dû me douter que c'était toi, dit Pompée en se retournant.

— Grand Homme, libère les garçons.

— Les libérer ? Ils ont failli me tuer !

— C'était un jeu. Ce sont des jeunes garçons, pas des soldats. Je doute qu'ils aient même su que tu étais à la tête de l'escorte.

— Tant pis. De quoi cela aurait-il eu l'air à Rome ? Le Grand Pompée tué accidentellement par une bande de gamins des rues qui s'amusaient ! Ils le paieront de leur tête.

— Mais que pensera-t-on à Rome ? Des jeunes garçons, des gosses décapités et leur corps laissé sur place pour que leurs parents les découvrent. S'il s'agissait de barbares dans l'arrière-pays, d'accord... mais nous sommes en Italie. Nous pouvons tout aussi bien être à Corfinium. Ou à Rome.

Pompée se mordit les lèvres. Il me dévisagea pendant un moment qui me parut fort long.

— Rengainez votre épée, finit-il par dire. Laissez les garçons tels qu'ils sont, ligotés et bâillonnés. Que les habitants voient qu'ils ont été faits prisonniers et qu'ils ont eu la vie sauve. César

peut se montrer clément, moi aussi. Par Pluton, quittons ce lieu maudit !

Davus poussa un soupir de soulagement. Pompée me jeta un dernier regard courroucé, puis tendit les bras à ses gardes du corps, qui l'aidèrent à franchir le tas de gravats. Davus recula pour reprendre sa place à l'arrière. Il m'aida à me frayer un chemin pas à pas. Les dernières barricades et les derniers pièges étaient maintenant derrière nous. Nous nous hâtâmes vers le port, sans échanger un seul mot.

Une fois franchies les portes de la ville, dès que nous fûmes sur la passerelle, un des soldats ramassa toutes les torches, courut au bord du quai et les jeta dans l'eau. L'obscurité comptait autant que le silence pour le succès de l'opération.

Les hommes attendaient en rang leur tour de monter à bord des vaisseaux auxquels ils étaient affectés. Nous les dépassâmes rapidement afin de gagner l'extrémité du quai.

Le lourd silence fut soudain rompu par des acclamations. Je crus tout d'abord qu'on avait remarqué l'arrivée de Pompée et qu'on l'ovationnait. Puis j'entendis une clameur : « Ils sont passés ! Ils ont réussi ! » Le navire de transport qui avait levé l'ancre le premier avait franchi sans encombre les brise-lames à l'entrée de la baie et était parvenu en mer.

Des mâts craquaient, des voiles se gonflaient, d'autres navires appareillaient. A mesure que nous approchions de l'extrémité du quai, je voyais de mieux en mieux l'entrée de la baie. Les brise-lames étaient pareils à de longues traînées noires qui émergeaient à peine à la surface de l'eau. Un capitaine incapable de bien voir dans l'obscurité aurait pu facilement échouer son navire, en essayant de franchir le passage. Je me sentais plus que jamais hors de mon élément, perdu dans ce monde singulier que gouvernaient des Pompée et des César, où les hommes déplaçaient des montagnes de terre, construisaient des plates-formes sur l'eau et se servaient même de la nuit comme d'une arme.

Le navire de Pompée attendait. Il était plus petit, mais plus élancé et plus rapide que les gros bâtiments de transport. Une planche servait de passerelle d'embarquement. Pompée se

dirigea droit vers elle. Je m'armai de courage et pressai le pas pour le rattraper.

— Grand Homme !

Il s'arrêta brusquement et se retourna. Sans torche, il était difficile de discerner l'expression de son visage. Ses orbites étaient remplies d'ombre. La ligne dure que formait sa bouche s'incurvait vers le bas à chaque extrémité.

— Que Pluton t'emporte, Gordianus ! Que veux-tu encore ?

— Grand Homme, mon gendre... je veux que tu le décharges de ton service. Ne l'emmène pas.

— Pourquoi ?

— C'est le prix à payer pour ce que j'ai à te révéler. « Pas ici. Pas maintenant », m'as-tu dit. Ce sera donc à bord de ton navire, quand tu auras le temps. Je partirai avec toi, mais il faut que tu laisses Davus sur le quai.

Pompée garda le silence. Il semblait me dévisager de ses yeux invisibles. Enfin, il fit signe à ceux qui le suivaient de s'embarquer, puis il se tourna à nouveau vers moi.

— Fin Limier, pourquoi ai-je l'impression que c'est une feinte, une ruse pour échanger ta place contre celle de ton crétin de gendre ? J'ai épargné ces gamins qui s'étaient joués de moi, mais toi, je ne t'épargnerai pas.

— Ce n'est pas une feinte, Grand Homme. Je sais qui a tué ton parent et pourquoi.

— Alors, dis-le-moi maintenant.

Je jetai un coup d'œil à Davus qui, mal à l'aise, se tenait à l'écart pendant que les autres embarquaient. Tiron aussi restait en arrière, en attendant la suite.

— Non. Je te le révélerai quand nous aurons levé l'ancre.

— Tu veux dire quand Davus sera loin. N'as-tu pas confiance en moi, Fin Limier ?

— Nous devons nous faire mutuellement confiance, Grand Homme.

— Quel curieux personnage tu es, pour oser me parler ainsi ! déclara-t-il en redressant la tête. Allez, embarque !

Toi aussi, Tiron, ajouta-t-il en se retournant. Ne reste pas bouche bée ! Quant à toi, Davus, je ne veux plus entendre parler de toi. Va-t'en ! File ! Que Pluton t'emporte !

Davus leva les yeux vers moi. Je m'avançai, pris ma bourse dans ma tunique et la lui remis. Il la regarda, l'air étonné. Elle était bourrée de pièces d'argent. Grâce à la générosité de Tiron, je n'avais presque rien dépensé durant le voyage. Davus avait largement de quoi rentrer chez lui sans problème.

— Mais, mon cher beau-père, murmura-t-il, tu ne peux pas me donner tout cela ! Tu vas en avoir besoin.

— Prends cette bourse, Davus, et va-t'en !

Il me dévisagea, puis regarda la bourse et me fixa à nouveau. Enfin il fit demi-tour, mais hésitait encore.

— Pars, Davus. Tout de suite !

Sans se retourner, il commença à suivre le quai, vers la ville.

Tiron monta à bord. J'attendis Pompée qui me fit signe d'embarquer. Il me suivit. On retira la planche. Le capitaine donna des ordres à voix basse. Les voiles claquèrent et se gonflèrent. Je sentis le pont bouger sous mes pieds, le quai s'éloigna.

Je regardai dans la direction d'où nous étions venus et aperçus une silhouette que je crus être celle de Davus, debout, seule, tout au bout du quai, encadrée dans la porte de la ville. Le navire vira de bord, et je perdis de vue mon gendre.

Bientôt je ne vis plus ni Tiron ni Pompée sur le pont plongé dans l'obscurité et encombré de monde. Personne ne s'étonna de ma présence. Personne ne me prêtait même attention.

On ordonna aux soldats de se mettre en ordre de bataille, mais l'indiscipline régnait, l'affolement gagnait. Pompée avait tout organisé avec soin, et l'évacuation s'était apparemment bien passée, pensai-je. Quelle ironie du sort, si tous ses navires s'échappaient à l'exception du sien, à cause du manque d'expérience de ces hommes d'élite qui ne connaissaient pas la mer !

Toutefois, le chaos ne dura pas longtemps. Les catapultes et les balistes furent amenées à leur place, arrimées puis chargées, et les cordes tendues à l'aide de grandes roues. Chaque fantassin rengaina son épée et s'arma d'une lance. En rangs serrés le long du bastingage, ils formaient tous avec leurs boucliers un rempart ininterrompu. Derrière eux, les archers prirent place en hauteur. D'autres soldats se tenaient prêts à leur fournir des flèches.

Je montai sur une plate-forme aménagée au milieu du pont. Autour de nous, dans l'obscurité, se profilaient les silhouettes des gros bâtiments de transport. Certains se dirigeaient vers l'entrée de la baie, tandis que d'autres restaient en arrière. L'opération était remarquablement coordonnée, sans l'aide de torches ou d'autres signaux : l'évacuation avait été méticuleusement préparée.

Dans la baie, la propagation des sons était déconcertante. J'entendais des cris indistincts et, au loin, le fracas de la bataille, mais je n'aurais su dire quels bruits venaient de la ville et quels autres, en provenance de l'entrée de la baie, se répercutaient à la surface de l'eau.

L'un après l'autre, les navires dépassèrent les brise-lames et arrivèrent en pleine mer. Je crus voir des échanges de flèches et

de projectiles entre les vaisseaux et les hommes postés sur les brise-lames, mais à cause de l'obscurité et de la distance il était impossible de distinguer le moindre détail.

Comme le navire de Pompée s'approchait de l'entrée de la baie, prêt à jouer le tout pour le tout, il devint la cible d'engins incendiaires. Depuis les deux brise-lames, des catapultes lancèrent des projectiles enflammés. À leur lumière, un étonnant spectacle m'apparut : les hommes de César démantelaient avec frénésie leurs propres défenses construites sur les brise-lames et jetaient les débris dans la mer.

Les premiers projectiles n'atteignirent pas leur but. Les autres manquèrent également la cible mais provoquèrent d'énormes gerbes d'eau, suivies de grands jets de vapeur. À l'entrée de la baie, la mer était parsemée de débris enflammés qui formaient une myriade de points lumineux.

Le capitaine du navire qui nous précédait dévia de sa route et vira brusquement vers le brise-lames nord. J'entendis jurer à haute voix derrière moi et regardai par dessus mon épaule. Pompée n'était qu'à quelques pas. Il ne sembla pas remarquer ma présence. La bataille accaparait toute son attention.

L'autre navire dévia encore plus de sa route, gêné par un brusque changement de direction du vent. Il allait droit sur la pointe du brise-lames nord au point qu'une collision parut imminente. Pompée avait le souffle coupé.

Cependant, le navire longea l'obstacle. Pendant un moment, le voile de fumée fit illusion : le navire semblait avoir dépassé le brise-lames et se trouver de l'autre côté, face à la mer. J'entendis alors Pompée pousser un gémissement. Je me rendis compte de la réalité : le navire était encore à l'intérieur de la baie. Il avait évité de justesse une collision mais était incapable d'atteindre la partie dégagée de la baie. Soudain il s'immobilisa, le vent ayant tourné. Bloqué contre le brise-lames, il était devenu la cible des flèches et des projectiles ennemis. Les hommes de César poussèrent des hourras dont l'écho se répercuta au loin.

L'adversaire aurait pu facilement envoyer une multitude de projectiles incendiaires sur ce navire vulnérable. Mais il préféra

s'en emparer sans dommages. Comme nous ne tardâmes pas à le découvrir, il en avait les moyens.

— Général, regarde derrière nous, du côté de la ville ! cria Scribonius, qui avait rejoint Pompée en courant.

Le dernier des navires de transport avait appareillé ; l'arrière-garde de Pompée, qui assurait sa protection, était parvenue à s'éloigner de l'enceinte de Brundisium. On pouvait conjecturer que la ville était maintenant livrée aux hommes de César. Compte tenu des barricades et des pièges dans les rues, les soldats étaient sans doute encore en train de se frayer un chemin à travers les obstacles. Pourtant, la lumière des torches éclairait les quais derrière nous. Non seulement les hommes de César avaient déjà pris le port, mais certains avaient armé des bateaux de pêche et progressaient hardiment en direction du brise-lames, afin de monter à l'abordage du navire de transport.

— Général, est-ce que nous faisons demi-tour et engageons le combat ? suggéra Scribonius en saisissant le bras de Pompée. Nous pourrions les repousser et laisser ainsi un peu plus de temps au navire immobilisé contre le brise-lames.

— Non ! Nous ne pouvons prendre le risque d'une collision avec le brise-lames. Nous avons perdu ce navire. Il n'y a pas moyen de le sauver. Si je le pouvais, j'y mettrais le feu moi-même, pour empêcher César de s'en emparer. Va tout droit !

Scribonius se retira.

— Comment expliquer les succès de César ? s'exclama Pompée en frappant du poing contre le mât. Comment fait-il pour avancer à une telle allure ? Quelle sorte de pacte a-t-il conclu avec les dieux ? Ce n'est pas humainement possible ! Même si les damnés habitants de la ville ont guidé l'ennemi pour qu'il évite les barricades et les pièges, comment peut-il y avoir déjà tant de soldats dans le port ? Quelle rage les pousse à nous poursuivre dans ces petits bateaux ? César doit être là en personne, à les aiguillonner.

Je me retournai vers le port. J'imaginai César debout à l'extrémité du quai, à l'endroit même où Pompée s'était trouvé quelques instants plus tôt, sa cape rouge flottant au vent, regardant notre navire disparaître dans les nuages de fumée à l'entrée de la baie. Je fermai les yeux et priai pour que Méto fût

là, près de César, sain et sauf, pour que Davus fût là aussi et ne regrettât pas trop de m'avoir obéi. J'imaginais mon fils et mon gendre ensemble hors de danger sur le quai, et me raccrochai à cette image.

— Maudit sois-tu, Gordianus !

J'ouvris les yeux : Pompée me lançait des regards furieux. Le feu qui consumait les débris flottant sur l'eau tout autour de nous brillait à travers la fumée et lui éclairait les yeux.

— Tu es à la solde de César, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête, sans comprendre.

— Cet esclave que tu as adopté, ton fils Méto, poursuivit Pompée d'un ton bourru, il est le compagnon de tente de César et vit dans son intimité depuis des années. Et toi, tu es l'un de ses espions. Tu lui as toujours été fidèle. Avoue-le ! Même César n'aurait pas pu faire pénétrer si rapidement tant d'hommes dans la ville sans l'aide d'espions. Depuis combien de temps as-tu établi des contacts avec les habitants ? Tu les connaissais bien, ces gamins qui ont failli me tuer ? Est-ce toi qui les as incités à le faire ? Ce n'est pas étonnant que tu m'aies supplié de leur laisser la vie sauve !

— Grand Homme, tu te trompes. Ce que tu supposes est insensé. Demande à Tiron. Il a fait tout le trajet depuis Rome avec moi.

— Oui, tu as réussi à te coller comme une sangsue à Tiron et à le berner. Davus devait être ton complice, il m'a espionné tout le temps ! Et moi qui croyais que c'était un imbécile.

— Grand Homme, tu déliras.

La lueur du feu dansait sur le visage de Pompée. Il était méconnaissable, comme possédé par une créature inhumaine, dieu ou démon, je ne sais. Un frisson me parcourut la nuque.

Pompée avait les yeux rivés sur moi, oubliant que la bataille faisait rage autour de nous.

— Grand Homme, je ne t'ai pas trompé. Il n'y a pas de complot. Je ne suis pas à la solde de César.

Il me saisit à la gorge. Sous sa poigne, je sentis la furie qui devait le posséder, chaque jour plus terrible, depuis qu'il s'était enfui de Rome, Ma vue se brouilla. Son visage devint flou.

Une boule de feu tomba si près que nous reçûmes une douche froide suivie d'un bain de vapeur. Les soldats poussèrent des cris, rompirent les rangs et les reformèrent en toute hâte. Pompée ne relâchait pas sa prise. Je me débattais pour essayer de me dégager.

— Si tu n'es pas l'espion de César, alors dis-moi ce que tu es venu me révéler ! Qui a tué Numérius ?

Depuis toujours, j'avais su que j'en arriverais là.

J'avais maintes fois imaginé ce moment, surtout au cours de mes insomnies. J'en étais presque venu à l'attendre avec impatience. Le secret me pesait. Je voulais m'en libérer. La honte avait le goût amer de la gentiane. Je voulais être lavé de ma faute. Mais j'avais rêvé de me confesser avec dignité, dans un lieu paisible, une salle du conseil par exemple, où toutes les oreilles seraient tendues pour m'entendre, ou sur scène, comme Œdipe. Pas ici, en tout cas, dans le feu de la bataille, environné par la mort et l'obscurité, face à un Pompée en furie, prêt à m'étrangler.

Les mots eurent peine à sortir de ma gorge, tant les mains du Grand Homme la serraient.

— C'est... moi... qui l'ai tué.

Ce qui se produisit me stupéfia : Pompée lâcha soudain prise et recula.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille, Gordianus ? Pourquoi mens-tu ? Sais-tu, oui ou non, qui a tué Numérius ?

— C'est moi qui l'ai tué, murmurai-je.

Ma gorge se serra.

Je savais en montant à bord du navire de Pompée que c'était là que je mourrais, et pourtant je ne m'attendais pas à ce que la fin vînt si rapidement. Je savais en quittant Rome que je n'y reviendrais jamais. Dès le départ, j'avais espéré servir de monnaie d'échange pour libérer Davus et acquérir un certain mérite par ma mort tout en mettant fin à ma honte.

Scribonius courait d'un bout à l'autre du navire en brandissant une épée au-dessus de sa tête.

— Catapultes à tribord, tirez à volonté ! Tous les archers, à tribord !

Nous nous étions dangereusement rapprochés du brise-lames sud. Une boule de feu passa en sifflant au-dessus de nos têtes, traînant dans son sillage des serpentins de fumée et une pluie d'étincelles.

— Pourquoi ? demanda Pompée, dont la fureur brouillait les esprits. Si tu as fait une chose pareille, pourquoi l'avoues-tu ?

Dans les nuages de fumée qui nous entouraient, m'apparurent les yeux exorbités de Numérius et son visage bouffi, inanimé. J'entendis dans le tohu-bohu de la bataille la voix tremblante de sa mère et les sanglots d'Émilia qui pleurait un enfant destiné à ne jamais voir le jour.

— Pour me débarrasser des regrets, répondis-je, du remords, du sentiment de culpabilité.

Pompée secoua la tête d'un air sceptique, comme s'il avait entendu parler de tels sentiments mais ne les avait jamais éprouvés lui-même.

— Mais pourquoi vouloir tuer Numérius ?

La question en impliquait une autre, qui n'était pas posée : quelque chose d'évident lui aurait-il échappé, est-ce qu'on s'était payé sa tête ?

— Numérius était venu chez moi ce matin-là pour faire du chantage.

— Impossible ! Numérius m'appartenait. Il ne travaillait que pour moi.

— Numérius travaillait pour son propre compte ! C'était un intrigant, un maître chanteur. Il possédait la preuve d'un complot destiné à tuer César, un pacte signé par des conspirateurs. La première signature était celle de mon fils. Le document était écrit de la main de Méto. Même la grammaire était typique de lui, avouai-je en baissant les yeux.

— Ton fils ? Le favori de César ?

— Quand et pourquoi Méto s'est-il retourné contre César, je l'ignore. Numérius a ajouté qu'il possédait d'autres documents compromettants cachés quelque part. Il a exigé de l'argent, bien plus que je ne pouvais lui en donner. Il allait quitter Rome. Si je ne payais pas, il enverrait les documents à César. Méto ne serait jamais revenu... Je n'avais que quelques instants pour prendre une décision.

— Le garrot ?... s'enquit Pompée en retroussant sa lèvre supérieure.

— Je l'avais gardé en souvenir d'une enquête précédente. Numérius attendait dans le jardin. Je suis allé dans mon bureau chercher l'argent. Mais au lieu de l'argent, j'ai rapporté le garrot. Ton neveu était debout devant Minerve et me tournait le dos. Il sifflait, la tête levée vers le ciel. Quelle arrogance ! C'était un homme jeune et vigoureux, je doutais de ma force, mais cela n'a pas été aussi difficile que je l'aurais cru.

Une autre boule de feu passa avec un roulement de tonnerre au-dessus de nos têtes, si près que je tressaillis. Sa lueur rougeoyante éclaira le visage de Pompée dont la furie redoubla.

— Qu'est-il advenu du document qu'il t'a montré ?

— Je l'ai emporté dans mon bureau et je l'ai brûlé. C'était au moment où Davus s'est rendu dans le jardin et a découvert le corps.

— Alors Davus connaissait la vérité ? Depuis le début ?

— Non ! Je ne lui ai rien dit du chantage, ni du meurtre. Je n'en ai parlé à personne, pas même à ma femme ou à ma fille. Pour les protéger. Si elles avaient su, et si tu avais eu des soupçons... mais ce n'était pas la vraie raison. C'était la honte... la culpabilité...

J'étais revenu à mon point de départ. Comment pouvais-je espérer qu'un homme comme Pompée fût capable de comprendre ? Le massacre de centaines ou de milliers d'hommes au cours d'une bataille était un haut fait qui plaisait aux dieux. Le meurtre d'un seul homme était un crime contre le Ciel.

J'avais déjà tué des hommes, mais seulement dans des cas désespérés de légitime défense. Jamais en attaquant par derrière. Jamais de sang-froid. En tuant Numérius, quelque chose était mort en moi.

En mon for intérieur, je m'étais toujours cru meilleur que les autres. Des hommes comme Pompée, César ou Cicéron me mépriseraient sans doute et se moqueraient d'une telle suffisance, mais j'avais toujours été fier et heureux de savoir que, même si certains étaient plus riches, plus forts, mieux nés que moi, j'étais meilleur qu'eux. Gordianus affranchissait des

esclaves et les adoptait. Gordianus ignorait la cupidité et les passions sordides qui menaient des Romains « respectables » devant les tribunaux où ils s'entre-déchiraient comme des bêtes fauves. Gordianus ne trompait personne, ne volait pas, mentait rarement. Gordianus distinguait le bien du mal grâce à son sens moral infailible. Pourtant, il éprouvait de la compassion pour ceux qui se débattaient entre la vertu et le vice. Gordianus ne commettrait jamais de crime. Comme l'avait dit Pompée, il n'était pas du genre à tuer des gens.

Pourtant Gordianus avait tué, il avait mis fin à la vie d'un homme en l'étranglant dans son propre jardin.

Ce faisant, j'avais perdu ce qui me distinguait des autres hommes. Je m'étais mis les dieux à dos. J'en avais eu conscience à l'instant même où Numérius Pompeius s'était écroulé, mort, à mes pieds. Le soleil s'était caché derrière un nuage. Le monde était devenu plus froid et plus sombre.

Ce moment-là m'avait amené directement, inéluctablement à celui-ci. J'étais prêt à affronter ce qui allait arriver. J'abandonnai mon destin aux Parques.

Davus était sauvé. J'avais vu Méto vivant et en bonne santé. Béthesda, Diana, Eco et leurs enfants étaient tous en sécurité, dans la mesure où l'on pouvait l'être dans un monde déchiré. S'il était vrai que Numérius avait d'autres documents compromettants pour Méto cachés quelque part, mon seul regret était de n'avoir pu les trouver et les détruire pour protéger mon fils.

J'avais imaginé les suites de ma confession : Pompée appelant des hommes de main pour m'en éloigner de sa vue. Je n'avais jamais songé un instant qu'il se précipiterait sur moi comme un fauve et que ses mains me lacéreraient le visage. Je me protégeai les yeux. Il m'empoigna par les cheveux et me cogna la tête contre le mât. Mes oreilles tintèrent. J'eus un goût de sang dans la bouche. Il me jeta sur le pont. Il hurla et m'assena de violents coups de pied.

Je réussis à me relever. Je courus comme un aveugle, trébuchai et, en me prenant les pieds dans des rouleaux de cordage, heurtai des armures froides comme la glace. Je me coupai les joues, les bras et les épaules en frôlant des flèches et

des lances. À travers la fumée et l'embrun, des visages regardaient, épouvantés. Ce n'était pas moi qui les terrifiais, mais le fou qui me poursuivait.

Une nouvelle boule de feu passa au-dessus du navire. Elle effleura la grand-voile, laissant à son sommet une traînée de flammes. Les soldats furent pris de panique. Scribonius cria :

— Détachez-la ! Détachez-la !

Des hommes grimpèrent à toute allure en haut du mât, un poignard luisant entre les dents.

Des mains me saisirent par les épaules. Je sursautai ; c'était Tiron.

— Gordianus, qu'as-tu fait ? Que lui as-tu dit ?

À la lumière des flammes qui tremblaient au-dessus de nous, je vis Pompée qui n'était plus qu'à cinq pas de moi. L'expression de son visage me glaça le sang.

Je me dégageai de l'étreinte de Tiron, fis demi-tour et courus. Je ne sais comment, il me poussa des ailes. Comment expliquer autrement le bond qui me projeta par dessus la tête des hommes en formation serrée le long du bastingage ? L'espace d'un instant, je crus que je n'allais pas retomber assez loin et m'empaler sur leurs lances. La pointe de l'une d'entre elles me transperça bel et bien le tibia, fendit la chair et frôla l'os. Je hurlai de douleur. Un moment plus tard, je plongeai la tête la première dans l'eau si froide que mon cœur cessa de battre et étouffa le cri au fond de ma gorge.

Un courant puissant m'aspira loin sous la surface. C'était la fin. Ce serait Neptune et non Mars qui allait m'emporter. L'eau, et non le feu, me purifierait de mon crime.

Le froid était atroce, l'obscurité infinie. Le courant me ballottait d'un côté, puis de l'autre. Il me faisait tourner sur moi-même, presque par jeu, comme pour me prouver que j'étais incapable de résister. Je perdais tout sens de l'orientation. Soudain, à ma surprise, des lueurs apparurent devant moi. On aurait dit des nappes de fleurîmes. Le courant m'avait-il aspiré jusqu'au fond de la mer, vers une crevasse qui donnait dans l'Hadès ? Cela semblait impossible, car j'avais l'impression de remonter et non de descendre.

C'en était fait de moi, la main de Neptune me chassait de l'eau. J'émergeai dans une atmosphère torride, sans air, incandescente. J'aspirai un souffle brûlant.

J'allais être purifié à la fois par l'eau et par le feu.

Troisième partie

Bacchus

Installé dans un fauteuil qu'il avait tiré tout près de mon lit, Davus me dévisageait. Quelle pensée profonde pouvait-elle lui traverser l'esprit ?

— Parle, dis-je.

Cet unique mot exigea de moi un effort surhumain. Du plomb en fusion semblait refluer dans ma gorge. J'eus envie de tousser mais me retins, à cause d'une douleur atroce. Au lieu de tousser, j'avalai. C'était pénible, mais néanmoins supportable.

Davus inclina la tête, l'air perplexe.

— Je pensais simplement, mon cher beau-père, que tu étais bien plus beau quand tu avais des sourcils.

Pendant les heures interminables durant lesquelles j'avais tour à tour perdu et repris conscience, j'avais remarqué un petit miroir en argent poli accroché sur un mur, seul ornement de la pièce. Je n'avais pas encore demandé à Davus de me l'apporter pour m'y regarder. Peut-être cela valait-il mieux.

Je fermai les yeux et sombrai à nouveau dans le néant.

Quand je les ouvris, Davus se trouvait exactement au même endroit. J'avais l'impression d'avoir des pustules dans les narines. Pourtant, je souffrais moins en respirant par le nez que par la bouche.

— Cela fait combien de temps...

Davus dressa la tête, concentrant son attention.

— ... que je ne me suis pas réveillé ? réussis-je à dire.

J'avais tellement de peine à parler que des larmes me montèrent aux yeux.

— Depuis hier, répondit Davus. Hier tu as repris conscience quelques instants. Tu as dit « Parle ». C'est tout ce que tu as dit depuis qu'on t'a sorti du port.

— Quand était-ce ?

— Il y a un... deux... trois jours, répondit Davus en comptant sur ses doigts.

Trois jours s'étaient écoulés, et je ne me souvenais de rien, même pas de mes rêves. De rien ! Excepté...

De l'eau à l'infini, noire et glacée. Des flammes. De la fumée. Une planche qui flottait. Des boules de feu menaçantes qui passaient au-dessus de ma tête. L'odeur écœurante de cheveux roussis et de chair brûlée. Des hommes qui hurlaient. Et puis une secousse. Des rochers déchiquetés sous l'eau. Mon corps immobilisé, à moitié dans la mer, à moitié en dehors. Le ciel au-dessus de moi, froid, noir, mais émaillé d'étoiles, devenant plus clair chaque fois que je m'éveillais d'un sommeil agité – gris acier, puis bleu très pâle, puis rose nacré. Des bras qui me soulèvent. Des voix : *Inutile. Pourquoi prendre cette peine ? Ce n'est pas l'un des nôtres. Ce grand gars le connaît. Et il a des pièces d'argent dans sa bourse.*

Enveloppé dans un drap. Déposé dans une charrette. D'autres corps dans la charrette – vivants ou morts ? Davus qui se penchait sur moi, qui me regardait. Son visage presque méconnaissable ; je ne l'avais jamais vu pleurer auparavant. Un trajet qui n'en finissait pas, avec des cahots et des secousses, et enfin le repos sur un lit incroyablement doux, dans une pièce calme, fraîche et sombre. Une femme qui parlait : *Si tu as besoin d'autre chose...* Une autre voix : *J'aimerais quelque chose à manger.* C'était Davus. J'avais faim, moi aussi, mais j'étais trop faible pour parler, et quand on m'apporta de la nourriture, une odeur de chair carbonisée me donna un haut-le-cœur.

Je me souvenais du visage grimaçant de Pompée, déformé par la colère, de celui de Tiron, atterré et abasourdi. J'essayai d'éloigner de moi ces images et d'évoquer d'autres visages. Béthesda... Diana...

— Méto, dis-je.

— Non, c'est moi, répondit Davus qui, interprétant mal mes paroles, se pencha sur moi et sourit.

Je secouai la tête.

— Mais où... ? demandai-je.

— Ah ! s'exclama Davus qui comprit enfin. Il est avec César. Ils rentrent à Rome.

— Quand ?

— Ils sont partis le lendemain de la fuite de Pompée. César a fait un discours sur le forum, remercié les citoyens de leur aide et laissé sur place une garnison, puis il est reparti vers le nord en empruntant la voie Appienne. Méto l'a accompagné.

— Tu as vu Méto ?

— Oui. Dois-je te raconter ce qui s'est passé ? Es-tu en état de m'écouter ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Très bien. Moins d'une demi-heure après t'avoir quitté, j'ai trouvé Méto. C'était facile, puisqu'il était avec César. Impossible de ne pas voir cette cape rouge ! Je les ai rencontrés alors qu'ils revenaient du forum, dans la rue même que nous avions prise avec Pompée. Les gardes du corps de César auraient pu me tuer mais, comme tu me l'avais conseillé, j'ai jeté mon épée par terre. Méto a été content de me voir. Je lui ai dit ce que tu avais fait et que tu étais parti avec Pompée. César était pressé d'atteindre le port. Je leur ai montré comment éviter les pièges. Nous sommes arrivés sur le quai au moment précis où les derniers hommes de Pompée levaient l'ancre.

« Depuis le bout du quai, j'ai reconnu le navire de Pompée, qui commençait juste à sortir de la baie. Je l'ai montré à Méto, qui l'a montré à César. Nous avons vu que Pompée avait de grosses difficultés et virait de bord vers le brise-lames sud. J'ai fait une prière à Neptune pour toi. On avait de la peine à distinguer la moindre chose à cause de l'obscurité et de la fumée, mais j'aurais pu jurer que j'avais vu quelqu'un sauter par-dessus bord ! Méto n'avait rien remarqué. Personne d'autre non plus. C'était mon imagination, prétendirent-ils, il était impossible de voir ce genre de détail à pareille distance. Mais j'en étais sûr. Veux-tu un peu d'eau ?

Je fis signe que oui. Davus alla chercher une cruche et versa de l'eau dans un bol en terre. Je le pris. J'avais des coupures et des brûlures sur les mains, mais rien d'invalidant. Avaler ne fut pas aussi pénible que je le craignais.

— J'ai faim, dis-je.

— Je vais demander au cuisinier de te préparer quelque chose de facile à manger, peut-être un gruau froid, suggéra Davus. La nourriture est plutôt bonne ici. Rien d'étonnant, vu le prix que nous payons. C'est la meilleure auberge de Brundisium. Mais trop de fruits de mer à mon goût.

Je lui fis signe de continuer son récit.

— Où en étais-je ? Ah, oui ! le navire de Pompée. Il est passé, mais de justesse. Dommage que tu n'aies pas vu l'expression de César ; il croyait pouvoir attraper le Grand Homme, on aurait dit un chat qui guette un oiseau. Mais, pour finir, le navire a réussi à sortir de la baie, comme les autres, excepté deux ou trois qui sont entrés en collision avec le brise-lames. César a envoyé des petits bateaux pour les aborder et faire prisonniers les hommes. Quelle nuit ! — un branle-bas inimaginable, et Méto était toujours présent. Il n'a pas été aussi contrarié que je l'aurais cru par ton départ avec Pompée, ajouta Davus. Son visage reflétait cette expression que tu connais : impossible de deviner ce qu'il pense. Il a laissé entendre que tu ne pouvais peut-être rien faire de mieux que de t'enfuir avec Pompée et Tiron.

« Méto m'a demandé si j'avais l'intention de rentrer à Rome avec lui, car si c'était le cas, il faudrait que je me taise. Il ne voulait pas que César ou Marc Antoine sache que tu étais parti avec leur ennemi, pas encore du moins. De quoi aurait-il eu l'air ? Je lui ai montré l'argent que tu m'avais donné et lui ai expliqué que je n'avais pas besoin de son aide pour rentrer. A ce qu'il m'a semblé, il était content de se débarrasser de moi. Les choses en sont restées là. Le lendemain, après son discours sur le forum, César est parti. C'était aussi bien. De toute façon, je voulais rester encore un peu dans les parages.

— Pourquoi ? demandai-je, après avoir bu une autre gorgée d'eau.

— Parce que j'étais sûr d'avoir vu quelqu'un sauter du navire de Pompée, ou peut-être l'avait-on poussé.

— Tu pensais que c'était moi. Mais pourquoi donc ?

— C'était juste une impression. Je ne peux pas l'expliquer. Je savais que quelque chose n'allait pas. La façon dont tu m'avais donné tout cet argent, dont tu avais parlé, comme si tu

pensais ne jamais revenir. Je voulais en avoir le cœur net. L'après-midi qui a suivi le départ de César et Méto, j'ai décidé de faire le tour de la baie, en partant du brise-lames sud, puisque c'était celui-là que le navire de Pompée avait frôlé de près. Sur le rivage, des soldats de la garnison de César veillaient à ce que des corps ramenés par les vagues ne fussent pas détroussés. La plupart des hommes qu'ils trouvaient étaient morts. Certains avaient été transpercés par des flèches. D'autres étaient horriblement brûlés. À dire vrai... je ne m'attendais pas à te voir vivant. Quand j'ai aperçu ton visage et que tu as ouvert les yeux...

Sa voix devint rauque. Il baissa le regard.

— Alors, Méto n'est pas au courant.

— Non. Il croit que tu es avec Pompée. Quelle surprise quand nous rentrerons à Rome et qu'il te verra ! Peut-être tes sourcils auront-ils repoussé.

Le gruau froid était assez agréable à avaler. J'avais une faim de loup, mais Davus veilla à m'empêcher de manger trop et trop vite.

Je me résolus à lui demander le miroir.

Je n'étais pas affreusement défiguré. Mes sourcils avaient été roussis. Certes l'effet n'avait rien de flatteur, mais point de balafres ni de brûlures sérieuses. J'avais eu mon soûl d'eau de mer, de fumée et de vapeur brûlante. Mon corps était couvert d'une multitude de petites coupures, de brûlures, de contusions – surtout autour du cou, là où Pompée m'avait serré –, et une vilaine blessure sur le tibia s'était infectée.

J'étais fiévreux et je délirais lorsque Davus m'avait trouvé mais, une fois la fièvre tombée, je récupérai rapidement. J'avais eu de la chance.

J'avais hâte de rentrer à Rome, et surtout de revoir mon fils. Dans le camp de César, il avait été impossible de lui parler en toute franchise. J'avais tant de choses à lui dire et à lui demander.

Plutôt que de prendre le « raccourci » de Tiron à travers les montagnes, nous empruntâmes la voie Appienne dans le sillage de César. Il avançait à une allure inimaginable, compte tenu de

l'importance de son armée. Même en nous hâtant, nous ne pouvions aller aussi vite que lui, encore moins le rattraper. Il me faudrait attendre d'être de retour à la maison pour retrouver Méto.

Dans chaque ville traversée par la voie Appienne, comme nous arrivions quelques jours après César, c'était l'unique sujet de conversation dans les tavernes et sur les marchés. Où qu'il apparût, César avait été accueilli par des actions de grâce. Les magistrats locaux s'étaient engagés à être loyaux à sa cause. Ceux qui auraient préféré voir Pompée triompher se taisaient.

Le temps était clément. A Beneventum, j'eus un nouvel accès de fièvre et nous perdîmes une journée. Nous entrâmes à Rome par la porte Capène le cinquième jour d'avril, au moment où le soleil se couchait.

Diana pleura en voyant Davus. Béthesda pleura en me voyant. Loin de verser des larmes, Mopsus et Androclès rirent de joie. Méto était venu voir la famille, le lendemain de son arrivée à Rome. Davus était en route, leur avait-il annoncé, et moi, j'étais parti à Dyrrachium avec Pompée. Mon retour était inespéré pour ma famille, et encore plus pour moi.

Un personnage avait disparu, ce qui ne chagrina qu'Androclès et Mopsus. Méto avait ordonné au garde du corps Cicatrix de partir et de ne plus jamais remettre les pieds chez moi. Comme son maître était au-delà des mers et que César avait pris le commandement à Rome, l'esclave avait obéi docilement, content de ne pas avoir la tête tranchée. Personne ne savait où il était allé.

Éco et sa famille vinrent nous voir ce soir-là. Après un dîner plein d'entrain, nous nous retirâmes tous les deux dans mon bureau pour boire du vin coupé d'eau jusque tard dans la nuit. Je craignais qu'il ne me demande d'expliquer comment j'avais fait libérer Davus et comment j'avais moi-même échappé à Pompée mais, comme le reste de la famille, il semblait supposer que j'avais eu recours à une ruse toute simple. Pour le moment, je continuais à taire la vérité sur le meurtre de Numérius et la trahison de Méto.

Éco m'informa des derniers potins du forum. La nouvelle de la fuite de Pompée, suivie presque aussitôt de l'arrivée de César,

avait tour à tour fait trembler la ville de peur et de joie. César avait convoqué le Sénat, ou ce qui en restait, pour les calendes d'avril. Chacun spéculait sur la nature exacte de ses exigences et sur les réactions des sénateurs, mais à l'évidence il n'en restait aucun de taille à lui résister.

Des rumeurs suivant lesquelles César se montrerait dans le forum et s'adresserait aux citoyens circulaient continuellement, mais jusqu'ici cela ne s'était pas produit. Peut-être craignait-il un accueil hostile, ou même une émeute. On avait entendu des murmures de mécontentement quand il avait forcé la chambre du trésor sacré dans le temple de Saturne. Les énormes réserves de lingots d'or et d'argent avaient été mises de côté pour servir seulement en cas d'invasion barbare. Elles y étaient restées intactes depuis des temps immémoriaux. Les consuls qui avaient fui Rome avaient d'abord hésité à y toucher, puis avaient renoncé. César avait pillé le trésor, comme un vulgaire voleur. Il s'était justifié : « Le trésor sacré a été constitué à l'origine par nos ancêtres pour servir en cas d'attaque des Gaulois. Ayant personnellement éliminé pareille menace en conquérant la Gaule, je prends maintenant possession de l'or. » Le tribun Metellus avait essayé de s'opposer au pillage : en se postant devant la porte scellée, il avait fait barrage de son propre corps. César lui avait dit : « S'il le faut, Metellus, je te ferai tuer. Crois-moi, cela me peine beaucoup plus de proférer cette menace que de la mettre à exécution. » Alors Metellus s'était retiré.

Bien que César ne cessât de parler de négociation avec Pompée et du rétablissement de la constitution, le message était clair. Il était prêt à enfreindre toute loi qui restreignait son pouvoir et à tuer tout homme qui s'opposerait à lui.

Et Cicéron ? Sur le chemin de Rome, César lui avait rendu visite à Formiae, lui avait demandé de regagner la ville et d'être présent au Sénat. Cicéron avait refusé avec tact : il se proposait de se rendre à Arpinum, sa ville natale, pour fêter la prise de toge tardive de son fils. César tolérait la neutralité de Cicéron pour le moment. Pompée se montrerait-il aussi compréhensif s'il revenait et traversait l'Italie en mettant tout à feu et à sang ?

Pauvre Cicéron ! Il ne savait que faire, pareil au lapin d'Ésope pris entre le lion et le renard.

J'interrogeai Éco sur son frère.

— Nous ne l'avons vu qu'une fois, répondit Éco. Trop occupé pour s'éloigner de César, je suppose. Ils vont repartir d'un jour à l'autre maintenant, si les rumeurs se révèlent exactes. César laisse le commandement militaire en Italie à Marc Antoine, et se hâte vers l'Espagne, pour se mesurer aux légions de Pompée.

— Il faut que je voie Méto avant son départ.

— Bien sûr, père. César et son état-major sont logés à la Regia, au milieu du forum. Il y réside officiellement en tant que grand pontife. Nous irons y faire un tour demain. Je veux être là pour voir la tête de Méto ; il sera aussi surpris que nous, c'est certain.

— Non, je veux voir Méto seul, dans un endroit où nous pourrions avoir une conversation privée. Je vais lui envoyer un message ce soir en lui fixant un rendez-vous demain.

— Certainement. Dicte-le et je vais l'écrire pour toi, proposa Éco en prenant un style et une tablette de cire.

— Non, je vais l'écrire moi-même.

Éco me regarda d'un air inquisiteur, mais me remit le style et la tablette.

À Gordianus Méto, de la part de son père.

Mon cher fils,

Je suis de retour à Rome. Je vais bien. Sans doute as-tu envie d'avoir des détails sur mes pérégrinations, comme j'ai envie d'en avoir sur les tiennes. Retrouve-moi demain à midi à la Taverne du Plaisir.

Je refermai le couvercle en bois de la tablette, attachai le ruban et le scellai avec la cire. Je donnai la tablette à Éco.

— Voudrais-tu veiller à ce que l'un des esclaves la lui porte ? Je suis trop épuisé pour garder les yeux ouverts une minute de plus.

— Bien sûr, père.

Éco regarda la lettre scellée et fronça les sourcils sans autre commentaire.

Alors que dehors il faisait un soleil éclatant, dans la *Taverne du Plaisir* l'obscurité était presque totale. Les ténèbres vaguement éclairées çà et là par la lueur blafarde des lampes me procurèrent un étrange malaise, qui ne tarda pas à se transformer inexplicablement en une sorte de panique. J'allais m'enfuir dans la rue, quand je réalisai quel souvenir évoquait en moi ce lieu : les eaux noires et glacées sous les débris enflammés qui flottaient dans la baie de Brundisium. Je pris une inspiration profonde, me fendis d'un sourire à l'aubergiste obséquieux, et traversai la pièce en me cognant les genoux contre les bancs. La salle était quasiment vide, seulement occupée de quelques clients silencieux penchés sur leur coupe.

Je parvins à retrouver le banc d'angle tout au fond. C'était là que je m'étais assis lors de ma dernière visite, pour y rencontrer Tiron. D'après l'aubergiste comme d'après Tiron, c'était là aussi que Numérius Pompeius aimait s'asseoir quand il procédait à ses transactions douteuses.

L'âme de Numérius rôdait-elle dans l'ombre de la *Taverne du Plaisir* ? Lors de ma dernière visite, m'asseoir à sa place m'avait troublé. A présent, je ne ressentais plus rien. Manifestement, je n'étais plus hanté par le visage du défunt dans mes rêves. Je ne songeais plus beaucoup à lui depuis le soir où j'avais tout avoué à Pompée. Avec le meurtre de Numérius, mes prétentions à la supériorité morale s'étaient évanouies. A Brundisium, mon sentiment de culpabilité avait également disparu. Je n'en étais pas fier. Je l'acceptais, tout simplement. Comme un homme sans dieux, je n'étais plus sûr de ce que je ressentais, pensais ou croyais, ni de mon rôle ici-bas.

J'étais arrivé avec une légère avance. Avec une ponctualité toute militaire, Méto arriva juste à l'heure. Ses yeux plus jeunes que les miens s'adaptèrent plus rapidement à l'obscurité. Il eut

tôt fait de m'apercevoir et traversa la salle d'un pas ferme, sans se cogner dans un seul banc.

On voyait mal son visage dans la pénombre, mais je discernai quelque chose de guindé et de gêné dans son attitude. Aussitôt, notre hôte se précipita sur nous. Je demandai deux coupes de son meilleur vin. Méto protesta : il n'en buvait jamais si tôt dans la journée. Je rappelai l'aubergiste et lui demandai d'apporter également de l'eau.

— Cela devient une habitude chez toi, père, déclara Méto en souriant, tu surgis là où l'on t'attend le moins. Aux dernières nouvelles...

— J'allais à Dyrrachium avec Pompée. Tu n'as pas été vraiment contrarié, m'a dit Davus.

— Gordianus contre Davus, ce n'était guère un échange équitable, si tu veux mon avis, grommela Méto. Je n'ai pas très bien compris pourquoi tu as agi ainsi. Pompée t'avait obligé à trouver un assassin. Davus n'avait-il pas été pris comme caution, en quelque sorte ? Le Grand Homme s'est comporté de façon terriblement mesquine. Il a vraiment perdu la raison.

— C'était un peu plus compliqué que cela, Méto. Davus ne t'a-t-il pas précisé le nom du parent de Pompée qui a été assassiné ?

— Non.

— Il s'agissait d'un jeune homme nommé Numérius Pompeius. Ce nom te dit-il quelque chose ? demandai-je en voyant, malgré la faible lumière, la tension qui plissait le visage de Méto.

— Peut-être.

L'aubergiste apporta deux coupes de vin et une cruche d'eau.

— La veille du jour où Pompée s'est enfui de Rome, Numérius est venu chez moi. Il m'a montré un document, une sorte de pacte, écrit de ta main – en tout cas, c'était ta manière d'écrire –, signé de toi et de quelques autres. Tu dois savoir de quoi je parle.

— Numérius détenait ce document ? demanda Méto en passant le doigt sur le bord de sa coupe.

— Oui.

— Qu'en est-il advenu ?

— Je l'ai brûlé.

— Mais comment...

— Je le lui ai pris. Il a essayé de m'intimider, Méto. Il a menacé de remettre le document à César. Pour révéler le rôle que tu jouais dans le complot destiné à l'assassiner.

Méto détourna la tête. Une ombre tomba sur ses yeux, mais je voyais la ligne dure de sa bouche et la cicatrice de la blessure que l'ennemi lui avait infligée à Pistoria.

— Et Numérius a été assassiné ?

— Il n'est pas sorti vivant de chez moi.

— Tu...

— Je l'ai fait pour toi, Méto.

Ses épaules s'affaissèrent. Il semblait ne plus tenir en place. Il prit sa coupe et but d'un trait.

— Père, je n'aurais jamais imaginé...

— Numérius m'a dit qu'il possédait d'autres documents, tout aussi compromettants, également de ta main. Est-ce possible ? Y avait-il d'autres documents du même genre ?

— Père...

— Réponds-moi.

— Oui, avoua-t-il en s'essuyant la bouche.

— Méto, Méto ! Comment, par Pluton, as-tu pu être assez imprudent pour laisser pareils documents tomber entre les mains d'un tel homme ? Numérius m'a dit qu'il les avait cachés. J'ai fouillé partout – je voulais les détruire – mais je ne les ai jamais trouvés. Qu'en est-il du complot, Méto ? Les autres ont-ils perdu leur sang-froid ? Pas toi, tu es tout sauf un lâche. Est-il devenu impossible de mettre le projet à exécution ? Le complot est-il encore à l'ordre du jour ? Ou bien avez-vous changé d'avis ?

Il ne répondit pas.

— Pourquoi t'es-tu retourné contre César après toutes ces années, Méto ? As-tu fini par découvrir qui il est ? Des hommes comme lui et Pompée ne sont pas des héros, Méto. Ce sont des monstres. Ils appellent leur soif de pouvoir et leur ambition « honneur » et, pour satisfaire leur prétendu honneur, ils sont prêts à mettre le monde à feu et à sang... Mais qui suis-je pour

les juger ? Chaque homme fait ce qu'il doit, pour défendre ce à quoi il tient. Quelle différence y a-t-il entre l'anéantissement de villages entiers ou d'armées ennemies et l'assassinat d'un seul homme ? Les motifs de César diffèrent des miens, mais ce n'est qu'une question de degré. Ce sont toujours les innocents qui subissent les conséquences de nos actes.

— Père...

— Peut-être es-tu devenu trop proche de lui, Méto. L'intimité peut engendrer l'amertume. On dit que toi et lui... T'a-t-il offensé d'une façon ou d'une autre ? La brouille entre vous était-elle... une rupture entre amants ?

— Père, ce n'est pas ce que tu crois.

— Alors, explique-moi.

— C'est impossible, répondit-il en secouant la tête.

— Peu importe. Mais voilà ce qui compte : tant que César sera vivant et que ces documents existeront quelque part, tu cours un terrible danger. Si jamais on les découvre et si on les lui montre...

— Père, que s'est-il passé à bord du navire de Pompée, dans la baie de Brundisium ?

— Davus t'a tout raconté. J'ai pris sa place en disant à Pompée que je savais qui avait tué Numérius. Comme nous allions jouer le tout pour le tout en essayant de sortir de la baie, Pompée a exigé que je lui révèle le nom de l'assassin sur-le-champ. Ce que j'ai fait. Il était comme un fauve. J'étais monté à bord de son navire, en craignant de ne jamais en sortir vivant, Méto. Mais j'ai sauté par-dessus bord et je ne sais comment j'ai survécu. Davus m'a découvert le lendemain.

— Que les dieux en soient remerciés, père ! Tu dis que tu as tout raconté à Pompée. Lui as-tu parlé du complot destiné à assassiner César ?

— Oui.

— Et du rôle que j'y joue ?

— Oui.

— T'a-t-il cru ?

— Pas au commencement, mais pour finir, oui.

Méto garda le silence un long moment.

— Sois persuadé, père, que je n'ai jamais eu l'intention de te mêler à cette histoire.

Il se tourna vers moi. La lumière de la lampe lui éclaira les yeux. Il avait l'air si malheureux que je tendis le bras pour lui prendre la main.

Il accepta ce contact un instant, puis se leva brusquement.

— Père, il faut que je parte.

— Maintenant ? Mais, Méto...

Une lueur brillait dans son regard.

— Père, quoi qu'il arrive, n'aie pas honte de moi. Pardonne-moi.

— Méto !

Il fit demi-tour et partit, en se cognant contre le dédale de bancs. Je vis sa silhouette disparaître à l'entrée.

Qu'avais-je espéré de notre rencontre ? Méto ne m'avait rien révélé. Il essayait de me protéger, bien sûr, comme j'avais moi-même essayé de le faire. Je restais avec les mêmes questions sans réponse et les conjectures hasardeuses qui tournoyaient dans ma tête depuis des mois.

Je n'avais pas encore touché à mon vin. Je pris la coupe et bus lentement, le regard perdu dans les recoins enténébrés de la salle. L'obscurité qui m'avait troublé quand j'étais entré dans la taverne me paraissait maintenant réconfortante. L'aubergiste s'approcha de moi sans se presser avec une cruche.

— Encore du vin ?

— Pourquoi pas ?

Il remplit à nouveau la coupe et s'éloigna. Je restai assis, je bus, je réfléchis. Que deviendrait Méto ? Que deviendrait César ? Et Pompée, Et Cicéron, et Tiron ? Et Mécia et Emilia ?...

La chaleur du vin m'envahit. Je me surpris à regarder fixement l'une des silhouettes floues à l'autre bout de la salle et à imaginer que c'était l'âme de Numérius Pompeius. J'étais tellement pris à mon jeu que je sentis presque son regard me fixer à son tour. Je n'éprouvais aucune crainte. Au contraire, ce serait merveilleux si je pouvais lui faire signe et l'inviter à boire une coupe avec moi. Que lui demanderais-je ? S'il avait vécu, aurait-il épousé Emilia, bien que Pompée eût projeté de lui faire

épouser quelqu'un d'autre ? Bien sûr, je lui demanderais où, dans l'Hadès, il avait caché les autres documents.

Où, dans l'Hadès ? Ma foi, cette idée me fit rire, car j'étais un peu éméché. Mes pensées vagabondaient. Grâce au vin, Bacchus éclaire l'esprit des hommes comme aucun autre dieu, pas même Minerve, ne peut le faire. C'est ainsi que là, dans la *Taverne du Plaisir*, Bacchus me donna la sagesse. Comment expliquer autrement l'enchaînement de pensées qui me fit trouver ce que je cherchais ?

Une chose que Tiron m'avait dite au sujet de Numérius me revint à l'esprit. À l'endroit même où j'étais assis, Numérius s'était vanté de s'être procuré certains documents compromettants. Le danger même que représentait leur possession, la somme fabuleuse que le chantage était susceptible de lui rapporter l'avaient rendu euphorique. Il s'était confié à Tiron : « Je suis sur une affaire d'une importance capitale. »

« *Je suis sur une affaire d'une importance capitale.* » Numérius était ivre quand il s'était vanté ainsi. Peut-être seul un homme ivre pouvait-il comprendre ses paroles. Il fallait le prendre au mot.

Avec mes doigts, j'inspectai le banc sur lequel je me trouvais. Le siège était parfaitement lisse à force d'avoir servi, les planches raccordées sans jointure. Je me penchai en avant, avançai la main entre mes jambes et tapotai sur la partie droite du banc. Il sonnait creux.

À l'aveuglette, je passai mes doigts sur la surface plate entre mes mollets. Là, le bois n'était pas aussi lisse et aussi poli que le siège. Je sentais de petits éclats et des endroits rugueux. A l'angle, une planche fendue avait du jeu. Du bout du doigt, je découvris un trou d'où le clou avait été enlevé. L'aubergiste, inquiet de mon comportement, était debout derrière moi.

— Tu n'es pas en train de vomir sur le plancher ? Grands dieux, l'ami, si tu as besoin d'une cuvette, demandes-en une !

Je feignis de ne pas l'entendre et poussai sur le bout de planche qui avait du jeu, sans résultat. J'insérai alors mon petit doigt dans le trou et tirai au lieu de pousser. Lentement, mais sûrement, une partie de la planche fendue céda, me permettant

tout juste de glisser deux autres doigts. La cachette était petite et étroite, mais je pus saisir l'extrémité de quelque chose qui était coincé à l'intérieur. Je tirai trop rapidement et perdis ma prise. J'essayai à nouveau, en poussant des grognements qui inquiétèrent un peu plus l'aubergiste. Avec application, j'extirpai plusieurs feuilles de parchemin roulées très serré dans un cylindre de la taille de mon annulaire.

Je restai assis très droit et inspirai profondément, serrant les parchemins dans mon poing. J'aperçus au-dessus de moi la silhouette massive de l'aubergiste, les mains sur les hanches.

— Il est peut-être temps que tu partes, dit-il.

— Oui, répondis-je. Tu as sans doute raison.

Je mourais d'envie d'aller trouver Méto sur-le-champ. La Regia n'était pas loin, juste en face de la maison des Vestales. Malgré mon état d'ébriété, je me rendis compte qu'il serait stupide d'aller dans la résidence de César avec des documents compromettants. Je devais d'abord les détruire. Mais pas avant d'y avoir jeté un coup d'œil. Le seul endroit sûr pour ce faire était ma propre maison. Je me dirigeai vers la rampe en passant par un dédale de ruelles et gravis péniblement le mont Palatin, imaginant qu'à tout instant les espions de César pourraient m'obliger à m'arrêter.

Davus vint m'accueillir à la porte. Je lui demandai d'y mettre la barre une fois que je serais entré et me précipitai dans mon bureau. Je déroulai les parchemins et les parcourus rapidement du regard, curieux de voir s'ils étaient aussi compromettants que Numérius l'avait laissé entendre. Ils l'étaient. L'écriture était indiscutablement celle de Méto. À en juger d'après les dates, le complot avait été conçu bien avant que César eût franchi le Rubicon. Une feuille était une sorte de manifeste énumérant les raisons pour lesquelles César devait être mis à mort. La principale était l'absolue nécessité d'éviter une guerre civile qui aurait pour issue certaine la destruction de la République. Les hommes mentionnés dans les documents étaient les mêmes officiers d'état-major signataires du pacte que m'avait montré Numérius le jour de sa mort, et que j'avais détruit.

Je jetai les documents dans le foyer. Je les regardai brûler et retins mon souffle jusqu'à ce que le dernier morceau de parchemin fût réduit en cendres. La peur qui s'était emparée de moi depuis la visite de Numérius cessa à l'endroit même où elle avait commencé.

Maintenant, il me fallait informer Méto.

J'appelai Davus. Ensemble, nous nous dirigeâmes vers le forum. Devant la Regia, la file de citoyens qui attendaient d'être reçus par César s'allongeait presque jusqu'à la colline du Capitole. Parmi eux, je reconnus des sénateurs, des banquiers et des diplomates étrangers. Certains portaient un chapeau à large bord. D'autres étaient accompagnés d'un esclave qui, avec une ombrelle, protégeait leur maître de la lumière éblouissante du soleil – et du regard des dieux qui auraient honte de voir sur terre des suppliants dans l'attente d'une audience accordée par un roi.

J'allai en tête de la file. J'expliquai au garde que j'étais le père de Gordianus Méto.

— Je suis venu voir mon fils.

— Il n'est pas ici. Il est allé faire une course, peu avant midi.

— Oui, il est venu me voir. J'ai besoin de lui parler à nouveau.

— Il n'est pas encore de retour.

— Vraiment ? Sais-tu où il pourrait être ?

— Il devrait être ici. Personne ne l'a aperçu. Je le sais, parce que le général le demandait il y a quelques instants.

— Bon. Quand il reviendra, veux-tu lui transmettre un message ?

— Bien sûr.

— Dis-lui qu'il est urgent que je lui parle. Je serai chez moi à attendre qu'il me donne de ses nouvelles.

Ce jour-là, je ne reçus aucune réponse de Méto.

Le lendemain matin, je retournai à la Regia. Je trouvai le même garde. Je demandai à voir Méto.

— Il n'est pas ici, répondit l'homme en regardant droit devant lui avec un visage de marbre.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien.

— Lui as-tu transmis mon message hier ?
— Je n'en sais rien, répondit-il en hésitant.
— Que veux-tu dire ? tu n'as pas pu...
— Je veux dire que je ne devrais pas t'adresser la parole. Tu devrais rentrer chez toi tout de suite.

Je sentis un poids sur ma poitrine. Quelque chose n'allait pas.

— Je veux trouver mon fils. S'il le faut, je ferai la queue et attendrai mon tour pour voir César en personne.

— Je te le déconseille. Tu ne pourras pas lui parler.

— Pourquoi pas ?

Le garde finit par me regarder droit dans les yeux.

— Rentre chez toi. Enferme-toi. Ne parle à personne. Si le général veut te voir, il te fera appeler bien assez tôt. J'espère pour toi que ce ne sera pas le cas.

— Que veux-tu dire ?

Le garde refusa de répondre et regarda à nouveau devant lui, le visage de marbre.

— Connais-tu mon fils ? demandai-je en baissant la voix.

— Je croyais que oui.

— Qu'est-il devenu ? Je t'en prie, dis-le-moi.

— Parti, finit-il par dire, après avoir grincé des dents.

— Parti ? Où ?

Il me dévisagea. Il y avait presque de la compassion dans son regard.

— On dit qu'il s'est enfui à Massilia. Pour rejoindre Lucius Domitius. Tu ne le savais pas ?

Je baissai les yeux. Le sang me monta au visage.

— Méto, un traître. Qui l'aurait cru ?

Le garde parlait sans rancune. Il avait pitié de moi.

Je fis ce qu'il m'avait conseillé. Je rentrai chez moi. Je mis la barre à la porte. Je ne parlai à personne.

La fuite de Méto à Massilia était-elle l'aboutissement d'une longue réflexion, ou bien la réaction d'un homme désespéré, un assassin potentiel qui craignait d'être découvert d'un instant à l'autre ? Si j'avais trouvé la cachette de Numérius seulement quelques instants plus tôt, alors que Méto était encore avec moi, se serait-il enfui à Massilia ?

Je tisonnai la braise du foyer et me demandai quel tour les dieux m'avaient joué.

Quelques jours plus tard, César quitta Rome et se dirigea vers l'Espagne.

Il passerait le long de la côte méditerranéenne en Gaule et devant Massilia, maintenant défendue par Lucius Domitius avec ses six millions de sesterces et son armée de pacotille. Domitius avait abandonné Corfinium à César sans combattre ; ferait-il mieux à Massilia ? Si César s'emparait de la ville, pardonnerait-il à Domitius une seconde fois ? Ferait-il montre de clémence – et de quelle clémence – à l'égard des Massiliens ? Agirait-il de même à l'égard d'un traître qui avait conspiré pour son assassinat ?

Pour sauver Méto, j'avais fait quelque chose d'innommable. Il lui faudrait désormais se sauver lui-même. J'avais l'impression d'être un acteur qui quitte la scène avant le dernier acte, n'ayant plus de texte à réciter, alors que le drame se poursuit. Je me sentais abandonné par les Parques. Le fil emmêlé de ma vie s'était défait de leur tapisserie et se balançait dans le vide. J'étais le jouet des dieux, mais ils n'en avaient pas encore fini avec moi.

Un matin, vers la mi-avril, un inconnu vint à la porte, avec de l'huile d'olive à vendre. Davus l'informa que la maîtresse de maison était sortie. Béthesda était en effet allée avec Diana au marché aux poissons. Après avoir demandé s'il pouvait laisser un échantillon de son produit, l'homme remit à Davus une petite jarre ronde en terre cuite.

Cela semblait assez insignifiant, mais j'avais recommandé à Davus de me signaler tous les visiteurs, sans exception. Il vint aussitôt dans le jardin, où j'étais assis à ruminer sous la statue de Minerve.

— Que m'apportes-tu ? demandai-je.

— Une jarre d’huile d’olive. Du moins, c’est ce qu’a dit l’homme.

Je pris la jarre et l’examinai. On avait ficelé un morceau de tissu sur le bec étroit et scellé avec de la cire. La jarre elle-même paraissait tout à fait ordinaire. Près de la base, deux mots étaient gravés : d’un côté le mot *olivum*, de l’autre, *Massilia*.

— De l’huile d’olive de Massilia. Un bon produit, remarquai-je. Mais quelle curieuse coïncidence ! Je me demande... Davus, apporte-moi une jarre vide.

Pendant son absence, je défis la ficelle et brisai le sceau. Le tissu qui couvrait le bec semblait n’être rien d’autre qu’un morceau de toile blanche. J’enlevai le bouchon. Lui aussi semblait quelconque. Néanmoins, je le fendis en deux avec un couteau. Il n’était pas creux.

Quand Davus revint, je transvasai avec soin le contenu dans la jarre vide, tout en examinant attentivement le mince filet d’une belle couleur.

— Crois-tu que l’huile pourrait être... empoisonnée ? demanda Davus.

Je passai le doigt sous le filet et reniflai.

— Elle coule comme de l’huile d’olive, elle en a l’odeur et l’aspect.

Je finis de vider la petite jarre, puis la tins de façon à ce que la lumière du soleil pénètre par le bec. Je scrutai l’intérieur, mais ne vis que les reflets de dépôts huileux. Je secouai la jarre et la retournai. Quelques gouttes d’huile en sortirent encore.

— C’est curieux, remarquai-je. Mais après tout, pourquoi un marchand de bonne huile d’olive ne laisserait-il pas un échantillon gratuit de sa marchandise ? On a vu des choses plus étranges.

— Que va-t-on faire de cette huile, mon cher beau-père ?

Davus levait l’autre jarre, à présent pleine à ras bord.

— Nous allons l’offrir à Minerve.

Cela semblait une bonne solution. Si l’huile était ce qu’elle était censée être, elle était de la meilleure qualité et tout à fait appropriée pour une offrande à la déesse. Si elle était ce que craignait Davus, elle ne pourrait faire aucun mal à une déesse en

bronze. Je pris la jarre des mains de Davus et la posai sur le piédestal aux pieds de Minerve.

— Accepte cette offrande et accorde-nous la sagesse, murmurai-je.

Je mis l'échantillon vide par terre, à côté de ma chaise. Assis, les yeux clos, je laissai le soleil d'avril me réchauffer le visage. Mes pensées vagabondaient. Je sommeillais.

Soudain, je me trouvai tout à fait éveillé.

J'allai dans mon bureau. Parmi les rouleaux de parchemin rangés dans ma bibliothèque, je repérai les Mémoires du dictateur Sylla. Je passai rapidement sur les scandales politiques, les meurtres, les pillages, les visites aux oracles, les hommages aux acteurs favoris, les prétendues prouesses sexuelles, et finis par trouver le passage que je cherchais :

Un général d'armée et un dirigeant politique sont souvent amenés à envoyer des messages secrets. À cette fin, je me félicite d'être l'inventeur de différents procédés ingénieux.

Un jour, j'ai pris une vessie de porc, je l'ai gonflée à fond, et l'ai laissée sécher en l'état. Pendant qu'elle était encore gonflée, j'ai écrit dessus avec de l'encre à la cire fondue. Quand l'encre a été sèche, j'ai dégonflé la vessie et l'ai introduite dans une jarre, puis j'ai rempli la jarre d'huile, qui a regonflé la vessie à l'intérieur. J'ai scellé la jarre et l'ai envoyée comme s'il s'agissait d'un simple cadeau à usage culinaire. Le destinataire savait qu'il fallait ouvrir et vider la jarre, puis la briser pour récupérer la vessie sur laquelle le message était parfaitement conservé.

Je me souvenais vaguement d'avoir lu ce passage bien longtemps auparavant. Je ne me rappelais pas en avoir parlé avec Méto, mais je supposais qu'il connaissait tous les ouvrages de ma petite bibliothèque. En outre, l'autobiographie de Sylla était exactement le genre d'œuvre sur laquelle César aurait médité alors qu'il composait ses propres Mémoires et les dictait à Méto. Le fait que la jarre était fabriquée à Massilia ne pouvait guère être une coïncidence.

Je retournai dans le jardin. Minerve semblait sourire d'un air sardonique quand je frappai la petite jarre contre les pavés. Elle se brisa en deux. La vessie était à l'intérieur. Je la défroissai avec soin, puis la gonflai en soufflant dedans. Sous la fine pellicule d'huile, les minuscules lettres de cire paraissaient encore aussi chaudes et aussi souples que lorsque Méto les avait tracées. Le message commençait en haut de la vessie et serpentait en spirale.

Père, après avoir lu ce message, détruis-le immédiatement. Je ne devrais pas t'écrire du tout, mais je ne peux te laisser continuer à croire à un mensonge ; la vérité a toujours été si importante pour toi. J'ai toujours été loyal envers C., je le suis encore, quoi que tu puisses entendre dire. Le complot était une invention. Les documents que s'était procurés N. étaient faux, fabriqués sur ordre de C. et connus de lui. Ils ont été transmis à dessein à N. par un intermédiaire en qui N. avait toute confiance. Le but était que N. les transmette à P., croyant qu'ils étaient authentiques, de façon à convaincre P. que moi et quelques autres étions hostiles à C. et pouvions être subornés par les opposants. Ainsi nous aurions pu nous infiltrer dans les plus hautes sphères de l'ennemi. Mais au lieu de les transmettre à P., N. a décidé de s'en servir pour son propre compte. Je n'avais jamais prévu qu'il ferait du chantage auprès de toi et te mêlerait à la supercherie. Quand je pense à ce que tu as fait, afin de me protéger, je suffoque de honte. Je sais à quel point cet acte était contraire à ta propre nature. Pourtant, en confessant à P. le rôle que je joue dans ce complot fictif, tu as peut-être fait plus pour le convaincre de ma déloyauté à l'égard de C. que ne l'aurait fait mon plan originel. Grâce à toi, ma mission est enfin possible. Excuse ce langage simpliste, j'écris en toute hâte. Par égard pour moi, détruis immédiatement ce message.

Dans un coin, il y avait un post-scriptum écrit en lettres si serrées et si petites que j'eus grand-peine à le déchiffrer.

La nuit avant que C. eût franchi le Rubicon, il a rêvé qu'il commettait l'inceste avec sa mère. Je pense que ce rêve était un message envoyé par les dieux : pour accomplir son destin, C. serait obligé de commettre des actes horriblement impies. Il a choisi son destin plutôt que sa conscience. Il en est de même pour moi, père. Pour accomplir mon devoir, j'ai déshonoré l'homme qui m'a affranchi de l'esclavage et a fait de moi son fils. Je t'ai caché des choses. Je t'ai laissé croire un mensonge. Je suis un fils impie. Mais j'ai fait un choix, tout comme l'a fait César. Une fois le Rubicon franchi, on ne peut pas revenir en arrière. Pardonne-moi, père.

Je relus le message en entier, lentement, pour être sûr de bien le comprendre. Puis je le jetai dans le foyer.

L'odeur qui émana de l'huile qui brûlait et de la vessie de porc me rappela Brundisium.

Le crime que j'avais commis, en pensant sauver mon fils, avait servi à contrecarrer ses plans secrets, mais mes aveux à Pompée avaient permis à Méto de donner suite à son projet, alors que je croyais qu'ils laveraient ma conscience.

Je retournai dans le jardin où je m'assis et contemplai Minerve. J'avais prié pour qu'elle m'octroie la sagesse, j'avais été exaucé. Mais au lieu de m'éclairer, chaque nouvelle information ne faisait que rendre le monde plus énigmatique.

Depuis le devant de la maison, j'entendis Béthesda et Diana qui revenaient du marché. Je les appelai. Un instant plus tard, elles apparurent dans le jardin.

— Diana, amène Davus. Béthesda, envoie chercher Eco. Il est temps que cette famille se réunisse. Il est temps que je vous dise... la vérité.

Le mois d'avril passa. En mai, le ciel se dégagea, le soleil répandit une douce chaleur. Les arbres se couvrirent de feuilles. Des mauvaises herbes poussèrent, et des fleurs sauvages fleurirent dans les interstices entre les pavés. Avec le printemps, on eut le sentiment d'être délivré, bien que ce fût illusoire, des terribles incertitudes de la guerre.

Depuis la Gaule vint la nouvelle que Massilia avait fermé ses portes devant César, qui laissa des officiers pour assiéger la ville tandis qu'il poursuivait sa route vers l'Espagne. D'anciens soldats discutèrent dans le forum de la durée du siège. Les Massiliens étaient des gens obstinés, terriblement orgueilleux. Selon certains, ils pouvaient facilement repousser n'importe quelle armée en attendant les renforts de Pompée. Selon d'autres, la chance favorisait César, le siège se compterait en jours plutôt qu'en mois.

Un matin, tandis que je descendais la rampe en compagnie de Mopsus et Androclès, la splendeur de cette journée de printemps chassa toutes mes pensées tristes. Je repris courage, exalté par le doux zéphyr et le soleil radieux. Sur un coup de tête, je décidai de faire une visite que je n'avais cessé de différer depuis mon retour.

Nous traversâmes le forum sans nous arrêter. Je ne voulais d'aucune rumeur de catastrophe susceptible d'altérer ma bonne humeur.

Nous arrivâmes au quartier des Carènes sur les basses pentes de l'Esquilin, et descendîmes la rue tranquille qui menait à la maison bleu et jaune où habitait Mécia. La couronne noire de deuil était encore accrochée à la porte. Ma gaieté s'estompa. Je frappai discrètement. Un œil nous dévisagea par le judas. La porte s'ouvrit aussitôt.

Mopsus et Androclès gloussèrent de joie. Leurs cris me firent sursauter presque autant que la vue de Cicatrix, qui soudain me domina de toute sa hauteur.

Mon cœur battit à tout rompre. Je rassemblai mes forces pour affronter ce dernier tour que me jouaient les dieux. Par une parfaite matinée de printemps, m'étais-je involontairement livré à Némésis, sous l'aspect d'un des tueurs bien entraînés de Pompée ? Mais je délirais. J'avais réagi comme un coupable à la vue de la couronne noire. En réalité, Cicatrix ignorait tout de mon crime. Tout comme Mécia.

— C'est donc ici que tu t'es retrouvé, remarquai-je après m'être éclairci la voix.

C'était logique. Tous les autres parents de Pompée avaient quitté la ville.

— Jusqu’au retour du Grand Homme, précisa-t-il.

Je me contentai de grommeler.

Cicatrix me lança un regard noir, mais ne put s’empêcher de sourire en baissant les yeux vers Mopsus et Androclès.

— Mais j’ai laissé ces deux espions pour me remplacer, ajouta-t-il.

Il s’accroupit et par jeu se mit à les frapper du poing. Les garçons lui envoyèrent un coup à leur tour et éclatèrent de rire.

— Qui est là, Cicatrix ? demanda une voix à l’intérieur de la maison.

— Maîtresse, c’est un visiteur, Gordianus, répondit-il en se redressant immédiatement.

Il s’écarta. Mécia apparut dans le vestibule.

La lumière de l’atrium soulignait sa silhouette svelte et auréolait sa stola bleue ainsi que sa chevelure déployée comme un éventail. Avec ses yeux verts et son teint de lait, malgré l’absence de fard et de bijoux, elle m’avait paru belle la dernière fois que je l’avais vue. Aujourd’hui, elle me coupait le souffle. Plus que toute autre chose, c’était son sourire qui la métamorphosait. Je ne l’avais pas vue sourire auparavant.

— Gordianus ! s’exclama-t-elle. Cicatrix m’avait laissé entendre que tu étais parti à Dyrrachium avec Pompée.

— Une fausse rumeur, répliquai-je en jetant un regard de côté à Cicatrix. Il y en a tant qui circulent à présent.

— Entre. Quant à tes petits esclaves...

— Je crois qu’ils aimeraient rester avec Cicatrix, si tu le permets.

— Bien sûr que oui. Ils peuvent l’aider à monter la garde à la porte.

Nous allâmes dans l’atrium. Là où auparavant le corps de Numérius avait été exposé sur un brancard, il n’y avait plus que le soleil éclatant. À travers la colonnade, je voyais le jardin au centre de la maison. J’aperçus une autre femme assise parmi les arbustes en fleur.

— As-tu de la visite, Mécia ? Si je suis importun...

— Non, je suis contente que tu sois venu. Nous allons nous asseoir et bavarder un moment dans le jardin – la journée est

trop belle pour faire autre chose. Mais je veux d'abord te parler en privé.

Elle me conduisit dans une petite pièce à l'écart et baissa la voix.

— Avant d'être chassé de chez toi, Cicatrix a entendu ton fils dire que tu étais parti avec Pompée.

— Il a mal compris.

— Mais tu es bien allé à Brundisium ?

— Oui.

— Tu as vu Pompée.

— Effectivement.

— As-tu jamais découvert pourquoi mon fils a été assassiné ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

Je pris ma respiration. Peut-être qu'en fin de compte Pompée le lui dirait – s'il revenait jamais à Rome vivant – mais il m'était impossible de révéler toute la vérité à Mécia. Cependant, je pouvais répondre à sa question.

— Oui, je sais pourquoi Numérius a été tué. Il essayait de faire du chantage auprès de quelqu'un, en se servant de renseignements qu'il aurait dû transmettre directement à Pompée.

— Et l'or que j'ai trouvé ?

— Peut-être a-t-il fait du chantage auprès d'autres personnes.

— Je savais que c'était quelque chose de ce genre. Mais ce n'est pas Pompée qui...

— Non. Pompée n'est en aucune façon responsable de la mort de Numérius.

— Bon. Ce que je craignais le plus, dit-elle en soupirant, c'est que Numérius ait trahi Pompée, et que Pompée l'ait découvert. Si mon fils avait été un traître et que Pompée l'eût assassiné pour cette raison... je mourais de honte.

— N'y pense plus jamais, Mécia. Je ne peux pas te dire qui a tué Numérius... mais je suis absolument certain que ce n'est pas Pompée. Ton fils n'était pas aussi loyal qu'il aurait pu l'être à l'égard du Grand Homme, mais il ne l'a jamais vraiment trahi.

— Merci, Gordianus, tu me réconfortes.

Elle me serra la main. Mon visage s'empourpra. Mécia le remarqua.

— Tu as soif, Gordianus. Viens dans le jardin. Nous sommes en train de déguster du vin au miel.

Nous longeâmes un couloir et arrivâmes en plein soleil. La personne assise dans le jardin me tournait le dos. Elle portait une stola de femme mariée et son style de coiffure ressemblait fort à celui de Mécia. Quand elle regarda par-dessus son épaule, je ne reconnus pas son visage souriant. Et puis, à ma grande surprise, je découvris que c'était Émilia.

Mécia s'assit à côté d'elle, et toutes deux se donnèrent la main. Un esclave apporta une autre chaise et me remplit une coupe, ce dont je lui sus gré. Soudain j'eus la bouche sèche : j'étais venu, prêt à rencontrer la mère de Numérius, mais pas sa maîtresse.

Toutes deux semblaient inexplicablement enjouées et presque rayonnantes de bonheur. Peut-être était-ce simplement l'effet du printemps, pensai-je. Peut-être était-ce le vin au miel. Mais pourquoi Émilia était-elle vêtue comme une femme mariée ? Tandis que j'observais les plis très amples de sa stola, je remarquai une rondeur révélatrice au niveau de son ventre.

Émilia vit l'expression de mon visage. Elle sourit.

— Tu as gardé le bébé, remarquai-je, et ma voix n'était guère plus qu'un murmure.

— Oui, répondit-elle en se caressant fièrement le ventre.

— Mais comment ? Je croyais...

— Ma mère a d'abord insisté pour que je m'en débarrasse. Mais Mécia voulait que je le garde. Mécia est allée voir ma mère. Ça n'a pas été facile, mais à nous trois nous avons trouvé une solution.

— Nous avons inventé une petite histoire, expliqua Mécia. Numérius et Émilia se sont mariés en secret, vois-tu, à l'insu de tout le monde – pourquoi pas ? Il n'y a personne qui puisse affirmer le contraire. J'ai même fait enregistrer officiellement le mariage pour une somme dérisoire. En tant que veuve de Numérius, il n'y a aucune raison pour qu'Émilia n'ait pas son enfant. Elle habite avec moi maintenant, car c'est ma belle-fille.

Et quand Pompée, et le père d'Émilia, mon frère et mes fils reviendront...

Ses yeux s'embuèrent et sa voix s'étrangla.

— ... quand ils reviendront, peut-être ne seront-ils pas très heureux de ce qui s'est passé à leur insu, mais que pourront-ils faire, sinon accepter ? Ces choses sont tellement plus faciles à arranger quand les hommes ne sont pas là, soupira-t-elle.

J'acquiesçai sans mot dire. Encore une conspiration ! Encore des tromperies, des secrets, des machinations, mais dans l'intention de préserver la vie et non de la détruire.

Les fous rires de Mopsus et d'Androclès auxquels se joignait le rire tonitruant de Cicatrix provenaient du vestibule. Mécia tapota le ventre d'Émilia, et toutes deux pouffèrent à leur tour.

Comme je dégustais mon vin au miel à petites gorgées, j'entendis au loin les dieux qui s'esclaffaient.

FIN

Postface

Les sources de l'histoire des premiers jours et des premiers mois de la guerre civile à Rome sont nombreuses. Les principales sont deux documents dont la tonalité pourrait difficilement être plus opposée : le récit de César, sous la forme d'une rétrospective sans passion qui sert les intérêts de l'auteur, et la série fascinante des lettres de Cicéron écrites au fur et à mesure que les événements se déroulaient, de véritables dépêches prises sur le vif, au cœur de la mêlée. Alors que les critiques de Cicéron ne voient que faiblesse et atermoiements, ses sympathisants perçoivent une indécision digne d'Hamlet.

Nous avons la chance d'avoir certaines des lettres que Cicéron reçut durant cette période, y compris des messages de César et de Pompée. Nous possédons également quelques lettres écrites par Pompée à Lucius Domitius et aux consuls, avant la perte de Corfinium. Au fil de ces lettres, s'accroît la frustration de Pompée.

On trouve des détails complémentaires chez des historiens postérieurs, y compris Appien et Dion Cassius, Suétone et Plutarque, dans leurs biographies des principaux personnages, et chez le poète Lucain dans *La Pharsale*, son poème épique sur la guerre. Au cours du récit du voyage de Gordianus et de Tiron, le lecteur peut découvrir des échos de la Satire I,5 d'Horace, avec la description de l'itinéraire de Rome à Brundisium.

Le Vitruvius que rencontre Gordianus devant Brundisium est naturellement Marcus Vitruvius Pollio. D'après certains passages de son célèbre traité d'architecture, Vitruvius semble avoir servi dans le génie lors de la campagne d'Afrique de César. J'ai supposé qu'il avait auparavant participé au siège de Brundisium.

Les messages de rétablissement envoyés par Cicéron à Tiron à Patras comptent parmi ses lettres les plus célèbres. J'ai

également imaginé le rôle qu'ont joué ces lettres et Tiron dans mon récit.

Le curieux procédé mis au point par Sylla pour envoyer un message secret nous est connu grâce à un auteur du deuxième siècle, Polyen, qui a écrit un résumé de ces stratagèmes afin d'instruire Marc Aurèle. J'ai imaginé que Sylla lui-même a pu se vanter de l'incident dans ses Mémoires (hélas perdus !).

Dans *Rubicon*, je n'ai pas essayé d'expliquer en détail les causes affreusement complexes et controversées de la guerre civile à Rome. Pour les lecteurs avides de connaissances, deux ouvrages examinent de manière exhaustive la politique de la dernière République et en donnent une interprétation totalement différente : Erich S. Gruen dans *The Last Generation of the Roman Republic* (University of California Press, 1974) et Arthur D. Kahn dans *The Education of Julius César* (Shocken Books, 1986). On peut trouver une explication plus succincte (mais en faveur de César) des événements qui ont conduit au conflit dans les neuf premières pages de l'introduction de Jane F. Gardner à l'édition Penguin de *La Guerre Civile* de César.

Mes recherches pour *Rubicon* ont été surtout menées à la Bibliothèque Doe de l'Université de Californie à Berkeley. J'adresse mes sincères remerciements à Penni Kimmel pour sa lecture attentive de la première version du roman, et à Terri Odom pour sa lecture des épreuves. J'exprime toute ma gratitude pour leur soutien constant et leurs encouragements à mon agent littéraire, Alan Nevins, et à mon directeur de publication, Keith Kahla. Je reste toujours reconnaissant à Rick Solomon, et renouvelle la dédicace que j'ai mise en exergue à mon roman *Du sang sur Rome* :

AUSPICIUM MELIORIS AEVI